23me Année N° 8 15 Avril 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
MAY 16 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Un sincère Témoignage sur la Guerre*	673
Maurice Genevoix	*Les Jours de la Marne*	681
François de Nion	*Les Décombres* (1re partie)	710
Ch. Seignobos	*Les Inquiétudes d'un Prussien intelligent*	752
Jeanne Maxime-David	*La Vie n'est pas un Roman*	777
Morton Fullerton	*La Doctrine de Monroe et la Guerre*	810
G. Jean-Aubry	*Un Précurseur de l'Entente : Saint-Évremond*	823
Adolphe Blanqui	*Souvenirs d'un Lycéen de 1814.* — I	847
Max Hoschiller	*L'Union de l'Europe centrale.* — II	866

Copyright 1916, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

PERDUS?
par J.-H. Rosny aîné.

L'œuvre nouvelle de l'éminent romancier porte en sous-titre : « Aventures héroïques de la guerre ». C'est en effet un récit d'aventures, et elles sont héroïques. Elles sont aussi émouvantes, et jusqu'à l'angoisse. Personne, comme J.-H. Rosny, n'excelle à nous faire sentir le mystère des êtres et des choses, même quand il ne met en scène que des personnages et des événements empruntés à la vie courante et à l'habituelle figuration humaine qui évolue ordinairement sous nos yeux. Transporté dans le domaine de l'héroïsme presque surnaturel, qui est celui de la guerre présente, ce don de magicien opère des prodiges. On lira *Perdus?* avec une sorte de curiosité fascinée : on aura l'impression d'une course haletante à travers l'inconnu.

L'AME DE LA GUERRE,
par Philippe Gibbs.

L'auteur, correspondant de journal anglais, quitta Londres le 29 juillet 1914, assista à la mobilisation à Paris, puis au débarquement du corps expéditionnaire britannique. Il vit Charleroi, la Marne, l'Yser ; il vit surtout la France et ses soldats, qui « lui ont dit leur histoire, sur les routes qu'ils parcouraient pour marcher vers la mort ». Ce livre est un témoignage vivant et pittoresque de l'impression qu'eut de nous un écrivain allié pendant la première année de guerre.

L'OREILLE SUR LE CŒUR
par Alphonse Séché.

M. Alphonse Séché a noté les frémissements, les inquiétudes, les aspirations, les mélancolies qui travaillent l'âme des générations contemporaines. Son livre, qui se présente sous la forme d'un recueil de pensées et d'observations, a été écrit en grande partie avant la guerre. L'auteur n'y a rien changé, par un scrupule de sincérité qui l'honore. C'est précisément cette sincérité qui fait le prix d'un ouvrage dont on pourrait dire selon le mot fameux : « Ceci est un ouvrage de bonne foi. » Ajoutons-y la pénétration, la finesse et un sens psychologique très sûr.

L'ALLEMAGNE A-T-ELLE LE SECRET DE L'ORGANISATION?
par Jean Labadié.

On sait que les Allemands sont entrés en guerre pour des raisons diverses, changeantes et contradictoires. Ils ont dit, entre autres choses, qu'ils voulaient « organiser le monde ». Que vaut cette mission, dont personne ne les priait de se charger ? Et quels seraient leurs titres à la remplir ? M. Labadié l'a demandé à des philosophes, à des savants, à des politiques, à des théologiens. Chacun d'eux s'est appliqué à définir et à juger l'organisation allemande et à lui opposer l'organisation française ou l'organisation anglaise.

LE TÉMOIN,
par Jean Aicard.

On trouvera dans le nouveau recueil de M. Jean Aicard un écho frémissant des émotions inoubliables dont les cœurs français sont pénétrés depuis que s'est ouverte la crise de la patrie. Il nous semble que le talent de M. Jean Aicard s'est enrichi d'accents nouveaux ; la corde d'airain vibre avec de belles résonances indignées ou douloureuses sous les doigts du poète de Provence. Ce livre est une vision farouche, traversée par des clartés de pitié et d'amour. On en reçoit une impression poignante.

LES CŒURS EMBELLIS,
par Alexandre Hepp.

Romancier et chroniqueur, M. Alexandre Hepp est, à ce double titre, un témoin et un historien de la vie contemporaine. Le témoin observe avec une acuité de vision singulière, l'historien raconte avec une force émouvante ce que le témoin a su voir et comprendre. En ce moment c'est la France, renouvelée par la guerre, l'apparition d'un idéal plus austère, en un mot, les cœurs embellis par certaines émotions et certaines souffrances qui rayonnent en beauté. Le livre est digne d'un tel sujet, on y respire le parfum du sacrifice, de l'héroïsme et pour ainsi dire, l'âme d'une humanité supérieure.

UN SINCÈRE TÉMOIGNAGE

SUR LA GUERRE

Les pages que l'on trouvera plus loin sous le titre *Jours de la Marne* sont extraites d'un livre qui va paraître [1]. L'auteur, Maurice Genevoix, est un normalien; élève de seconde année, il venait d'achever une étude sur Maupassant, et il attendait tranquillement les vacances, en juillet 1914; un mois après, il recevait le baptême du feu, et de quel feu!

Ce livre est un témoignage précieux sur la guerre.

D'abord, l'écrivain, est doué d'une étonnante faculté d'observation; son regard voit tout, son oreille entend tout. Son attention intense saisit tous les détails qui se fondent et s'harmonisent comme dans la réalité de la vie : le chant ou le sifflement des balles, les bruits divers des obus; les éclatements, les écroulements — toutes les notes de l'infernal tintamarre ; les souffles qui passent, souffles des explosions, souffles qui ont caressé les cadavres et dont « l'odeur épouvantable épaissit l'air nocturne »; physionomies des hommes saisies aux moments critiques, leurs propos, leurs dialogues ; enfin, physionomies des choses, car toujours les actions s'encadrent dans les aspects du sol et du ciel.

Mais le mérite principal du livre est la sincérité de l'écrivain.

1. *Sous Verdun* (août-oct. 1914). — Hachette et Cie.

Maints récits qui circulent, de joyeux échos des tranchées, la publication de lettres gaillardes soigneusement choisies entre des centaines de mille; les précautions de la censure; peut-être, chez les non combattants, l'obscur désir de ne pas trop humilier leur inaction et leur bien-être par le contraste des souffrances et des horreurs; une volonté de mettre les choses au moins mal possible; le penchant à se satisfaire d'une idée simple, par exemple de tout expliquer par l'héroïsme de chacun à chaque instant, un héroïsme global continu; enfin le ton de la presse, la banalité de son optimisme, tout cela contribue à l'imagination d'une guerre adoucie, d'une guerre édulcorée, où les bons moments abondent; et je sais que ce travestissement indigne et révolte les combattants.

Or, un événement comme cette guerre vaut que nous le connaissions dans toute sa vérité.

***

Le régiment est en marche ; à la tombée du jour, il traverse un village :

L'entrée du village, presque un hameau, est obstruée de voitures, de charrues, de grands rateaux à foin qu'on a tirés sur les côtés. Silencieux, nous passons devant les masures effondrées. Plus rien que des pans de murs, des cheminées tortues restées debout sur la dévastation des foyers. Des poutres carbonisées ont roulé jusqu'au milieu du fossé ; une grande faucheuse mécanique dresse son timon cassé comme un moignon. Le régiment défile dans le soir morne ; nos pas sonnent lugubrement et violent cette détresse. Tout à l'heure, quand la dernière section aura disparu au sommet de la côte, le village retombera à la nuit froide et muette, et la paix sera sur les maisons mortes.

Le régiment marche ; il pleut :

L'étape sera pénible. C'est un dur effort lorsqu'on sait, comme nous, l'accroissement de souffrances qu'est la pluie : les vêtements lourds ; le froid qui pénètre avec l'eau ; le cuir des chaussures durci ; les pantalons qui plaquent contre les jambes et entravent la marche ; le linge au fond du sac, le précieux linge propre qui délasse dès qu'on l'a sur la peau, irrémédiablement sali, transformé peu à peu en un paquet innommable sur lequel des papiers, des boîtes de conserves ont bavé leur teinture ; la boue qui jaillit, souillant le visage et les mains ; l'arrivée barbotante ; la nuit d'insuffisant repos, sous la capote qui transpire

et glace au lieu de réchauffer; tout le corps raidi, les articulations sans souplesse, douloureuses; et le départ, avec les chaussures de bois qui meurtrissent les pieds, comme des brodequins de torture...

Mais voici qui fera oublier la pluie au régiment qui marche. Il passe entre deux rangées de cadavres français : ces morts « semblent habillés de neuf, tellement la pluie a coulé sur eux ». Leur chair est décomposée. Les voyant noircis, les lèvres tuméfiées, des hommes disent : « Tiens, des turcos ! » Les corps ont été « adossés au talus, tournés vers la route, comme pour nous regarder passer ». Les Allemands, en se retirant après les jours de Marne, se sont donné la fantaisie de dresser ces haies macabres. Et l'officier, à ce spectacle, se trouble, une minute accablé ; mais : « Allons ! lève la tête et serre les poings. Il faut les regarder ces cadavres... Nous ferons payer cher aux Boches le défi que ces brutes nous lancent ! »

Le régiment vient de se battre ; la nuit tombe, une nuit de fin de septembre : « Le froid devient vif... Les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse... « Est-ce qu'on va me laisser mourir là? — A boire ! — Ah ! — Brancardiers ! » Et les soldats qui entendent ces cris et qu'une consigne rive à leur poste, s'indignent : « Qu'est-ce qu'ils foutent, les brancardiers?

C'est comme les flics ; on ne les voit jamais quand on a besoin d'eux ! » — Et les plaintes continuent. — « Des voix douces, lasses d'avoir tant crié :

« Maman ! Oh maman ! — Jeanne ! Petite Jeanne !... Oh! dis que tu m'entends, ma Jeanne ! — J'ai soif ! J'ai soif ! » D'autres voix se révoltent : « Je ne veux pourtant pas crever là, nom de Dieu !... Les brancardiers !... Les brancardiers !

Les copains, foutez-m'en une dans la peau, une bonne. Aah !... »

Le régiment vient de s'arrêter. L'ennemi, après sa retraite, qui semblait une fuite définitive, s'est retourné pour faire front. La section de notre lieutenant creuse une tranchée, elle y passe quarante heures. Il a plu, il pleut : à l'onde furieuse

succède un ruissellement continu, à travers le toit de planches tressé en hâte au-dessus des têtes :

Immobiles, serrés les uns contre les autres en des attitudes tourmentées et raidies, nous grelottons sans rien nous dire. Nos vêtements glacent notre chair ; nos képis mouillés collent à nos crânes et serrent nos tempes d'une étreinte lente et douloureuse. Nous tenons à hauteur des chevilles nos jambes repliées contre nous ; mais il arrive souvent que nos doigts engourdis se dénouent et que nos pieds glissent au ruisseau fangeux qu'est le fond du fossé.

Une nuit s'écoule ainsi, puis une autre. On annonce la relève prochaine ; mais viendra-t-elle cette relève ?

Moi, je ne l'espère plus. Je ne sais plus. Nous sommes là depuis un très long, très long temps... Personne ne viendra. Personne ne pourra nous remplacer au bord de ce bois, dans ce fossé, sous cette pluie. Nous ne verrons plus de maisons avec les claires flambées dans l'âtre, plus de granges bien closes où le foin s'entasse et ne mouille jamais. Nous ne nous déshabillerons plus pour délasser nos corps et les délivrer de cette étreinte glacée...

D'ailleurs on est à bout de force et de patience. « Ça ne vaut même plus la peine d'espérer. »

Voilà des scènes douloureuses certes; fallait-il les décrire? Et ne vont-elles pas troubler et déprimer le lecteur? Mais, justement parce qu'elles nous font souffrir, il nous faut y fixer notre regard malgré qu'il en ait ; par cette souffrance, nous communions avec nos soldats; par la vue du réel, nous sentons quelle reconnaissance nous leur devons, quelle admiration, quelle piété !

***

Tout aussi sincère est l'observation du moral des combattants.

Par moments, ils se troublent, ils ont peur, oui, ils ont peur. Voici, pendant un bombardement, « les corps recroquevillés, les têtes sous les sacs, les muscles contractés dans l'attente angoissante des explosions ».

Un jour, le régiment allant au feu tout proche rencontre une colonne de blessés qui en reviennent, une longue colonne qui n'en finit pas, et « c'est comme si, rien qu'en se mon-

trant, avec leurs plaies, avec leur sang, avec leur allure d'épuisement, avec leur masque de souffrance, c'est comme s'ils avaient dit, et répété à nos hommes : « Voyez, c'est la bataille qui passe. Voyez ce qu'elle a fait de nous... N'y allez pas ! » Et les hommes qui vont tournent vers ceux qui reviennent leurs « faces anxieuses, fripées d'angoisse, les yeux agrandis et fiévreux d'une agonie nerveuse ».

Est-il donc nécessaire de noter ces défaillances? Oui, parce qu'elles sont vraies, parce qu'il est très naturel que « la bête vivante renâcle », ne voulant pas mourir ; la chose est arrivée aux plus vaillants. Les entrailles d'Henri IV, au moment de charger, s'émouvaient, et l'obligeaient à descendre de cheval, un moment. Mais, après, quelle charge ! L'ennemi ne pouvait croire que ce fût le roi de France qui s'aventurât ainsi comme un simple « carabin ». Et Turenne, tremblant dans le péril, morigénait sa carcasse ; il lui disait : « Tu trembles, carcasse ! » Après quoi, il la menait là où elle aurait bien voulu ne pas aller. De même, nos soldats :

Ils marchent ; chaque pas qu'ils font les rapproche de ce coin de terre où l'on meurt aujourd'hui, et ils marchent. Ils vont entrer là dedans chacun avec son corps vivant ; et ce corps soulevé de terreur agira, fera les gestes de la bataille ; les yeux viseront, le doigt appuiera sur la gâchette du Lebel ; et cela durera autant qu'il sera nécessaire, malgré les balles obstinées qui sifflent et qui chantent sans arrêt, et souvent s'enfoncent avec un horrible petit bruit mat qui fait tourner la tête, de force, et qui semble dire : « Tiens, regarde. » Et ils regarderont ; ils verront le camarade s'affaisser ; ils se diront : « Tout à l'heure peut-être ce sera moi; dans une heure, dans une minute, pendant cette seconde qui passe, ce sera moi. » Et ils auront peur dans toute leur chair ; ils auront peur, c'est certain, c'est fatal ; mais ayant peur, ils resteront. Et ils se battront, corps dociles, parce qu'ils éprouveront que cela est dû, et aussi, parbleu ! parce qu'ils sont des hommes ;

Voilà du vrai, du réel, et cette vérité, cette réalité, au lieu de me déprimer, me fortifient. Je vois le soldat comme il est, et sûr de le bien connaître, je l'aime et je l'admire en pleine sécurité !

Tout ce livre de Genevoix est une glorification de notre soldat : nerveux, impressionnable, capable de panique — le livre donne des exemples de panique — mais, en même temps, patient en dépit de sa nature, endurant au delà des forces

humaines ; grognard contre ciel et terre, aimant à se rendre compte — il voudrait savoir où il va et pourquoi il y va —; gouailleur, intarissable en propos drôles et inattendus ; mais docile en somme, aimant à la tendresse les chefs qui l'aiment ; familier avec eux, s'ils le permettent, d'une familiarité déférente ; portant en lui des sentiments et des vertus, qu'il serait bien incapable de définir, admirable sans le savoir.

Le 12 septembre 1914, au moment solennel où Genevoix vient de lire au mur d'une maison, une affiche « grande comme les deux mains » qui annonce la victoire de la Marne, il regarde les soldats qui venaient, eux aussi, de lire le placard :

> Ils avaient tous des visages terreux, aux joues noires envahies de barbe... ; la plupart semblaient las infiniment, et misérables. Pourtant, c'étaient eux qui venaient de se battre avec une énergie plus qu'humaine, eux qui s'étaient montrés plus forts que les balles et les baïonnettes allemandes ; c'étaient eux les vainqueurs. Et j'aurais voulu leur dire à chacun l'élan de chaude affection qui me poussait vers tous ces soldats qui méritaient maintenant l'admiration et le respect du monde, pour s'être sacrifiés sans crier leur sacrifice, sans comprendre même la sublimité de leur héroïsme !

***

Les moments de gaieté ne manquent pas dans ce livre : conversations de soldats, où chacun apporte l'accent de son terroir ; distribution de vivres à des sections ; réclamations qui pleuvent sur le caporal d'ordinaire : « Ça du sucre ! Ben, il n'y a pas gras ! L'tas de la troisième est presque l'doub'e » ; mais, le caporal : « Si tu n'es pas content, va te plaindre au ministre » ; le découpage d'un quartier de bœuf par Martin, un mineur du Nord, armé d'un couteau « qui lui a été donné par un prisonnier bon zigue », le quel couteau n'a pas son pareil dans la compagnie « pour débiter eune pièce ed'bœuf » ; la besogne finie, qui fut un pénible corps à corps, Martin triomphe : « Sacrée viandasse ! » — Et puis, ce déjeuner que se paya notre lieutenant, un jour de solde : une omelette au lard, qu'il n'oubliera jamais ; une tranche de jambon rutilant ; des confitures de mirabelle ; les larges tranches taillées dans une miche de pain frais, les rasades de vin de Toul, rosé, pétil-

lant et sec ; une bonne pipe, dont la fumée bleue monte lentement vers les solives du plafond. Et encore, cette nuit dans un lit, un vrai lit, avec des draps ; l'évocation des nuits rudes, des couchers sur les pierres des champs, sur les souches qui crèvent le sol dans les bois, sur l'humidité grasse des labours, et l'âpre sécheresse des chaumes ; et, maintenant, c'est l'enveloppement total et doux du vrai lit, avec des draps :

Notre surprise ne finissait pas... ; nous avions beau chercher, de toute notre peau, un contact qui fût rude et blessât ; il n'était pas un coin qui ne fût souplesse et tiédeur... Et nous riions aux éclats ; nous disions notre enthousiasme en phrases burlesques, en plaisanteries formidables, dont chacune provoquait des éclats de rire qui n'avaient pas de fin...

***

« Nous », cela veut dire Porchon et moi ; le lieutenant Porchon, et le lieutenant Genevoix.

La camaraderie du normalien Genevoix et du saint-cyrien Porchon est délicieuse. Ils avaient été instruits pour des destinées bien différentes, ces jeunes gens : l'École normale, Saint-Cyr. Et qu'ils soient, l'un autant que l'autre, de si bons officiers, cela ne prouve pas seulement l'excellence de l'éducation militaire donnée à l'École normale, cela prouve autre chose, et plus, et mieux : l'accord profond, la très sainte unanimité des âmes françaises. Donc, les deux camarades s'égayent ; ils sont jeunes et ils sont Français... Mais Porchon est le plus gai des deux ; Genevoix lui envie son « rire facile », et « cette bonne humeur bienfaisante », vers laquelle, dit-il, « je m'efforce comme à la conquête d'une vertu ».

J'aime la mélancolie de ce livre : cette guerre prévue et prédite, mais dont les horreurs dépassent l'imagination, cette régression vers la barbarie lointaine de l'humanité, que nous croyions en marche vers de nouveaux horizons, fut-il jamais un pareil sujet de tristesse humaine? Et là où l'Allemagne de tous les cantons, de toutes les professions, de toutes les confessions, se gorge de joies de cannibale, il est bien qu'un soldat français ait peine à retenir ses larmes ou même qu'il les laisse couler.

J'aime aussi que les grands sentiments qui soutiennent les

courages dans la surhumaine fatigue, ou les exaltent dans l'horreur des périls, soient à peine exprimés dans ce livre ; ils demeurent comme sous-entendus entre nous à qui une timidité, une pudeur interdit de laisser voir le meilleur et le plus profond de nous-mêmes. Quelques mots suffisent, comme ceux-ci, écrits après une réunion d'officiers autour d'un capitaine devenu chef de corps, parce que le colonel a été blessé, le chef du 1er bataillon blessé, parce que les chefs des 2e et 3e bataillons ont été tués :

A l'expression volontaire des visages, à la sérénité des regards, je comprends que nous sommes tous prêts aux épreuves futures... Il semble que nous nous serrions les uns contre les autres, frères vraiment par la foi commune qui vit en nous. Une grâce nous possède, qui nous exalte et qui nous arme... !

Combien de fois le mot « Patrie » a-t-il été prononcé? Une fois seulement, autant qu'il m'en souvient.

Un jour, musant autour de la tranchée, Genevoix entendit une chanson de cloches éparse sur les bois. Les Allemands l'écoutaient dans leurs tranchées, comme nos soldats, dans les leurs ; mais les cloches ne disaient pas les mêmes choses aux uns et aux autres.

A nos soldats, elles disaient :

« Espérez, fils de la France. Je suis, tout près de vous, la voix de tous les foyers que vous avez quittés. A chacun de vous j'apporte l'image du coin de sol où son cœur est resté. Je suis, contre votre cœur, le cœur du pays qui bat. Confiance à jamais en vous, fils de la France, confiance et force à jamais. Je rythme la vie immortelle de la Patrie ! »

Elles disaient aux Allemands :

« Insensés, qui croyiez que la France pouvait mourir ! Écoutez-moi : sur la petite église dont les vitraux en miettes jonchent les dalles, le clocher est resté debout. C'est lui qui m'envoie vers vous, allègre et moqueuse. Par moi c'est le village qui vous nargue. Je vis... Je vis... Quoi que vous ayez fait, je vis. Quoi que vous fassiez, je vivrai. Je n'ai point peur de vous. Car je sais qu'un jour viendra où le coq du clocher qui, sans fin, scrute l'horizon, verra votre fuite éperdue, et les corps innombrables de vos morts pourrissant par nos campagnes. »

ERNEST LAVISSE

LES JOURS DE LA MARNE

Mercredi, 9 septembre.

Pas de sommeil. J'ai toujours dans les oreilles la stridence des éclats d'obus coupant l'air et dans les narines l'odeur âcre et suffocante des explosifs. Il n'est pas minuit que je reçois l'ordre de départ. J'émerge des bottes d'avoine et de seigle sous lesquelles je m'étais enfoui. Des barbes d'épis se sont glissées par le col et les manches, me piquent la peau, un peu partout.

La nuit est si noire qu'on bute dans les sillons et dans les mottes de terre. On passe près des 120 qui tiraient derrière nous ; j'entends les voix des artilleurs ; mais je distingue à peine les lourdes pièces endormies.

Distributions au passage, sans autre lumière que celle d'une lanterne de campement, qui éclaire à peine, et que pourtant on dissimule. La faible lueur jaune met des coulées brunes sur les quartiers de viande saignante, amoncelés dans l'herbe poussiéreuse qui borde la route.

Marche à travers champs, marche de somnambules, machinale, jambes en coton et tête lourde. Ça dure longtemps, des heures, il me semble. Nous tournons toujours à gauche ; au petit jour, nous serons revenus à notre point de départ. Mais

les ténèbres peu à peu deviennent moins denses ; et voici que je reconnais la route de la Vauxmarie, les caissons défoncés, les chevaux morts.

Tiens ! Les canons allemands tirent de bonne heure, ce matin. Devant nous, les shrapnells éclatent, cinglants et rageurs ; la ligne des flocons barre la plaine. Il faut passer pourtant : notre première section se déclenche ; souple et mince, elle rampe à travers champs, vers une haie que le capitaine lui a donnée comme objectif. Des coups de fusil crépitent à gauche, des balles chantent ; elles doivent taper vers la section en marche. Les shrapnells se groupent au-dessus d'elle. La ligne onduleuse se fait immobile, tassée dans un vague pli de terrain, comme une énorme chenille morte.

J'ai compris que nous allons prendre les avant-postes, et j'attends mon tour de partir. Le commandant, le capitaine sont devant nous, couchés derrière une petite haie, observant. Et le capitaine, qui voit ses hommes, là-bas, sous les obus, ne se décide pas à nous lancer, nous autres. Alors arrive, courant, le commandant de gendarmerie que j'ai vu hier pédaler sur la route. Les joues cramoisies, les yeux ronds, il bredouille quelques mots furieux, parmi lesquels je saisis au passage celui de « lâches ». Le capitaine se retourne vers moi, me dit :

— Allez !

Ça me fait plaisir. Je suis dans cet état étrange qui fut le mien, pour la première fois, à Sommaisne. Mes jambes se meuvent toutes seules, je me laisse marcher, sans réflexion, seulement avec la conscience de cette allégresse toute-puissante qui me ravit à moi-même et fait que je me regarde agir. En cinq minutes, nous sommes à la haie d'épines que nous devions atteindre. Nous nous déployons en tirailleurs devant elle, presque dessous ; les hommes, le plus vite qu'ils peuvent, creusent la terre avec leurs petits outils, coupant les racines avec le tranchant des pelles-pioches. Au bout de deux heures, nous avons une tranchée étroite et profonde. Derrière nous, à gauche, Rembercourt ; sur la droite, un peu en avant, la gare minuscule de la Vauxmarie.

Il fait toujours chaud, chaleur énervante et malsaine. Des nuages flottent, qui peu à peu grossissent, d'un noir terne qui va s'éclaircissant vers les bords, frangés de blanc léger

et lumineux. Par instants, des souffles lents passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, et duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus ; la tête est décollée du tronc et, par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent avoir sauté au loin. L'homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l'autre ; la jambe est broyée. Tant d'autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu'à la nuit.

Et jusqu'à la nuit, je fume, je fume, pour vaincre l'odeur épouvantable, l'odeur des pauvres morts perdus par les champs, abandonnés par les leurs, qui n'ont pas même eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir.

Toute la journée, des aéros nous survolent. Des obus tombent aussi. Mais le capitaine a eu l'œil pour repérer la bonne place : les gros noirs nous encadrent, sans qu'aucun arrive sur nous. A peine quelques shrapnells, cinglant de très haut, inoffensifs, ou des frelons à bout de vol, qui bourdonnent mollement.

Qu'est-ce que fait donc cet aéro boche? Voilà des heures qu'il plane sur nous ; il dessine de grandes orbes, s'éloigne un peu quand nos obus le serrent de trop près, puis revient jusqu'à ce qu'apparaissent nettement à nos yeux les croix noires peintes sous ses grandes ailes de vautour. Il ne s'en va qu'au soir, piquant droit vers les nuages lourds qui s'accumulent sur l'horizon.

Le soleil croule dans ces masses énormes, qui tout de suite se colorent d'une teinte sanglante, chargée, pauvre de lumière, et comme stagnante. Cette fin de jour est morne et tragique. L'approche de la nuit pèse sur nos reins ; et dans l'obscurité qui gagne, la puanteur des cadavres s'exacerbe et s'étale.

Je suis assis au fond de la tranchée, les mains croisées sur mes genoux pliés ; et j'entends devant moi, derrière moi,

par toute la plaine, le choc clair des pioches contre les cailloux, le froissement des pelles qui lancent la terre, et des murmures de voix étouffées. Parfois, quelqu'un qu'on ne voit pas tousse et crache. La nuit nous enveloppe ; ils ne nous voient pas : nous pouvons enterrer nos morts.

Jeudi, 10 septembre.

Des frôlements doux et légers sur la figure : ce sont des gouttes de pluie, larges, tièdes. Ai-je dormi? Quelle heure peut-il être? Le vent se lève, le nuit est noire toujours. Je distingue vaguement, un peu sur ma droite et devant ma tranchée, un gros tas sombre : des bottes de paille amoncelées, dans lesquelles sont enfouis le commandant, le capitaine et leurs agents de liaison.

Je vais essayer de me rendormir, lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de tout près. Pourtant, il y a du monde devant nous ; je sais que ma compagnie est réserve des avant-postes. Alors?

Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre : brusquement, une fusillade intense éclate, gagnant de proche en proche tout le long de la ligne, avec une vitesse inouïe. Les détonations claquent sèchement. Aucun doute : ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués.

— Debout tout le monde ! Debout ! Allons, debout !

Je secoue le caporal qui dort auprès de moi. D'un bout à l'autre de la section, c'est un frémissement très long, un bruit de paille froissée ; puis des baïonnettes tintent, des culasses cliquettent.

Je me rappelle que j'ai vu le commandant et le capitaine descendre dans ma tranchée, à ma droite, et qu'aussitôt des silhouettes noires se sont profilées à la crête toute proche, à peine visibles sur le ciel sans clarté. Elles n'étaient pas à trente mètres de nous quand j'ai aperçu les pointes des casques. Alors j'ai commandé, en criant de toutes mes forces, un feu à répétition.

Juste à ce moment, des clameurs forcenées jaillissaient de cette masse noire et dense qui s'en venait vers nous :

— *Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts !*

Combien de milliers de soldats hurlent à la fois? La terre molle frémit du martèlement des bottes. Nous allons être atteints, piétinés, broyés. Nous sommes soixante à peine ; notre ligne s'étire sur un seul rang de profondeur : nous ne pourrons résister à la pression formidable de toutes ces rangées d'hommes qui foncent sur nous comme un troupeau de buffles.

— Feu à répétition, nom de Dieu ! Feu !

A mes oreilles, des détonations innombrables crèvent l'air, en même temps que de brefs jets de flamme hachent les ténèbres. Tous les fusils de la section crachent ensemble.

Et je vois un grand vide se creuser au cœur de la masse hurlante. J'entends des bramées d'agonie, comme de bêtes frappées à mort. Les silhouettes noires fuient vers la droite et la gauche, comme si, devant ma tranchée, sur toute sa longueur, un ouragan soufflait dont la ruée formidable étendrait les hommes à terre, ainsi que fait un vent d'orage les épis.

Et mes soldats, autour de moi, me disent :

— Attention, mon lieutenant ! Voyez-les : ils se couchent !

— Non, les amis ! Non, non ! Ils tombent.

Et je piétine, en proie à une exaltation qui touche à la folie. Je répète : « Feu ! Feu ! » Je crie : « Allez ! Allez ! Mettez-y-en ! Allez ! Allez ! Feu ! »

Mes hommes manœuvrent les culasses d'un geste sec, mettent en joue, à peine, et lâchent le coup, en plein tas. Ils tombent là dedans par paquets. Le vide grandit ; il n'y a plus personne devant nous, plus personne. Mais les ombres se massent vers ma droite et ma gauche ; elles vont déborder la tranchée, l'envelopper. Rien, là-bas, pour endiguer cette coulée incessante ; nous autres, nous n'avons pu que l'arrêter un moment, la faire refluer vers les côtés ; l'immense houle va se refermer derrière nous ; ce sera fini.

— *Hurrah ! Vorwärts !...*

Ils s'excitent en hurlant, les sauvages. Leurs voix rauques s'entendent à travers la fusillade, déchiquetées par les détonations pressées, charriées par le vent avec les rafales de pluie. Vent furieux, pluie forcenée ; il semble que la rage des combattants gagne le ciel.

Et tout à coup, une lueur brutale jaillit, allumant des reflets jaunes aux ornements de cuivre et aux pointes des casques, des reflets pâles aux lames des baïonnettes : ils ont mis le feu aux gerbes sur lesquelles le commandant et le capitaine dormaient tout à l'heure. La flamme vive se tord, rase le sol, bondit à chaque sursaut de la bourrasque ; et les gouttes de pluie volant à travers l'incendie semblent des gouttes de fonte ardente. Mes soldats ont des faces pâles ruisselantes d'eau ; leurs yeux, sous les sourcils froncés, se plombent d'un cerne lourd qui fait plus aigu leur regard fixe, où s'exprime intensément la volonté de frapper, de tuer, pour continuer à vivre.

— La première escouade, face à droite !...

M'entendront-ils ?...

— Face à droite !...

Ils n'entendront pas : les coups de fusil crépitent sans arrêt, le vent mugit, la pluie cingle en faisant sonner les gamelles et les plats de campement ; la clameur des voix humaines emplit le champ de bataille.

— Laisse-moi passer, toi.

J'écrase l'homme contre le parapet de la tranchée.

— Laisse-moi passer.

Je vais de tirailleur en tirailleur appelant un sergent. Je passe un soldat, deux, trois ; et soudain, je n'ai plus personne devant moi : la tranchée est vide, abandonnée : il reste encore au fond un peu de paille piétinée, un fusil, quelques sacs. J'ai juste le temps de voir une ombre qui se hisse dehors en se cramponnant des deux mains aux broussailles :

— Hé ! l'homme. Hé !... Le commandant? Le capitaine?

Le vent me lance quelques mots au visage :

— Partis... Ordre !

En même temps, je vois deux silhouettes casquées surgir au-dessus du parapet, tout à droite, deux silhouettes que la lueur vive de l'incendie fait plus noires, et je perçois une chute lourde et molle sur la paille, au fond de la tranchée.

Les clameurs, à présent, montent en plein dans nos lignes. Il n'y a plus qu'une chose à faire ; gagner les tranchées d'un bataillon de chasseurs, que je sais un peu en arrière de nous, et sur la droite.

Je donne l'ordre, à pleine voix. Je crie :

— Passez à travers la haie ! Pas sur les côtés ! Sautez dans la haie !

Je pousse les hommes qui hésitent, instinctivement, devant l'enchevêtrement des branchettes hérissées de dures épines. Et je me lance, à mon tour, en plein buisson.

J'ai cru entendre, vers la gauche de ma tranchée, des jurons, des cris étouffés. Il y a eu des entêtés, sûrement, qui ont eu peur des épines, et qui ont maintenant des baïonnettes boches dans la poitrine ou dans le dos.

Je me suis mis à courir vers les chasseurs. Devant moi, autour de moi, des ombres rapides. Et toujours les mêmes cris : « *Hurrah ! Vorwärts !* »

Je suis entouré de Boches ; il est impossible que j'échappe, isolé ainsi de tous les nôtres. Pourtant, je serre dans ma main la crosse de mon revolver : nous verrons bien.

J'ai buté dans quelque chose de mou et de résistant qui m'a fait sauter, nez vers la terre ; peu s'en est fallu que je ne me sois aplati dans la boue. C'est un cadavre allemand ; le casque du mort a roulé près de lui. Et voici qu'une idée brusquement me traverse : je prends ce casque, je le mets sur ma tête, en me passant la jugulaire sous le menton, parce que la coiffure est trop petite pour moi et tomberait.

Course forcenée vers les lignes des chasseurs ; je dépasse vite les groupes de Boches, qui flottent un peu, disloqués par notre fusillade de tout à l'heure. Et comme les Boches, je crie : « *Hurrah ! Vorwärts !* » Et comme eux, je marmotte un mot à quoi ils doivent se reconnaître, en pleines ténèbres, et qui est *Heiligtum*.

La pluie me cingle le visage ; la boue colle à mes semelles, et je m'essouffle à tirer après moi mes chaussures énormes et pesantes. Deux fois, je suis tombé sur les genoux et sur les mains, tout de suite relevé, tout de suite reprenant ma course malgré mes jambes douloureuses et mollissantes. Chantantes et allègres, les balles me dépassent et filent devant moi.

Un Français, sautillant et geignant :

— C'est toi, Léty?

— Oui, mon lieutenant ; j'en ai une dans la cuisse.

— Aie bon courage, vieux ; nous arrivons !

Déjà, il n'y a plus de braillards à voix rauque. Ils doivent se reformer avant de repartir à l'assaut. Alors je jette mon casque, et remets mon képi que j'ai gardé dans ma main gauche.

Avant d'arriver aux chasseurs, j'ai dépassé encore quatre Boches isolés. Et à chacun, courant à la même vitesse que lui, un pas en arrière, j'ai collé une balle de revolver dans le dos ou la tête. Ils sont tous tombés par terre, avec un long cri étranglé.

Arrivée aux tranchées des chasseurs, où je retrouve une vingtaine de mes hommes. Ils attendent, à genoux dans la boue, n'ayant pu trouver place auprès des camarades cramponnés à leur poste de combat.

— Amenez-vous par là, les enfants !

Je sais que la route de la Vauxmarie est à deux pas ; je déploierai mes vingt poilus dans le fossé, le long du talus ; et nous resterons là, bon Dieu ! jusqu'à ce qu'on crève !

Enragée, cette fusillade. Cela pétille innombrablement, grêle, pressé, inlassable. A plat ventre dans l'herbe gorgée d'eau, je regarde la lueur d'un incendie, rougeoiement terne qui semble plaqué sur le ciel opaque : ce doit être la ferme de la Vauxmarie qui brûle.

Derrière nous, soudain, une voix :

— Ohé ! des tranchées ! y a-t-il du ...e par ici ?

Je réponds :

— Présent !

— Un officier ?

— Je suis lieutenant. Qui appelle?

— Voilà, mon lieutenant. J'arrive.

L'homme se présente à moi, se dit envoyé d'urgence par le capitaine C...

— Venez vite, vite, avec tout ce que vous avez d'hommes. Le drapeau est près d'ici, dans un bouquet d'arbres. Le capitaine craint de n'avoir pas assez de monde pour tenir.

Nous partons, guidés par l'agent de liaison. Nos pantalons collent aux genoux et aux cuisses ; les hautes herbes font couler l'eau dans les chaussures.

Je prolonge à droite une section de mitrailleuses. Les hommes ont chargé leurs mousquetons : ils n'ont plus qu'une pièce, et qui ne fonctionne pas.

Les clameurs montent à nouveau, croissent jusqu'au paroxysme, puis faiblissent, puis enflent encore : les chasseurs tiennent coup. Un de mes hommes me dit :

— Ça barde.

Frémissant, ardemment, j'écoute la rumeur formidable. Je guette de tous mes sens accrus. Et voici que j'aperçois de vagues formes noires qui rampent, silencieuses, vingt mètres peut-être à notre droite. Je voudrais que mon regard perçât les ténèbres, et justement mes yeux embués d'eau se fatiguent, ne voient plus. Alors, tout bas, montrant de la main :

— Regarde par là, Chabeau. Vois-tu?

— Oui, mon lieutenant.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est des Boches. I' nous tournent.

— En vois-tu beaucoup?

— Non, pas des tas.

— Peux-tu les compter?

Deux ou trois secondes, puis :

— J' crois qu'i' sont sept.

C'est bien ce qu'il m'a semblé. Quelques égarés, sans doute, épaves de cette mêlée tourbillonnante dans le noir.

Dix hommes, sur mon ordre, font face vers la droite. Et à chacun, presque à l'oreille, je dis :

— Attendez que je commande feu ; ne vous pressez pas et visez bien.

Les Boches se sont arrêtés, hésitants, désemparés ; ils font un groupe sombre, figé dans une immobilité qu'on sent vivante.

— Feu !

Une rafale brutale, et tout de suite des cris, souffrance et terreur :

— *Kamerade ! Kamerade !*

Il n'en reste que deux, qu'on pousse vers moi. Le plus jeune se jette sur mes mains, qu'il couvre de larmes et de salive. Et il me parle, à mots précipités, d'une pauvre voix que brise l'angoisse de la mort certaine :

— Je ne suis pas Prussien; je suis Souabe. Les Souabes ne vous ont jamais fait de mal. Les Souabes ne voulaient pas la guerre.

Et ses yeux s'attachent aux miens, regard de supplication éperdue et vile.

— J'ai donné à boire à des Français blessés. Mes camarades aussi : voilà ce que font les Souabes.

Il parle ; il parle ; et sans cesse la même phrase revient, refrain monotone, horripilant :

— *Das machen die Schwaben.* (Voilà ce que font les Souabes.)

Et puis il me raconte qu'il est électricien, qu'il sait courir cinquante mètres sur les mains. Il le ferait sur un geste, possédé qu'il est d'une peur ignoble, et torturé par la soif de vivre.

L'autre passe de mains en mains, dévisagé, palpé comme un phénomène : nous n'avions pas fait encore de prisonniers. Mes hommes sont curieux et goguenards. Ils écoutent, avec un air d'enfants sages, la conversation entre l'Allemand et moi. Et ils s'amusent, point méchamment, à lui faire rentrer le cou dans les épaules en levant brusquement la main sur lui. Chaque fois, ce sont les mêmes rires bruyants et jeunes.

Et pendant ce temps, le bruit de la fusillade crépite à travers la nuit : claquements courts qui semblent mouillés, des fusils voisins, sifflements pressés des balles allemandes, pétillement grêle des mêlées lointaines.

Et la pluie tombe, lourde, serrée, plaquant les capotes sur les dos, ruisselant en fontaine au bord des visières de képis. Le vent a cessé de mugir. Il souffle plus lent, comme apaisé, mais glacé, traître. Je sens l'approche du jour. C'est en moi un appel ardent vers la lumière ; je revois le champ de bataille de Sommaisne, baigné de soleil, net de lignes et riche de couleurs. Cette nuit, on se tire dessus en aveugles, on s'égorge à tâtons. Je ne voudrais pas mourir dans cette boue glacée, dans ces flaques d'eau qu'on ne voit pas...

Comme tout est étrange ! Pendant une courte accalmie, j'entends une musique bizarre, aigre, à rythme lent. Ce sont des sonneries allemandes qui se répondent, de proche en proche, par toutes les lignes. Je demande à mon Boche :

— Qu'est-ce que c'est?

Il tend le cou, arrondit sa main au-dessus de l'oreille, et dit :

— *Halt.*

Et, en effet, peu à peu, le roulement continu de la fusillade se brise ; il y a encore des sursauts violents, et puis c'est le

calme, presque le calme : des détonations rares éclatent par-ci, par-là, étonnamment sèches, dans l'air engourdi et glacé. L'oreille les accueille et les perçoit toutes ; mais entre elles, autour d'elles, semblant les menacer, les cassant net, le silence.

Silence morne, qui soudain s'abat comme une chape immense dont je sens la matière froide et lourde. Silence suppliciant, qui me semble voulu, réalisé par quelque mystérieuse puissance de mal : l'angoisse est partout.

Le jour blafard n'allège point nos poitrines ; une clarté triste, blanchâtre, salie, flotte au bord de l'horizon et lentement rampe vers le zénith. Des lambeaux de nuages crevés traînent à tous les coins du ciel pâle, un ciel de saison bâtarde, un de ces ciels qui longtemps à l'avance annoncent l'hiver, ou qui, le printemps venu, étreignent et glacent le cœur, que déjà gonflait d'une vie accrue l'allégresse de la chaleur et de la lumière.

La pluie toujours, fine maintenant, drue, opiniâtre. Elle nous transperce, nous imbibe, nous pénètre. Familier, un des Allemands me dit :

— On gèle.

Les mains dans les poches, les bras collés au corps, les épaules remontées, il grelotte, une jambe à demi pliée.

De longues minutes passent. Au plein jour, le colonel est venu, son grand manteau de cavalerie raide et lourd de boue. On a mené vers lui une dizaine de prisonniers. Je fais aussi conduire les miens. L'électricien se met à hurler et se cramponne à moi, toute sa terreur revenue de la volée de balles tirées en plein corps, au commandement.

Parmi les prisonniers, un sous-officier, souffreteux, les joues et le menton salis de poils roux frisottants. Il baragouine quelques mots de français. Et comme le colonel l'interroge, il le regarde, tête basse, prunelles remontées jusqu'à être cachées sous la broussaille des sourcils, et répond :

— Oui, monsieur.

— Pas monsieur ! Colonel !

Cela est dit d'une voix sèche, avec un regard droit. Le Boche semble cinglé d'un coup d'étrivière. Il se redresse, bras au corps, épaules effacées, poitrine sortie ; et sa culotte mouillée plaque contre ses fesses de chat maigre.

Le capitaine C... est là. Il se tourne vers moi et dit :

— Je crois que je n'aurai plus besoin de vous maintenant. Vous pouvez disposer. Essayez de retrouver votre capitaine et le reste de votre compagnie.

Nous nous sommes à peine mis en marche que des balles chantent. Et tout aussitôt, c'est une fusillade nombreuse dont le crépite ent soudain emplit la plaine.

— Ils remettent ça, mon lieutenant, — me dit Chabeau.

Eh ! oui ; ils remettent ça ; et tant qu'ils peuvent. Je pense : tirez toujours, tas de Boches. Vous n'avez pas pu enfoncer par traîtrise, dans le noir. Vous en serez pour vos frais, à présent qu'on y voit clair.

Là-bas, sur la gauche, une ligne de tirailleurs, vingt et quelques hommes, semble-t-il, ce qui reste d'une section. Ils marchent, fusil à la main, courbés sous les balles, à grands pas rapides. Devant eux, un officier maigre, barbu, d'allure jeune. N'est-ce point Porchon?

J'oblique vers lui, à toute allure. Maintenant je suis sûr que c'est Porchon. Et il m'a vu. Et il vient vers moi. Il a, en m'abordant, la question que j'allais lui poser :

— Sais-tu où est le capitaine?

— Non. Tu le cherches?

— Toi aussi? Allons ensemble, mon vieux.

Et nous voilà partis, nos hommes derrière nous, en tirailleurs pendant que les balles sifflent et claquent.

Ayant tourné la tête, par hasard, je vois un officier assis au milieu d'un champ, à même la terre détrempée. Il agite le bras vers nous. J'ai l'impression qu'il nous hèle ; mais la fusillade déchaînée empêche le bruit de sa voix d'arriver jusqu'à nous. Je fais quelques enjambées en courant, et soudain, je reconnais le colonel. Alors je crie à Porchon, à plein gosier :

— C'est le colo ! Je vais voir... Prends mes hommes en attendant !... Tu entends?... Prends mes hommes?... Tu entends ?

Il secoue deux ou trois fois la tête de haut en bas, et repart de la même allure rapide, marchant résolument vers le sommet de la crête au delà de laquelle on sent la mêlée.

Je salue le colonel et me présente. Je dis :

— Sous-lieutenant de réserve.

Il sourit, et, regardant une flaque dont une balle vient de faire gicler l'eau boueuse, répond :

— Réserve, active; est-ce que les balles distinguent?

Puis il me dévisage longuement, comme s'il voulait d'un coup peser ce que je vaux, et m'explique, d'une voix nette, ce qu'il attend de moi :

— Je n'ai plus d'agents de liaison. Tous sont en mission ou hors de combat. Il faut que vous trouviez, le plus vite possible, le colonel de G... qui commande la brigade, et que vous lui demandiez, en mon nom, qu'il fasse donner tout de suite tout ce qu'il pourra du ...e. Dites-lui bien que nous sommes aux prises avec des effectifs énormes, que nos pertes, sont, dès maintenant, très lourdes, et que je ne sais pas jusqu'à quel point mon régiment est désormais capable de tenir. Il doit être vers la cote 281, à un kilomètre au nord de Marats-la-Petite. Faites tout pour le trouver, ne perdez pas une minute, et insistez sans crainte sur l'urgence de renforts immédiats.

— Bien, mon colonel !

Je cours, pendant que les balles sifflent à mes oreilles et font jaillir la boue autour de mes jambes. A cette minute encore, je me sens soulevé, jeté en avant par une force qui n'est plus en moi : il faut trouver le commandant de la brigade, lui parler, provoquer l'ordre nécessaire. Je ne mesure pas le poids de ma responsabilité ; mais je la sens lourde et l'ardente volonté de réussir vite me possède tout entier.

Courant déjà, j'ai vu le colonel recevoir une balle dans un bras. De l'autre bras, il m'a fait signe d'aller.

Courant au long d'une dure montée, j'ai traversé une zone infernale où des centaines de balles ronflaient et piaulaient au ras du sol, ou s'enfonçaient dans la terre avec un froissement bref.

Je suis passé, en courant, auprès d'un groupe d'hommes arrêtés au pied d'un arbre. Au milieu d'eux, adossé à l'arbre, un officier mourant. J'ai pu entrevoir, dans le bleu sombre des vêtements de drap large ouverts, la chemise tachée de sang clair ; la tête du blessé s'abandonnait, lourde, sur l'épaule, et j'ai reconnu, ravagé, blêmi, éteint par l'agonie, le visage de mon commandant.

Mon cœur saute dans ma poitrine à grands bonds désor donnés ; je sens entre mes épaules un point douloureux, aux reins une brûlure aiguë. Et mes jambes ! A chaque minute, des crampes me raidissent brutalement les muscles des cuisses et des mollets, certaines si violentes qu'elles me jettent par terre, et me tiennent un long moment tordu et haletant. Mes vêtements mouillés pèsent d'un poids fantastique, et qui croît sans cesse. Je sens jusqu'au bout de mes doigts les battements précipités de mes artères ; et l'étui de drap qui enveloppe mon sabre me fait éprouver, au creux de la main, une bizarre sensation de picotement et presque de morsure.

Je passe devant une cabane de cantonnier, en haut d'une côte, au bord d'une route. Derrière, une section de chasseurs à pied est massée. Elle se déploie en ligne de tirailleurs et, d'une belle allure décidée, marche au feu.

La descente, bride abattue. Quelques chutes lourdes, à plat ventre dans la boue. Puis un talus, que je dégringole sur les fesses. En bas, je crève une haie et je tombe, meurtri, au milieu de fantassins qui attendent là, debout, appuyés sur leurs fusils : des chasseurs à pied encore. Eux aussi se déploient, puis grimpent le talus, et marchent droit à la fusillade.

Je l'entends toujours derrière moi, continue, acharnée. Vers la gauche aussi, elle crépite dur.

D'autres chasseurs à pied, groupés par sections. Et l'une après l'autre, ces sections gagnent la crête, s'étirent là-haut en une ligne de silhouettes fines, et plongent soudain au plein tumulte de la bataille.

Une pente raide. Je me laisse glisser en bas, dans une avalanche de pierres et de cailloux. Je suis dans un ravin herbeux, très encaissé. Au fond, des soldats s'équipent, passent un bras dans la bretelle de leur sac, qu'ils lancent sur leur dos d'un vif coup d'épaule : encore des chasseurs. Devant moi des sapins s'enlèvent sur le ciel blanc : lignes brutales, nuances sévères.

Je suis à bout. Mes paupières brûlantes se ferment malgré ma volonté raidie. La tentation naît en moi, et m'envahit, de m'étendre à même l'herbe épaisse, de baigner mes membres fiévreux dans toute cette eau qui la fait si verte, toute cette

que ce n'est pas le moment de se croiser les bras en fumant des eau dont la fraîcheur monte vers moi, et déjà m'enveloppe. J'ai peur de céder. Allons !... Allons, marche !

Mais voici qu'un sifflement file et grandit ; et un 77 fusant éclate à quelques mètres de moi, au-dessus du ravin.

J'ai senti dans le dos un coup violent, en même temps que des balles de plomb criblaient la terre devant moi.

Les chasseurs, sur un ordre, courent et viennent se coller à la pente presque à pic que j'ai descendue tout à l'heure. Il y en a un qui saute à cloche-pied : du sang coule de sa chaussure, au bout de sa jambe pliée.

— Comme vous êtes pâle ! — me dit un sous-lieutenant qui arrive. — Blessé?

Je réponds :

— Je crois que ça n'est rien. Les balles de shrapnell ont dû taper dans mon sac.

On panse l'homme, dont le pied est traversé. Un autre, atteint en plein crâne, reste étendu, là-bas dans l'herbe.

Et des sifflements précipités, aigus, passent sur nous ; et les obus éclatent un peu en avant, avec des détonations brisantes, métalliques, dont la vibration grave se prolonge d'un bout à l'autre du ravin. A chaque éclatement, on voit d'énormes morceaux d'acier aux formes déchiquetées voler tout noirs sur le ciel. Des paquets de fumée jaune et compacte flottent longtemps, presque immobiles dans l'air calme, rampent en file à faible hauteur, et vont s'accrocher aux branches des sapins qui les déchirent et les dispersent.

Je demande au sous-lieutenant des chasseurs :

— Savez-vous où est le colonel de G...?

— Pas exactement, — répond-il. — Assez près d'ici, je pense. Mais le commandant va pouvoir vous renseigner avec précision.

Grand, jeune, de mine franche et résolue, le commandant m'écoute exposer le but de ma mission. Et lorsque j'ai terminé :

— Parfait, — me dit-il. — Vous trouverez le colonel derrière ces bois que vous voyez là-bas. C'est là du moins qu'il était il n'y a pas une heure. En passant, vous verrez du ...e dans des tranchées, sur cette pente. Et vous pourrez dire aux officiers

pipes, et qu'ils sont des jean-foutre s'ils ne marchent pas. Allez, et bonne chance !

Je suis fourbu. La seule exaltation intérieure me soutient. Ce ravin est long. Cette côte est dure. Des hommes s'agitent là-haut et parlent. Avance donc !... Je m'appuie sur mon sabre ; je soulève l'un après l'autre mes pieds gonflés ; le dos me fait mal. Avance ! Il faut. Quelques minutes d'énergie et tu seras arrivé. Avance !... Avance, brute, quand tu devrais crever !

Ces hommes, de qui j'approche en titubant, me semblent des géants : ils ont des corps énormes, déséquilibrés, et dont les formes monstrueuses dansent devant mes yeux brouillés. La boue me tire vers elle, d'une force molle et continue.

Avance !... Je ne peux pas... La lumière manque. Ah ! malheureux !

Je me suis senti soulevé, porté par des bras solides et précautionneux. Un liquide poivré a brûlé ma bouche. Et j'ai tout de suite rouvert les yeux. Une voix, près de mon visage demandait :

— Comment vous sentez-vous?

Je dis :

— Ça n'est rien. Fatigue. Pas dormi. Pas mangé. On s'est battu toute la nuit. Ça passe.

Je suis au bord d'une tranchée couverte de paille pourrie. Un lieutenant est auprès de moi, quelques hommes un peu à l'écart. C'est le lieutenant qui vient de me parler ; c'est lui qui m'a fait boire l'eau-de-vie au goulot de son bidon.

Je regarde le col de sa capote, et je lis le chiffre du régiment que je cherche. Je crie :

— Ah ! vous voilà ! Tout le régiment est ici?

Il semble un peu ahuri :

— Eh ! bien oui, quoi ! Vous ne le saviez pas?

— Non, parbleu ! puisque je viens de zigzaguer pendant une lieue pour vous trouver, et le colonel de G... On vous ignorait, aux avant-postes. Voilà des heures qu'on est tout seuls aux prises avec des masses de Boches. On a besoin de vous par là. Savez-vous où il est, le colonel de G...?

— Dans ce bois, je crois, en avant des batteries que vous entendez tirer. Vous pourriez le voir d'ici.

Il se lève, regarde un long moment, et me dit :

— Il n'y est plus. Mais pas depuis longtemps. On vous dira sûrement là-bas de quel côté il est parti.

Je le remercie, et lui demande, avant de le quitter :

— Encore un peu de *gniôle*, voulez-vous? J'ai besoin d'un coup de fouet.

J'avale une longue gorgée d'eau-de-vie rude, et je m'en vais, tout droit vers les 75 qui donnent de la gueule, avec ensemble, dans le bois.

J'arrive au milieu d'artilleurs affolés de joie. Ils manœuvrent avec une vitesse, une précision, un entrain qui me frappent. A peine le temps d'apercevoir le petit obus que prolonge la douille de cuivre. Ça file devant les yeux comme une mince ligne rouge et jaune, qui tout de suite s'évanouit dans la culasse encore fumante du dernier départ. Et la seconde d'après, le canon lance son paquet de mitraille avec un coup de gueule impérieux et gai, dans la gloire de la flamme qui jaillit, de la fumée qui flotte comme un panache.

Les artilleurs se démènent, courent, sautent, gesticulent, autour de leurs pièces. Beaucoup ont jeté bas leurs vestes et relevé au-dessus des coudes leurs manches de chemise. Tous s'amusent, et blaguent, et rient bruyamment. Avec mes vêtements boueux, ma face lugubre, je me fais l'effet d'un hibou qui tomberait dans une bande de moineaux francs. Mais cette allégresse de tous peu à peu s'insinue en moi comme une contagion bienfaisante. J'ai l'impression qu'en ce moment même quelque chose se passe de très heureux, de très exaltant. Et je demande à un lieutenant, qui observe à la jumelle, en frémissant de tout son corps :

— Ça va?

Il se tourne vers moi. La joie qui lui emplit la poitrine éclaire son visage. Il a un rire de bonheur exubérant :

— Si ça va! Mais ils ne tiennent plus! Ils foutent le camp comme des lapins !

Il rit encore :

— Écoutez-les, nos 75! Pas redoublé! Danse de fous ! C'est la conduite, ça ! De grands coups de bottes dans les fesses ! Ah ! les bougres !

Un capitaine d'état-major, à pied, regarde les artilleurs

endiablés, et rit, lui aussi, et répète plusieurs fois, à voix très haute :

— Bon ! Bon !

Je me précipite vers lui. Je lui dis en quelques mots ce qui se passait, il y a une demi-heure, vers la Vauxmarie, la route d'Erize. Je lui dis les paroles de mon colonel blessé, ma course, ma joie d'arriver au but. Et j'ajoute :

— Je voudrais voir quand même le colonel de G... puisque c'est à lui qu'on m'a envoyé.

Le capitaine me regarde longtemps avant de répondre, et doucement :

— Allez vous reposer. On n'a plus besoin du ...e. On n'a plus besoin de vous. C'est partie gagnée... Vous avez fait de belles choses.

Et il m'apprend que mon régiment vient d'être retiré de la ligne de feu, qu'il se reconstitue un peu en arrière, au calme. Il me montre sur la carte le point de rassemblement et, me tendant sa main gauche ouverte :

— Au revoir, jeune homme, — me dit-il. — Dormez bien, mangez bien, prenez des forces. Il va falloir être d'attaque pour courir aux semelles des Boches.

Je demande, avec un battement de cœur :

— Alors, mon capitaine, c'est une grande victoire?

— Je ne sais pas... pas encore. Mais sûrement oui, si tous les fantassins du front ont marché depuis dimanche comme ceux du corps d'armée.

Une houle de joie me bouleverse, un élan très fort et très doux, fervent, religieux. Que ce soit vrai ! Que ce soit vrai ! L'effroyable tension nerveuse qui me tenait crispé depuis des heures a cassé tout d'un coup. Je me sens très petit, très faible, avec un grand désir de pleurer longuement et sans contrainte.

Derrière moi, les 75 alignés à la lisière du bois continuent, allègrement, leurs salves triomphantes. Mais le tapage qu'ils mènent me parvient étouffé, presque éteint, comme si ma tête était enveloppée d'ouate épaisse, molle et tiède. Sous mes pieds, le sol moussu, couvert d'aiguilles de sapin humides, se fait élastique, accueillant, facile à la marche. Et je vais, à pas tranquilles, oublieux des récentes angoisses, tous mes sens morts aux choses qui m'entourent.

Présents, réels, avec un beau sourire de tendresse confiante, les visages d'êtres chéris ont surgi devant ma vision intérieure. Je me sens protégé, réchauffé, calmé par eux tous qui m'accompagnent. J'écoute en moi leurs voix familières, graves, un peu solennelles, si caressantes pourtant, et qui me disent :

« Aie foi. C'est en ce moment, hier, aujourd'hui, demain, c'est au long des minutes cruelles que tu gagnes de nous revoir. »

Avant de rejoindre le régiment, j'ai traversé une route qui allait d'une Marats à l'autre. J'étais tout près de Marats-la-Petite, et je suis allé à un poste de secours montrer à un major mon dos qui me faisait mal. Une grange obscure, quelques blessés grièvement atteints étendus sur la paille, formes vagues à peine entrevues, et geignant dans l'ombre. Par terre, des tampons d'ouate jetés au hasard, tachés de sang sec et brun, quelques-uns de sang frais et rouge.

— Il vous faudrait du repos, — me dit le major. — Ça n'a pas pénétré, mais vous avez de fameuses ecchymoses.

Je retrouve le régiment dans un pré, à côté d'un ponceau de pierre qui enjambe un large fossé plein d'eau. Porchon est là, le capitaine aussi. Je n'ai plus que vingt et un hommes, des soixante-dix avec qui j'ai commencé la bataille du 6.

De la 5e compagnie, de la 6e, ne restent que quelques survivants, une quinzaine de la 5e, un peu plus de la 6e. Plus un seul officier. Ils étaient cette nuit en avant de nous. Les ténèbres, la bourrasque, la pluie, ont permis aux Boches de tourner leurs tranchées, repérées pendant la journée par les grands oiseaux à croix noires. Ce fut un massacre à l'arme blanche, la dégoûtante besogne d'assassins qui surinent dans le dos.

Ces Boches étaient du 13e corps d'armée, la plupart Wurtembergeois. On les avait soûlés d'alcool et d'éther : les prisonniers l'ont avoué. Beaucoup avaient dans leurs sacs des pastilles incendiaires, et plusieurs de mes hommes m'ont affirmé en avoir vu qui prenaient feu soudain de la tête aux pieds, lorsqu'une balle les atteignait, et continuaient à flamber comme des torches.

Marche à travers des champs inondés, ou par des chemins de terre dont les ornières reflètent le ciel pâle. Je suis en queue de la compagnie, avec le capitaine qui va de son grand pas lent, rythmé au choc contre les cailloux de son inséparable « pic ». Deux prisonniers marchent à côté de nous. Le capitaine, Lorrain des environs de Sarrebourg, bavarde avec l'un d'eux, moi avec l'autre. C'est un jardinier d'Esslingen, près de Stuttgart. Je lui parle de ces villes, que je connais. Mis en confiance, il m'offre sa boîte de singe. J'accepte sans vergogne : lui mangera sûrement demain, nous peut-être pas. Je partage avec mon ordonnance et deux de mes hommes. Excellent, ce singe : entouré d'une gelée transparente, moins sec et moins épicé que le nôtre. Le pain manque ; mais ça ne fait rien : ça comble un vide.

Halte à la lisière d'un petit bois en pente, au sol caillouteux. Il y a des feuilles mortes du dernier automne, pourries, et, de place en place, quelques feuilles d'un jaune pâle que la tourmente nocturne a détachées des branches.

De compagnie à compagnie, les hommes se reconnaissent, s'interpellent, se félicitent avec de grands rires d'en avoir « réchappé ». Assis derrière les faisceaux, fangeux, harassés, ils mangent, ce qu'ils peuvent. Ceux qui ont su garder, au fond de leur sac, une boîte de singe, sont rois. D'autres rôdent à leur abord, torturés d'une convoitise qui allume leurs yeux, malades du désir de quémander, et n'osant pas. Privilégiés aussi ceux qui ont pu trouver au fond des sacs boches les réserves de petits biscuits carrés, friables et vaguement sucrés. Beaucoup s'égaillent dans les champs, reviennent avec des carottes, des raves terreuses qu'ils viennent d'arracher ; ils les pèlent avec leurs couteaux de poche, et mordent à même à coups de dents voraces.

Nuit glaciale et morose. Je glisse continuellement sur le terrain en pente. Les cailloux sur lesquels je suis couché entrent dans ma chair meurtrie et me font mal comme autant de blessures. Un souci me hante : celui de mon bidon perdu par un homme qui devait me le rapporter plein d'eau, et que je n'ai plus revu. Je regrette d'avoir persécuté Porchon parce qu'il avait laissé son sabre dans la paille de sa tranchée, à la Vauxmarie, alors que j'avais sauvé le mien. J'ai mon sabre,

j'ai mon képi, j'ai mon sac. Mais je n'ai plus mon bidon ; et c'est une perte qui me rend l'avenir moins clair. Je pense en m'endormant aux quelques gouttes d'eau tiédie que j'ai bues le soir de Sommaisne, et qui ont coulé comme un baume le long de mon gosier aride ; je pense à la gorgée d'eau-de-vie avalée le matin même, et qui a fouaillé ma force déclinante... Plus de bidon ! C'est un malheur.

Vendredi, 11 septembre.

— Debout ! Sac au dos !

On part. Une dizaine de fusants éclatent derrière nous, sur le bois, pas bien loin. Les Boches ont dû sentir de l'infanterie cachée sous les arbres.

Il y a autant d'eau qu'hier dans les champs, des flaques, des mares qui s'étalent, et de minuscules canaux parallèles au fond des sillons droits.

Encore des bois, un chemin perdu dans les feuilles denses, d'un vert foncé, puissant, avivé par la pluie. Des fossés comblés d'herbe drue, de ronces emmêlées qui poussent des rejets jusqu'au milieu du chemin. Des trilles, des roulades, des pépiements aigus et monotones sortent des frondaisons. Parfois, un merle noir s'envole devant nous, filant si bas qu'il pourrait toucher la terre de ses pattes, et soulevant les feuilles au vent de ses ailes. Au-dessus de nos têtes, une grande trouée bleue, limpide et profonde, attire le regard et le caresse. Douceur et paix.

Lorsque nous sortons des bois, tout est redevenu gris et navrant. Nous pataugeons dans un pré marécageux où des canons et des caissons s'alignent, encroûtés de boue jusqu'à hauteur des moyeux, et salis d'éclaboussures sèches. Des entrailles de moutons, des peaux molles et visqueuses s'affaissent dans les flaques en petits tas ronds. Des ossements épars, qui gardent attachés des fragments de chair blanchâtre, délavée, donnent à cette plaine rase un aspect de charnier. Une route la traverse, luisante d'eau qui stagne, bordée d'arbres tristes, à perte de vue. Et sur cette platitude morne pèsent des nuages bas, aux formes lâches, de grandes traînées de pluie qui rampent l'une vers l'autre, s'accouplent, se confondent,

finissent par voiler tout le bleu que je voyais dans le bois, à travers les feuilles, et nous faire prisonniers d'un ciel uniformément terne, humide et froid.

Nous sommes auprès de Rosnes. Rosnes est un village au bord de la route ; et je pense aux maisons qui ne furent peut-être pas bombardées, aux granges où il y a du foin, du foin moelleux, odorant et tiède, dans lequel il ferait si bon s'enfouir.

Mais nous laissons Rosnes derrière nous, gravissons lentement, en pleines terres, une pente assez raide, pour arriver sur un plateau que couvrent au loin de hautes herbes vivaces. Les souffles de l'air passent sur elles en ondes rapides et frissonnantes ; on croirait un étang mystérieux et glauque dont le vent d'automne horripile la surface frileuse.

Réunion des officiers autour du capitaine C... C'est lui qui, à Gercourt, avait réparti dans les compagnies les hommes de notre détachement. Le voici maintenant chef de corps, puisque le colonel est blessé, le chef du 1er bataillon blessé aussi, ceux du 2e et du 3e tués. J'apprends alors que le 3e bataillon était commandé depuis quelques jours par l'officier de gendarmerie que j'avais vu secoué de fureur le matin du 9, le même qui avait crié vers nous, vers mon commandant, des paroles d'injure inconscientes, à la minute où nos chefs hésitaient à nous lancer à travers la plaine nue et mitraillée. Il a été tué magnifiquement, au corps à corps.

Le capitaine C... nous parle de sa voix sèche. Il nous félicite, nous dit qu'il compte sur nous tous : nous sommes fatigués, mais il faut réagir, plastronner au besoin devant les hommes, pour qu'ils ne faiblissent point si notre rude vie continue, pour qu'en voyant notre entrain et notre gaieté quand même ils n'éprouvent pas la tentation de se plaindre.

A l'expression volontaire des visages, à la sérénité des regards, je comprends que nous sommes tous prêts aux épreuves futures, si redoutables qu'elles doivent être. Il semble que nous nous serrions les uns contre les autres, frères vraiment par la foi commune qui vit en nous. Une grâce nous possède, qui nous exalte et qui nous arme.

Mon capitaine devient mon chef de bataillon. Porchon mon commandant de compagnie. Je suis content, parce que chaque jour qui passait nous a rapprochés l'un de l'autre. Je le sais

aujourd'hui très franc, ambitieux sur toutes choses de se montrer juste avec indulgence, et brave avec simplicité. Et puis, j'aime sa belle humeur, son rire facile, son ardeur à vivre. Être gai, savoir l'être au plus âcre des souffrances du corps, le rester lorsque la dévastation et la mort brutales empoignent et broient auprès de vous les hommes et les choses, des hommes dont la force n'était point usée, tenir bon à ces assauts constants que mènent contre le cœur tous les sens surexcités, c'est pour le chef un rude devoir, et sacré. Je ne veux point fermer mes sens pour rendre ma tâche plus facile. Je veux répondre à toutes les sollicitations du monde prodigieux où je me suis trouvé jeté, ne jamais esquiver les chocs quand ils devraient me démolir, et garder malgré tout, si je puis, cette belle humeur bienfaisante vers laquelle je m'efforce comme à la conquête d'une vertu. Porchon m'y aidera.

Nous allons ensemble déterminer l'emplacement des tranchées que la compagnie doit creuser. Les hommes se mettent au travail avec les grands outils de parc. Les pioches détachent de lourdes mottes de terre brune. La pluie tombe. Mais la besogne est facile ; les bras abattent le pic avec roideur, souquent ferme sur le manche des larges pelles. Des chansons se répondent, des lazzi se croisent : car on vient d'appeler les hommes de corvée aux distributions.

Ils sont descendus vers Seigneulles, le village qui est tout près, dans le creux. De là-haut, nous apercevons les voitures régimentaires qui pointent leurs brancards vers nous et s'appuient aux clôtures des jardins. Plus loin, émergeant du trou, à peine visible et révélant seule le groupe des maisons, la flèche du clocher.

Et voici que bientôt fument au bord du chemin les foyers des cuisines. Nous mangerons ce soir de la viande cuite, des pommes de terre chaudes. Nous aurons de la paille pour dormir, un toit pour nous abriter de la pluie et du vent. Qu'importe demain, puisque ce soir la vie est bonne !

Samedi, 12 septembre.

Sommeil de brute, sans un rêve. Je m'éveille dans la position que j'avais hier au moment où j'ai sombré, d'un seul coup.

La paille m'enveloppe d'une bonne tiédeur, un peu moite parce que l'eau qui imbibait mes vêtements s'est évaporée pendant la nuit. Je vois au-dessus de moi les poutres énormes de la charpente, à quoi pendent des toiles d'araignée poussiéreuses ; et j'ai une stupeur à découvrir cette toiture amie, au lieu des feuilles ou du plein ciel accoutumés. La pluie frappe les tuiles avec un bruit menu. Je l'aime ainsi, et je jouis plus intensément, à constater cette opiniâtreté méchante, d'avoir dormi, d'avoir eu chaud malgré elle.

Elle prend sa revanche au cours de la journée. Car nous grimpons encore sur le plateau, et continuons à creuser la tranchée commencée la veille. Depuis, elle s'est emplie de boue délayée. Mais des sapeurs mineurs aident nos fantassins et grâce à eux, nous ne sommes pas trop mouillés : ils se sont hâtés de construire un toit épais de rondins et de mottes entassées.

Longues pauses nonchalantes, riches de bavardages. Les épisodes de l'attaque de nuit ressuscitent, reprennent une vie ardente et sauvage aux paroles toutes simples de ceux qui en furent les héros :

— Je ne m'en suis pas fait d'abord, — dit Montigny, un des miens. — Mais tout d'un coup, pendant que je tirais, en voilà un qui me tombe sur les jambes, sans faire ouf ! J'étais à genoux, et il me pesait sur les deux jarrets. Dur de tirer, quand on est pris comme ça ! Il m'enfonçait petit à petit les genoux dans la boue. Le mouillé me montait jusque dans les mains : plus moyen seulement d'approvisionner mon flingue. Je n'ai pas pu le reconnaître, mais sûr que c'était un lourd !

Et un autre :

— Veine que j'ai été prévôt dans l'active! Sans ça, j'y étais, et comment! Pas eu le temps de mettre baïonnette au canon. Et voilà une sacrée grande arsouille qui m'arrive dessus avec sa lardoire. Je me lui pense : « Qu'est-ce que c'est? Non, mais des fois, tu rigoles? » Et vlan! une parade à tout péter avec le fût de mon fusil. Quelle riposte il allait encaisser, quand même que mon bâton était plus court que le sien ! Seulement, voilà, il ne piquait pas... Et plus une cartouche dedans ! Et voilà mon Boche qui recommence, et que je me fatiguais à sauter tout le temps de côté en esquivant. Vous croyez que c'est

commode de parer, vous, quand on ne sent plus ses doigts? Je me disais tout en sautant : « Mais qu'est-ce qu'ils foutent donc à droite et à gauche, les copains, qu'ils vont me laisser dégonfler? » Ils s'occupaient, tiens ! Et c'est même celui de droite, qu'était Gillet, qui lui en a tiré une de côté en reprenant respiration. J'en ai profité pour mettre la pique au bout et donner à manger au magasin. Il pouvait toujours s'en ramener d'autres !

— Cré cochons qué c'Boches ! — braille un mineur du Nord, un « chtimi ». — Qué gueulards qu'c'est là, bon Dieu ! Quand j'l's ai vus s'en venir su mi : « Martin, ti v'la foutu à c't'heure, que j'mi dis. » Hourrah ! qu'i's s'en allaient, et fourvaque ! et toum toum toum que j'l' sais même pus ! Qué's usiniers !...

— Martin, tu bafouilles, — coupe un grand Champenois placide, qui fume sa pipe et sourit du coin des yeux. — Tire la terre puisque tu sais y faire ; mais n'te mêle point d'causer puisque tu l'peux point.

Il crache dans ses mains, les frotte l'une contre l'autre, empoigne le manche de sa pioche, et recommence à taper, à grands coups rythmés et puissants.

Huit heures du matin. Repos pour le reste de la journée. Mais nous ne descendrons au village que ce soir à quatre heures. Alors, avec des piquets fourchus, de longues branches solides, des bottes de paille, nous dressons contre la pluie des abris hâtifs. Les gouttes volent obliquement, fouettées par le vent d'Ouest. Les hommes se plient en chien de fusil, se collent aux gerbes dressées le long desquelles l'eau ruisselle. Beaucoup s'endorment ; et lorsqu'ils se réveillent, après une courte sieste, les brins de paille ont imprimé dans leurs joues des sillons rouges qui semblent des cicatrices.

Le plateau, avec toutes ces huttes de chaume qui ont poussé en moins d'une heure, a maintenant l'aspect d'un campement de nomades. Le « pic » du capitaine, planté droit en terre à côté d'une hutte plus haute, marque le poste de commandement. Lui doit être dessous, mais on ne le voit pas, ni ses agents de liaison. De rares silhouettes surgissent parfois sur l'étendue déserte sans parvenir à l'animer. La pluie les brouille, en fait

de vagues choses falotes, sans couleur, presque sans formes. Elles s'effacent peu à peu, et disparaissent sans que l'œil ait pu saisir les phases de leur évanouissement. Elles étaient là tout à l'heure ; elles n'y sont plus ; il n'y a que le plateau noyé, qui tend son échine à la douche, et sur quoi nos paillottes font comme d'étranges et malsaines boursouflures.

Au village, le soir. Je vais d'un pas léger vers la grange où ma section cantonne. Sur la place, devant une maison que rien ne distingue des voisines, un groupe de soldats bruyants. Ils se poussent les uns les autres, et tendent le cou vers un placard grand comme les deux mains, qu'on vient de coller sur le mur. Je vais voir, en badaud consciencieux. Je n'éprouve d'ailleurs qu'une curiosité banale et nonchalante.

Mais, à la première ligne, un mot m'entre dans les yeux, me donne au cœur un choc violent. Je ne vois que lui ; il n'y a que lui en moi, et mon imagination nerveuse en fait tout de suite quelque chose de merveilleux, d'immense, de surhumain : « Victoire ! »

Il chante à mes oreilles, ce mot, il résonne large, il éclate comme une fanfare : « Victoire ! » Des frissons courts passent sur ma peau, un enthousiasme me soulève, tellement fort que j'éprouve un malaise physique, la souffrance de sentir ma poitrine trop étroite pour l'émotion sacrée qui vit en elle.

« *La retraite des première, deuxième et troisième armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour, la quatrième armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize.* »

Alors, c'est cela ! Nous avons fait tête partout ! Nous avons accroché, mordu, blessé ! Oh ! qu'il coule, ce sang boche, et coule sans arrêt jusqu'à ce que toute leur force se soit en allée d'eux !...

Je comprends, à présent, je vois simple et clair. Cette retraite déprimante des premiers jours de septembre, ces étapes hébétées dans la chaleur désséchante de l'air, au long des routes poussiéreuses, elles n'étaient pas la fuite d'une armée bousculée, et qui s'avoue vaincue. Reculade, oui ; mais pas à pas, mais jusqu'ici, au terme que les chefs avaient marqué, pas plus loin !

Et je lis, à côté du bulletin de victoire, la proclamation que le généralissime avait lancée aux troupes la veille de la grande bataille :

« *Le moment n'est plus de regarder en arrière... Attaquer, refouler l'ennemi.* »

C'est cela, j'avais senti cela, et mes hommes, et nous tous à qui l'on n'avait rien dit.

« *Se faire tuer sur place plutôt que de reculer.* »

Personne ne nous a lu ces mots, à Condé, à l'heure de notre volte-face vers le Nord. Mais nous les avions en nous ; ils étaient notre raison d'être et notre volonté. Sans savoir que de ces jours poignants dépendait *le salut du Pays*, nous avions fait dans la joie tout le sacrifice.

Depuis, la terre s'est gorgée de sang jeune jusque dans ses profondeurs, à la place où nous avions chargé nos fusils et dressé nos baïonnettes. Mais leurs obus énormes n'ont pas abattu le mur fragile ; leurs balles ne l'ont pas effrité ; et lorsqu'après l'avalanche d'acier qu'elles poussaient devant elles les hordes casquées sont venues déferler à son pied, leurs élans têtus, leurs coups de boutoir renouvelés cinq jours avec une fureur désespérée, ne purent y ouvrir la brèche qu'elles y avaient voulue !

Aujourd'hui, à la Vauxmarie, des équipes de sapeurs ramassent les Boches tombés là aussi drus que les épis d'un champ. Elles les chargent par dizaines sur de grands tombereaux qui s'acheminent vers des fosses, creusées larges et profondes, en secouant aux cahots des ornières leur fardeau de chair morte. Lorsqu'ils sont arrivés au bord des trous béants, on les fait basculer en arrière et verser là dedans les grappes de cadavres, qui roulent au fond avec d'affreux gestes ballants. Et la terre de France recouvre bien vite les habits verdâtres, les faces décomposées dont les yeux ne la verront plus, les grosses bottes pesantes qui plus jamais ne la meurtriront de leurs clous de fer.

Voilà ce que m'a raconté un sapeur qui arrive de là-bas, et qui garde encore au fond des yeux l'horreur de ce qu'il y a vu.

Les paroles de cet homme me redeviennent présentes, me suggèrent des images qui ont l'intensité d'hallucinations. Je

me livre à cette évocation, et j'y trouve un orgueil âcre, une joie féroce qui me secouent tout entier, me soulèvent d'un besoin de crier si impérieux qu'il me faut serrer les dents pour n'y point céder.

C'est là, devant cette mairie du village au toit bas, les yeux fixés sur ces quelques lignes dactylographiées par un scribe d'état-major, que j'ai éprouvé à défaillir une des émotions les plus bouleversantes qui puissent étreindre un cœur d'homme.

J'ai retraversé le groupe des soldats, qui continuaient à se pousser pour lire. J'ai regardé, en passant auprès d'eux, ceux qui se trouvaient sur ma route : ils avaient tous des visages terreux, aux joues creuses envahies de barbe ; leurs capotes bleues gardaient les traces de la poussière des routes, de la boue des champs, de l'eau du ciel ; le cuir de leurs chaussures et de leurs guêtres avait pris à la longue une couleur sombre et terne ; des reprises grossières marquaient leurs vêtements aux genoux et aux coudes ; et de leurs manches râpées sortaient leurs mains durcies et sales. La plupart semblaient las infiniment, et misérables.

Pourtant, c'étaient eux qui venaient de se battre avec une énergie plus qu'humaine, eux qui s'étaient montrés plus forts que les balles et les baïonnettes allemandes ; c'étaient eux les vainqueurs ! Et j'aurais voulu dire à chacun l'élan de chaude affection qui me poussait vers tous, soldats qui méritaient maintenant l'admiration et le respect du monde, pour s'être sacrifiés sans crier leur sacrifice, sans comprendre même la sublimité de leur héroïsme.

Demain peut-être, il faudra reprendre le sac et les cartouchières lourdes qui meurtrissent les épaules, marcher des heures malgré les pieds qui enflent et brûlent, coucher au revers des fossés pleins d'eau, manger au hasard des ravitaillements, avoir faim quelquefois, avoir soif, avoir froid. Ils partiront, et parmi eux ne s'en trouvera pas un pour se plaindre et maudire la vie qui leur sera faite. Et quand viendra l'heure de se battre encore, ils auront le même geste allègre pour épauler leur fusil, la même souplesse pour bondir entre deux rafales de mitraille, la même ténacité pour briser les sursauts de l'ennemi. Car en eux vit une force d'âme qui ne faiblira point,

que la certitude de la victoire va grandir, au contraire, et qui toujours aura raison de la fatigue des corps. O vous tous, mes amis, nous ferons mieux encore, n'est-ce pas, que ce que nous avons fait?

Mais des cris s'élèvent à la sortie du village. Des hommes grimpent à toutes jambes, vers le sommet du plateau. Que se passe-t-il? Où vont-ils? Je regarde, en suivant des yeux la direction de leur course ; et soudain je me rends compte : il y a là-haut une forte troupe massée, un demi-bataillon peut-être. Les capotes bleues et les pantalons rouges se détachent en teintes vives ; les plats de campement, les « bouthéons », les gamelles brillent crûment malgré la lumière pauvre. Tout cela est propre, astiqué, reluisant, tout neuf. Ce sont les renforts qui viennent d'arriver.

Heureux hommes, qui rallient le front au moment d'une victoire, qui ne connaîtront pas le supplice d'une retraite sans lutte et qu'on ne s'explique pas ! La vision des tranchées de Cuisy, du large camp de tir ensoleillé où les repères s'échelonnaient jusqu'à l'extrême portée de nos armes, n'a guère cessé de me persécuter pendant les jours d'avant Sommaisme. Il a fallu partir, sans comprendre pourquoi nous partions. Heureux hommes, certes, qui vont faire leurs premières armes dans l'ivresse de la poursuite, sans avoir souffert la torture d'un pareil accablement.

MAURICE GENEVOIX

LES DÉCOMBRES

AU LECTEUR. — Ceux qui, jadis, purent se plaire aux *Façades* ne trouveront pas dans *les Décombres* — qui sont en quelque façon la suite ou plutôt la réplique de ce roman lointain — des types aussi sévèrement traités que ceux évoluant à la fin du siècle dernier. L'année 1914 a vu les sursauts d'une société énervée, déséquilibrée par les apports et les influences ennemis ; elle a dû, cette société, subir d'inexplicables engouements, comme cette danse inquiétante : le *tango*, comme ce snobisme : les littératures et les musiques étrangères. Mais on sentait déjà sourdre une âme nouvelle de générosité, de réparation, d'énergie qui ne s'est pas démentie au jour tragique de la terrible et superbe aventure.

Comme Moïse frappant de sa verge le rocher d'Horeb, la guerre a fait jaillir du cœur de la France une source d'héroïsme qui lavera et entraînera toutes les scories du passé. L'auteur s'est efforcé de saisir et d'exprimer ce moment unique dans l'histoire du monde où tout un peuple se transforme... ou plutôt se reprend. — F. N.

I

UN DÉNOUEMENT

Louis-Albert était humble et tremblant devant le vieillard, d'aspect dur et autoritaire. Pourtant il insista :

— Je vous assure, cher monsieur Mouriez, je me sens très capable aujourd'hui... j'ai vingt-huit ans...

L'autre était assis en face à son bureau-ministre, aux cuivres délicats signés Winant ; ses lèvres chargées d'une grosse

moustache courte et blanche tremblaient de colère ; mais il y avait de la bonhomie dans ses yeux gris, çà et là pointillés de vert.

Louis-Albert insista, suppliant presque.

— J'ai étudié, j'ai lu des économistes ; je suis au courant.

Mouriez éclata de rire tout en frappant rageusement la table d'un lourd couteau d'ivoire :

— Eh bien, faites, monsieur le duc, faites. Ah ! vous croyez que d'avoir lu des économistes ça vous a appris à diriger une fortune... Pour qui vous êtes-vous décidé, pour Léon Say ou pour Bastiat?

— Ce n'est pas cela que je veux dire.

— Vous êtes sans doute libre-échangiste ? J'ai vu une pièce comme cela au théâtre : *l'Hôtel du Libre-Échange.*

— Non, monsieur Mouriez, ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie ; je me sens inutile, je n'ai rien à faire dans la vie ; eh bien, c'est une occupation que de gérer ses biens.

— C'est encore plus une occupation de les manger.

— Je ne les mangerai pas, je n'ai pas envie de me ruiner ; d'abord vous m'avez habitué à me contenter de mes revenus.

— C'est justement ce qui m'effraye. Le jour où vous disposerez de votre capital, je crains tout pour vous.

Il alluma un cigare et murmura, dans une sorte de frisson :

— Vous ne savez pas ce que c'est d'avoir tant d'argent devant soi à manier : ça grise...

— Vous resterez toujours mon conseil et mon mentor.

— Non, monsieur le duc, non : quand, à la mort de votre père, madame votre mère m'a remis le soin de ses affaires, j'ai accepté cette charge comme un devoir... du moment que vous ne m'en jugez plus digne...

— Il n'est pas question de cela, cher monsieur Mouriez, qu'allez-vous penser?

— Monsieur Louis-Albert, permettez-moi de vous le dire, à vous que j'ai vu si enfant et dont j'ai tant aimé le père, vous pourriez employer votre activité d'une autre façon. Vous avez du goût pour les arts et je vous ai entendu disserter très agréablement sur la peinture... Achetez des tableaux, réunissez une belle collection ; c'est un placement, peut-être plus sûr que les valeurs d'État.

— Ça ne m'empêchera pas...

— Autrefois, vous aviez pensé à la diplomatie ; quels services vous pourriez rendre avec vos relations de famille à l'étranger...

— Y songez-vous? Et mes opinions?

— On ne rougit jamais de servir la France. La France est toujours notre mère.

— Notre mère, oui ; mais une mère qui s'est remariée... et bien mal...

— Soit, je vais faire mettre vos comptes à jour ; vous aurez de quoi vous amuser. Ah, tenez, ce matin même, j'ai reçu les pièces du procès que vous intente la ville de Melun pour les dégâts causés par votre gibier dans le voisinage. C'est à vous de choisir un avocat...

La chemise du dossier s'ouvrit laissant voir des papiers bleus d'huissier.

— Voilà, mon cher ami, mon cher enfant, de quoi vous amuser en attendant mieux. Quand désirez-vous que je rende gorge?

— Ah, cher monsieur, vraiment je ne comprends guère que l'expression d'un désir bien naturel puisse vous émouvoir à ce point ! mais puisqu'il en est ainsi, mettons que je n'ai rien dit.

Craintivement, il repoussait du doigt la liasse avec cette insurmontable horreur du gentilhomme pour tout ce qui touche à la crasse procédurière ; Mouriez vit la défaite de l'adversaire et poussa l'offensive :

— Au reste, j'ai besoin de me reposer. Je commence à en avoir assez de nager dans vos pétroles. Tenez, nommez un autre directeur ou prenez l'affaire en mains vous-même ; vos études économiques vous désignent pour recueillir ma succession. Voulez-vous vous entendre avec vos cousins Ledru et la princesse?

— Certainement non, monsieur Mouriez, et puisque vous considérez la chose ainsi, n'en parlons plus. Toute ma famille et moi nous avons trop besoin de vos services.

Les yeux du vieil homme s'adoucirent sous une brume de larmes, il tendit la main au jeune duc.

— J'y songerai, mon cher monsieur Louis-Albert, j'y son-

gerai... Enfin quand vous voudrez, n'est-ce pas, et surtout pas de dépenses inutiles. Vous m'avez encore demandé dix mille francs l'autre jour...

— Une petite culotte au club.

— Vous jouez, je m'en doutais ; ah, surtout ne vous mettez pas à jouer... Vous savez, je vous parle comme à mon propre fils.

— Soyez tranquille, les cartes ne m'emballent pas. Il s'agissait de cent louis seulement. Le reste, c'était pour obliger un ami.

— Ne prêtez pas, ne prêtez pas, surtout! c'est ainsi qu'on se ruine. J'ai fait l'autre jour le relevé de tout ce que j'ai dû refuser le mois dernier et à des gens du meilleur monde ; il y en avait pour quinze mille francs dans un seul mois...

La conversation se ralentissait ; les deux hommes ayant hâte d'en finir et ne trouvant ni l'un ni l'autre le mot pour conclure. Le râle étouffé du téléphone intervint.

Pendant que Mouriez d'une main décrochait l'appareil, M. de Lesdiguières se levait, serrant l'autre main tendue.

— Vous ne m'en voulez pas? — balbutiait-il.

Mais Mouriez, l'oreille au cornet, la figure tout d'un coup aride, écoutait la voix invisible.

Le jeune duc, au moment de pousser la porte capitonnée, entendit un gémissement sourd, comme celui d'une bête blessée, puis une voix contenue, qui répondait :

— Certainement, princesse, je suis chez vous dans dix minutes.

Une heure plus tard, comme il rentrait de la rue Vaneau où la princesse de Commercy avait son hôtel, l'auto de Jules Mouriez fut arrêtée dans la rue Royale par un embarras de voitures. Il exhiba son coupe-file et passa. Ce petit incident lui fit mieux apprécier le tragique de sa situation.

« Aujourd'hui, se dit-il, je passe sur tout le monde grâce à ce carton de la préfecture de police; demain cette préfecture peut envoyer deux argousins me mettre la main au collet. Est-ce que je ne suis pas déjà filé? »

Le soir venait. Après l'enchevêtrement de voitures et de lumières autour de la Madeleine, le calme sombre du boule-

vard Malesherbes l'atteignit ; il se sentit plus abandonné. Tout à l'heure, il serait dans sa maison, retranché pour quelque temps, garé des autres. Mais ses propres paroles se repétaient en lui comme si le rouleau d'un phonographe les eut dévidées.

« Demain, princesse, je vous remettrai vos bijoux. »

Les bijoux n'étaient plus là ; fondus, volatilisés dans la flambée des millions à lui confiés par la famille, les uns, comme les Lesdiguières, cédant à l'habitude classique des intendants, les autres, comme la princesse, née Ledru, au goût lâche de vivre facilement. Qui eût su, comme Mouriez, leur fournir à chacun cent mille francs par mois nets, sans un compte à vérifier, sans une signature à donner? Qui eût su trouver, en une heure, sur un coup de téléphone, les mille louis subitement nécessaires? Qui eût su veiller aux terres, aux réparations, gérer les distilleries, éviter les grèves, étendre la publicité et même enfermer dans ses coffres-forts les diamants dont on n'use que pour les grandes circonstances?

Il ricana amèrement en entrant dans son magnifique cabinet de travail aux murs peuplés de tableaux de maîtres, quand ses yeux se portèrent sur un paquet enveloppé de papier posé sur la table. Mouriez l'ouvrit d'une main brutale, ébahi tout d'une coup de voir apparaître la douceur d'un paysage ancien, un bosquet animé par la blancheur d'une chair nue et la grâce libertine de deux amoureux.

— Comment? — souffla l'homme surpris, — le Frago de la duchesse?

Il n'avait pas aperçu, tout d'abord, une lettre qui sans doute accompagnait l'envoi. Ouverte, les mots tracés d'une haute et forte écriture l'assaillirent :

« Mon cher Mouriez,

» Vous avez, l'autre jour, admiré longtemps chez moi ce petit tableau ; permettez-moi de vous l'offrir. Vous vous y connaissez plus que moi et il est mieux entre vos mains qu'aux miennes. Ce souvenir d'amitié effacera, je l'espère, la contrariété que vous a causée, paraît-il, cet après-midi, la demande de Louis-Albert. Mon fils m'a raconté son entretien avec vous

et je l'ai grondé. Nous recauserons de cela ; je suis en somme assez d'avis qu'il commence à avoir la responsabilité de sa fortune, sous votre contrôle, bien entendu, car vous savez quelle foi nous avons en vos conseils. J'ai aussi quelque chose à vous demander ; c'est de m'envoyer cinquante mille francs demain en avance sur le mois courant ; j'ai fait des folies chez Pommeret.

» Mes meilleurs sentiments.

» LEDRU-LESDIGUIÈRES »

Ce nom plébéien accoté à celui des Connétables complétait la physionomie de la lettre ; Mouriez savait combien cette femme, indulgente, mais pratique, pouvait devenir âpre et redoutable ; de toutes parts l'attaque menaçait. Un timbre avertisseur lui fit lever les yeux : sur le tableau noir disposé *ad hoc* des chiffres s'inscrivaient en caractères électriques. Il était le seul à Paris, à recevoir ainsi le dernier cours de la Bourse.

Comme le *Mane, thécel, pharès* dans la langue de colère, les chiffres fulguraient, faisant étinceler la ruine.

— Et il faut que je tombe en plein krach. Alors, c'est fini; plus rien.

Brusquement, il amena un des tiroirs du bureau et ses yeux cherchèrent ce qu'ils savaient devoir trouver : l'acier mat du revolver, placé là depuis longtemps comme une défense et un recours.

Sans hésiter — la moindre hésitation l'eût fait renoncer — sans penser, sans sentir, il prit l'arme et la porta vers sa tempe ; le froid du métal le fit tressaillir, mais l'auto-suggestion fut plus forte, et, malgré la résistance de la chair, la dominant par la rapidité de l'acte, il tira.

II

LA VEILLÉE DE MORT

La détonation du revolver avait retenti sèchement dans le cabinet et dans la partie de l'hôtel où se trouvait l'apparte-

ment de Mouriez ; mais elle n'eut pas d'écho. Le bruit mourut plus vite que l'homme ; ce fut un ensevelissement de silence. Cependant le grave portier, à l'uniforme, à la casquette sévères, veillait sur le perron, attentif seulement aux murmures du sous-sol où l'office préparait le repas du soir. Les voix montaient, basses et crapuleuses, salissant des noms après les avoir estropiés, affirmant des infamies, mêlées de rires et de jurons. Le portier tressaillit en entendant le chauffeur dire :

— Je l'ai vu sortir de chez la princesse, il n'en menait pas large ; sûr qu'il y a du grabuge.

Et l'accent solennel du maître d'hôtel, habitué à n'annoncer que des noms de mets, appuya :

— Tout ça foutra le camp tout d'un coup, vous verrez.

Un vent de printemps (on était en mars), fit trembler les cimes proches des arbres du parc ; le portier ressentit la tristesse vespérale de ces branches encore décharnées s'entre-choquant. Si la ruine venait, la ruine que ces rats d'antichambre étaient seuls encore à prévoir, que deviendrait-il, avec Victorine sa femme? Un moment il regretta la petite maison de gendarme à Montigny, sur le bord de la route, où on était venu le chercher pour l'habituer à cette bonne vie.

Mais une automobile s'arrêtait devant le perron de l'hôtel : Octave Mouriez en descendait avec son frère Vincent. Brutalement ils se jetèrent hors de la voiture, traversèrent le vestibule, et jetant leurs pelisses aux valets de pied accourus :

— Où est mon père?

— Monsieur est dans son cabinet.

Ils étaient au pied de l'escalier quand un appel les arrêta :

— Octave, Vincent... Où allez-vous?

— C'est vous, Armand, montez avec nous. Mauvaises nouvelles, mon cher.

L'autre s'effarait, blond et désinvolte.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— La Bourse mauvaise.

— Eh bien?

— On dit des choses... Nous allons voir.

Déjà ils étaient devant la porte du cabinet. Ils la poussèrent et virent le corps qui avait glissé du fauteuil et gisait accroupi

devant la table. La balle du browning avait traversé la tête de part en part et peu de sang avait coulé.

Les fils étouffèrent un cri, mais Armand, le gendre, s'exclamait :

— Il s'est tué ! Quel malheur !...

— Taisez-vous, nom de Dieu ! vous allez faire venir les domestiques.

Agenouillés, ils soulevaient le corps déjà roide, ballotté avec des gestes de pantin par leurs mains convulsives. Armand répétait :

— Mon D eu, mon Dieu...

Pendant que les autres, un coup d'œi terrible échangé, dressaient le cadavre sur son fauteuil.

Octave alors dit :

— Il ne faut pas qu'on sache.

Et Vincent ajouta :

— Cachons la chose pendant quarante-huit heures.

La résolution dite — elle était déjà prise — leur volonté faiblit et des larmes coulèrent. Ils aimaient leur père ; ils le savaient bon et tendre. L'effort désespéré qui l'avait conduit au vol, c'était pour eux, pour leur bonheur qu'il l'avait tenté.

Armand cria :

— Il faut prévenir Thérèse.

— Certainement, mais plus tard. Allons au plus pressé.

Les deux fils avaient ouvert les tiroirs et entassé dans leurs mains les dossiers du mort ; il s'y trouvait mêlés quelques liasses de billets de banque et quelques rouleaux d'or ; sans un mot, après un compte rapide, ils en firent trois parts dont ils tendirent l'une à Armand.

Alors ils s'assirent, compulsant les papiers de leurs doigts agiles. Le mort semblait présider ce travail hâtif et funèbre.

Octave prononça :

— Je m'en doutais ; il ne reste rien de la fortune des Ledru, les bijoux même sont au clou et voilà les reconnaissances. Il doit y avoir les hypothèques sur les terres ; les Lesdiguières, les Commercy et les Ledru n'ont plus rien.

— Bah... les usines sont intactes.

— Ça va être un krach terrible.

Octave et Vincent se regardèrent et le premier, après un silence, articula lentement :

— Il faudrait vendre.

— Certainement. Les actions vont baisser de deux ou trois points. Nous aurons au moins ça pour nous.

— Mais comment? Cette mort sera sue ce soir.

— Il ne faut pas qu'elle soit sue.

Vincent jeta de côté les yeux sur le corps :

— Pauvre père!...

— Tu sais si je l'aimais aussi ; mais on doit penser à vivre. Les Ledru seront impitoyables ; on vendra l'hôtel avec les collections ; nous n'avons plus rien, rien. Nous sommes des mendiants, des mendiants déshonorés et haïs. Nous pouvons rafler trois ou quatre cent mille francs en jouant à coup sûr. C'est de quoi refaire fortune en Argentine, de quoi donner un morceau de pain à votre femme, Armand.

— Ah, Thérèse... quand elle saura!

— Oui, elle aimait tant... papa.

De nouveau, il jeta les yeux sur le corps comme s'il s'était attendu à le voir remuer à ce mot de « papa ». Mais il fallait agir :

— Quelle couverture avons-nous chez Sopel?

— Une vingtaine de mille.

— Les actions sont très haut ; on peut en vendre un paquet.

— Donne l'ordre dès demain matin, à la première heure.

— Et vous aussi, Armand, vendez.

— Je ne comprends pas très bien.

— Vicomte, va!... Les actions des Pétroleries Réunies sont à 850 ; c'est le plus haut cours qu'elles aient jamais atteint. Elles vont baisser d'une centaine de francs car il y aura panique. Si vous vendez cent titres que vous pouvez, dans quinze jours racheter 750, par exemple, vous gagnez cent mille francs. Et, vous savez, dans huit jours, les cent mille francs seront plutôt rares ici.

— Je ne saurai pas m'y prendre.

— Mais si ; allez chez Meyer-Strauss, déposez en couverture ce que je viens de vous donner ; il faudra bien qu'il exécute vos ordres.

Le timbre de l'hôtel sonna.

— Mon Dieu, qui est-ce qui vient là?

— J'avais oublié... papa m'a dit l'autre jour qu'il avait invité Marcel Morin et sa femme à dîner ce soir.

— Impossible de les décommander...

— Je crois bien, ce sont eux qui sonnent. Et qui encore?

— Eh... avec les Morin, le baron...

Un domestique frappa à la porte ; ce bruit si simple les fit tressaillir.

Vincent cria :

— Dites que nous sommes en affaires : nous descendons tout de suite.

Ils se concertèrent. Armand rentrerait prévenir sa femme Les deux frères passeraient un habit et iraient assister au dîner. Le père gardait la chambre, un peu souffrant. Pour les domestiques, il aurait un travail urgent à finir et qui l'obligerait peut-être à passer la nuit.

— Mais, — dit Armand, — ils vont s'étonner si on ne lui monte pas à dîner.

— C'est vrai. Armand, en partant, vous direz au maître d'hôtel de préparer un plateau avec un consommé, une aile de perdreau et du thé. Je raconterai que mon père m'a recommandé de lui apporter le plateau moi-même pour ne pas le déranger. Ah ! dites aussi à Justin, le valet de chambre de papa, qu'il a sa soirée libre, qu'on n'a pas besoin de lui. Après dîner, nous aviserons. Nous transporterons papa dans sa chambre. En attendant, réflexion faite, je ne descendrai pas, je reste ici ; je vais veiller à ce que personne n'entre. Il me semble que tout est bien comme ça.

— Et tu vas être seul... avec lui, demanda Vincent d'une voix qui subitement s'étrangla, parce que, involontairement, il avait jeté les yeux sur le cadavre.

— J'aime mieux ça que de faire ce que tu vas faire. Allons, mon pauvre vieux, passe un habit et va recevoir monsieur et madame Morin.

•

Dix minutes après, Armand enfui, messager de deuil pour Thérèse, Octave enfermé en face du mort, Vincent entrait

dans le salon et s'excusait. Yvonne (madame Morin) était éblouissante ce soir-là, ayant mis sa coquetterie à se parer, pour cette soirée d'intimité. Sa blondeur éclairait tout autour d'elle; jusqu'à la face pâle et comme exsangue de son mari, immobile, muet et livide, assis loin d'elle. Le baron Raffeau, au contraire, montrait une santé joyeuse et une face satisfaite.

Après quelques excuses et quelques courtoisies, on entendit le maître d'hôtel prononcer de sa voix grave :

— Monsieur est servi.

Et tous passèrent dans la salle à manger, les yeux tout de suite attirés vers la table lumineuse et fleurie.

III

LE VOYAGE DE NOCES

Diane parut sur le seuil du salon, qui pendant son absence s'était vidé. Il n'y avait plus que madame de Thianges, surveillant du coin de l'œil, sans en avoir l'air, les domestiques occupés à desservir le lunch — il resterait encore des petits fours pour le dessert — Yvonne et Jean de Plémeur, le cousin, le saint-cyrien obligatoire qui avait quêté avec des mines de page.

Diane eut un léger cri d'émoi :

— Pierre... où est Pierre?...

— Il est allé aussi se mettre en tenue de voyage ; il va revenir.

Elle-même semblait déjà partie, en route pour la terre d'amour et de rêve dans son costume tailleur qui serrait sa forme fine de vierge. Mais déjà un souffle de tendresse avait, eut-on dit, rendu plus molles et plus prêtes aux abandons ses grâces frêles.

Elle s'écria :

— C'est que nous prenons le train de huit heures quinze.

Et la petite sœur Simone, taquine et aussi un peu jalouse remarqua :

— Ah... voilà une indication que tu daignes nous donner... Alors c'est la Côte d'Azur.

— Si tu veux.

L'amoureuse et la femme perçaient déjà, se désintéressant des autres et ce secret à deux (à eux deux seuls) de leur projet, de leur itinéraire, lui plaisait comme la sensation d'une libération, de la première chose cachée aux parents.

Diane vira, inquiète, dans le salon, murmurant :

— Qu'est-ce qu'il peut faire?

Madame de Thianges murmurait, d'une tristesse vexée :

— Comme tu es pressée de nous quitter.

— Mais non, maman, pas du tout... seulement c'est ce train.

— Vous allez dîner dans le wagon-restaurant?

— Oh !.. je ne crois pas. Louise pourrait nous servir dans le sleeping.

Elle rougit à ce mot, extrêmement, et, comme pour se faire pardonner, vint, d'un geste de gamine, s'asseoir sur les genoux de sa mère.

— Vous avez été contente? Ça a bien marché?

— Très bien, un monde fou... la duchesse de Poitiers était là ; elle ne s'était pas fait représenter ; elle était venue elle-même.

— Tu étais très bien, tu sais ; ta robe t'allait...

— Mais as-tu vu comme madame Levanneur était arrangée? Elle est complètement folle...

— ... La note pour les journaux?

— Jean aura l'obligeance de la rédiger. Lui qui fait des vers...

— Jean, n'oublie pas la bénédiction du Saint-Père.

— Vous avez la liste du cortège... Ah... les cadeaux...

Diane se dressa, se détacha des genoux de sa mère et, au même instant, le comte de Louville entra. Aussitôt madame de Thianges porta son mouchoir à ses yeux. Malgré les préoccupations vaines, un peu d'émotion vraie naquit. D'instinct, dans ce petit groupe, il se fit un mouvement de défense; ainsi jadis, aux aubes des siècles, les faibles s'apeuraient quand le mâle venait dans la tribu féminine ravir sa proie pour son plaisir

et son renouvellement. Les temps revécurent... Pierre parut surtout sensible à l'ennui des scènes de tendresse à l'imminence de l'heure du train. Il dit plusieurs fois, au milieu des adieux, et son ton s'accentuant à mesure en sécheresse :

— Allons, mademoiselle, allons...

Mais madame de Thianges se récriait :

— Oh, Pierre!... mademoiselle!... Vous pouvez bien dire Diane... elle est à vous, je vous la donne, mon cher enfant, je suis sûre que vous la rendrez heureuse...

Et la belle-mère tentait de se jeter dans les bras de son gendre qui esquiva l'embrassade en prenant le bras de femme :

— Je vous emmène, ma chère, il est temps.

L'auto filait vers la gare ; étonnée du silence de son mari, Diane manœuvra sa main gantée pour la mettre dans celle du jeune homme. Il eut un sursaut de surprise impatientée, comme si cet attouchement léger l'avait distrait d'une pensée constante. Mais, poliment, il retint les doigts tremblants, sans regarder, les yeux dans la vitre tantôt claire et tantôt obscure où jouaient les lumières et les ombres de Paris. Sur ce fond changeant, Diane voyait un profil fin, une courbe légère de nez busqué, la blondeur d'une moustache jeune ; parfois, la clarté, pénétrée plus avant, s'incrustait dans le gris de l'œil, y luisait un moment d'un éclat dur et le cœur de l'enfant se serrait. A quoi pensait-il au lieu de lui parler, de la caresser de sa voix? C'était pourtant la première fois qu'ils se trouvaient vraiment seuls tous deux : elle avait, elle croyait avoir tant de choses à lui dire. Et, soudain, cette pensée de solitude lui rappela une gravure furtivement entrevue un jour, à la devanture d'un papetier, et où deux mariés s'enlacent. Cette image fit courir un chaud frisson dans son corps, qui, instinctivement se rapprocha de l'autre.

L'auto, au même instant, tourna dans la gare éclatante de lumières électriques et la portière s'ouvrit sous la main d'un homme d'équipe.

Derrière eux, la femme de chambre de Diane descendait d'un taxi, un nécessaire et un sac à la main.

— Vous allez accompagner Madame jusqu'au sleeping réservé.

Pierre se tournait vers Diane.

— Je vous rejoins ; je vais m'occuper des bagages.

Elle s'étonna de ce soin qu'un valet eût pu remplir, suivit des yeux Pierre qui s'écartait d'un pas vif et comme libéré.

« Il ne va pas du côté des bagages », pensa-t-elle ; mais elle surprit le regard de Louise qui semblait l'observer et s'obligea de détourner les yeux... Pourtant... pourtant ne venait-elle pas de voir Pierre causant au bout de la salle avec une femme, une grande femme mince et blonde d'allure élégante?

« Qui est-ce? se demanda-t-elle, habituée à un monde où tous se connaissent. Qui est-ce donc? je ne l'ai jamais vue. »

Louise pressée d'installer sa maîtresse filait déjà vers le quai ; Diane suivit sa suivante. Mais elle s'était retournée plusieurs fois en longeant le train et, de ses yeux myopes, elle avait cru distinguer la silhouette de Pierre, puis, confuse et dissimulée, celle de la dame blonde. Dans la bousculade des voyageurs et des employés, Diane n'avait pas osé braquer l'encombrant face-à-main.

— Monsieur le comte ne vient donc pas, — disait Louise, émue de voir la jeune femme pencher follement la tête à la portière... — Ah, mon Dieu...

Sans un coup de sifflet, sans un sursaut, le grand rapide venait de se mettre en marche, courait au milieu des autres trains d'un glissement savonneux bientôt accéléré.

— Mon Dieu... Monsieur a manqué le départ... Qu'est-ce que nous allons devenir?...

Mais Pierre, en cet instant apparut dans le couloir.

— Pierre... Ah ! Pierre... que j'ai eu peur!...

— Il ne faut pas vous mettre dans des états pareils, chère amie; je suis monté au bout du train, j'étais sûr de vous retrouver.

Il inspectait d'un œil défiant le campement nocturne organisé par la femme de chambre et le joli panier de provisions ouvert sur la planchette, montrant ses couverts, ses assiettes de vermeil, ses flacons et ses timbales d'argent ciselé.

— C'est vous, Pierre, qui l'avez voulu ainsi, nous aurions peut-être été plus commodément pour dîner dans le wagon-restaurant.

— Non; on aurait pu nous rencontrer et ce serait gênant. D'ailleurs je n'ai pas faim. Et vous?

Elle avait faim, mais dit comme lui, pour lui plaire et ne pas paraître vulgaire ; son jeune appétit, cependant, s'ouvrait malgré elle et elle attaqua bravement la tranche de filet à la russe — un reste du lunch — que Louise venait de lui tendre sur l'assiette à son nouveau chiffre T. L. Même il fallut que la camériste débouchât la demi-bouteille de Saint-Marceaux couchée dans son étui d'osier.

— Madame la comtesse n'a plus besoin de moi, — demanda la suivante prête à s'en aller, discrète.

Diane un moment la regarda étonnée, puis éclatant de rire :

— Ah, c'est vrai... c'est moi madame la comtesse... autrefois c'était maman... Eh bien, non, Louise, je n'ai plus besoin de vous.

Un peu grise de joie et de mousse, elle riait sans cause, debout dans le compartiment dont les cahots parfois la jetaient contre son mari. Mais celui-ci dit, froidement :

— Ne renvoyez pas encore Louise ; elle va vous aider à vous défaire, à passer une robe de chambre. Cela vous reposera : la journée a été fatigante. Moi, je vais fumer une cigarette dans le couloir.

Diane accepta de la tête, irritée cependant et surprise. Pourquoi était-il ainsi? Malgré son innocence, elle savait bien qu'elle ne devait point s'attendre à ces façons d'indifférence polie, elle songeait vaguement à des baisers, à des caresses ; Pierre l'aimait pourtant, elle en était sûre. Sans cela pourquoi l'aurait-il épousée? Ce n'était pas une question d'argent : il était riche lui-même?... ni de naissance! leurs familles déjà anciennement alliées se valaient. Après les entrevues ménagées par la vieille baronne, tout en se décidant très vite, il était demeuré toujours si lointain, si calme. Elle était jolie ; elle pouvait être aimée... Jean, son cousin, le petit Jean, l'adorait, elle s'en doutait bien... alors, lui, Pierre, pourquoi?

— Ça va joliment à madame la comtesse, — disait Louise en présentant une glace à Diane.

Et celle-ci, étonnée, voyait une autre qu'elle dans le miroir, une femme aux yeux brillants, aux cheveux lâches, le cou et un peu des épaules nus dans les dentelles du corsage, les

bras, d'une nacre rose, découverts par l'ouverture des manches.

— Il me semble que ce n'est pas très convenable, dites donc, Louise, ce peignoir. Je dois avoir l'air d'une actrice ou d'une cocotte.

— Madame plaisante, Madame est mariée, elle peut mettre ce qu'elle veut. Je suis sûre que ça plaira beaucoup à monsieur le comte.

Un pas glissa dans le couloir et l'enfant sentit mourir son cœur en pensant que tout à l'heure peut-être, Pierre baiserait ses coudes et sa gorge. Il entrait, inspectait d'un coup d'œil les couchettes préparées, restait debout, silencieux rêveur.

— Vous... vous ne dormez pas, Pierre?

— Tout à l'heure, chère amie, mais, vous, il faut vous étendre, faire un somme. Tenez, laissez-moi vous installer.

Avec des gestes câlins d'homme habitué aux femmes, il l'arrangeait sur le petit lit, étendait sur ses pieds une couverture, puis, comme il se penchait, comme elle se soulevait, il posa ses lèvres sur sa joue, et, un moment, dans un lacet brusque, leurs deux têtes demeurèrent confondues, roulantes. Mais il se reprenait, soudain, se relevait :

— Il faut dormir, ma petite amie, il faut vous reposer. Moi, je vais encore fumer un peu dans le couloir.

Pierre de Louville était déjà dehors ; dressée, elle l'écouta s'éloigner et surprit le battement doux de la porte de communication refermée.

— Où va-t-il? Pourquoi me quitte-t-il?

Diane sauta à bas de la couchette, se couvrit d'une mante et se glissa dans le couloir éclairé d'une lueur indécise. Tout le monde devait dormir déjà derrière les stores baissés ; seul un compartiment ouvert, faisait un trou de lumière dans cette ombre. Elle franchit cet obstacle, traversa un silence, puis des rires derrière elle, atteignit le passage vacillant de « l'accordéon »... Au delà c'étaient encore des ténèbres, striées de lumière. Tragique, elle les parcourut, sondant du regard la nuit devant elle. Soudain, au bout du second couloir, elle perçut l'éclair d'une allumette rayant l'air, aussitôt après un

point rouge de cigarette. Une liqueur de joie réchauffa son cœur. Pierre fumait, Pierre n'avait pas menti...

Mais deux voix s'élevaient, se répondaient.

— Tu es sûr qu'elle dort?

— Oui, oui, elle ne se doute de rien.

— Alors tu vas rester avec moi.

— Un peu !

— Un peu! Je ne veux pas que tu y retournes. Elle est bien plus jolie que tu ne m'avais dit. Je ne veux pas.

— Pourtant, ma chérie, voyons... La simple politesse.

— Je la connais, la politesse des hommes, dans ces cas-là. Tu m'as menti, elle est très jolie. Si j'avais su je ne t'aurais pas laissé te marier.

— Tu es folle, Marotte, tu sais bien qu'il le fallait pour faire lever mon conseil et arranger mes affaires.

— Oui, mais tu m'avais juré qu'elle était laide. Tu n'y retourneras pas, je te dis; sans ça j'entre dans le sleeping et je...

— Marotte... puisque je n'aime que toi...

— Alors qu'est-ce que nous allons devenir?

— Je divorcerai ; à Rome on annulera le mariage ; elle sera libre, heureuse avec un autre.

— Pierre, Pierre, jure-moi que tu ne l'aimes pas.

— Je te le jure.

Un moment après, M. de Louville, regagnant son compartiment, trébuchait contre le corps d'une femme évanouie, par terre, dans l'ombre du couloir.

IV

LA RENCONTRE

La flamme vacillante du gaz éclairait par soubresauts la forme de Diane étendue sur le tapis souillé ; maladroitement Pierre de Louville essaya de soulever sa femme ; dans un cahot la tête retomba et la chevelure d'or se défit.

Le train filait sur les hauteurs d'un remblai, en marge d'une vaste plaine plantée çà et là de clochers surgis à mesure de l'ombre ; quelques rares lumières ébréchaient le mur de ténèbres. Au moment où le corps de Diane retombait dans une saccade du train, un ralentissement se fit, des lueurs coururent et tout d'un coup une grande clarté apparut. Ils entraient en gare d'une ville, dans le fracas retentissant des plaques tournantes.

La vitre sombre d'un compartiment voisin s'éclaira et un homme parut sur le seuil, tout de suite ému devant le spectacle de Diane évanouie. Louville, agenouillé près de sa femme, releva la tête et reconnut le duc de Lesdiguières.

Celui-ci s'approchait empressé.

— Comment!... c'est madame de Louville!... Elle est souffrante... Puis-je vous être utile à quelque chose?

— Ma... Ma femme a quitté son sleeping pendant que moi-même j'étais absent, je viens de la trouver là, évanouie.

En ce moment la tête de Marotte se montrait, écartant le rideau, et Louis-Albert comprit d'un coup ce qui venait de se passer. Il connaissait bien la maîtresse de Pierre.

Dehors on criait :

— Dijon, dix minutes d'arrêt.

Le duc dit :

— Ne pensez-vous pas qu'on pourrait profiter de l'arrêt pour descendre madame de Louville, elle serait mieux dans un lit d'hôtel que dans son sleeping.

Pierre hésita :

— Descendre en pleine nuit... Je crois qu'il vaut mieux que nous arrivions à Marseille. D'ailleurs ce ne sera rien. Seulement si vous voulez m'aider à la transporter... Elle ne peut rester là.

Ils se baissèrent et prirent la jeune fille, l'un, Pierre, par la tête, l'autre, le duc, par les pieds. Louis-Albert frémit en sentant sous ses doigts la tiédeur des minces chevilles dans les bas de soie. En ce moment le train, reprenant sa course, projeta d'une cloison à l'autre les deux hommes et la jupe de Diane se releva presque jusqu'au genou. D'une main pieuse M. de Lesdiguières rabattit l'étoffe sur les pieds fins.

Pierre de Louville marchait à reculons soutenant la tête

inanimée dans son voile de cheveux ; ils durent s'arrêter deux fois à bout de forces, malgré le poids léger. Alors, ne pouvant entrer dans les compartiments fermés, ils posaient le corps par terre, sur le tapis rouge, semé de cigarettes fumées, puis le reprenaient d'un élan. La traversée des « accordéons » fut surtout pénible et, dans un lacet, le front de Diane fut cogné contre le bois d'une porte de communication. Elle s'éveilla alors et reconnaissant le duc en face d'elle, encore égarée, lui sourit.

M. de Louville murmura :

— Ah... ça va mieux, maintenant...

En entendant cette voix, la jeune femme, d'un mouvement, se dégagea des mains des deux hommes et se trouva de bout, regardant avec une épouvante horrifiée son mari et l'autre.

— Non, non, ne me touchez pas.

Elle ajouta :

— Allez-vous-en, allez... là-bas.

La porte du sleeping venait de s'ouvrir ; poussée par Lesdiguières, Diane se laissa tomber sur la couchette préparée et, retrouvant les apprêts de sa toilette, elle eut un nouveau sursaut indigné.

— Qu'il s'en aille, qu'il s'en aille...

Louville songea à l'autre qui devait l'attendre, et voulut la rassurer.

— Je vous laisse, ma chère, je reviendrai quand vous serez un peu calmée.

Il disparut dans l'ombre et seulement alors Diane éclata en sanglots.

Elle pleurait comme un bébé, les épaules secouées, de grosses larmes plein le visage, et Louis-Albert retrouva tout d'un coup la petite fille qu'il avait toujours connue, l'enfant aux côtés duquel toute sa jeune vie avait joué.

Mais maintenant, c'était une femme ; dans l'abandon de sa douleur, elle laissait saillir par l'échancrure du peignoir un peu de son cou et ses manches courtes livraient aux regards le galbe frais et pur des bras. Il lui prit la main et dit :

— Vous avez un gros chagrin.

Elle fit oui, de la tête, en pleurant toujours ; il continua :

— Que voulez-vous faire? vous savez que je suis tout à votre service.

— Je ne veux... je ne veux plus le voir.

— Chère madame, chère Diane, vous me permettez de vous appeler encore comme quand vous étiez petite?... Il ne faut pas jeter le manche après la cognée...

— Vous ne savez pas... Lui avec une femme, là-bas, dans le même train...

— Si, je sais. C'est une bêtise de Louville ; il aura été forcé. Elle a un si sale caractère.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai vue quelquefois avec lui.

— Alors, c'était sa maîtresse?

Il sourit :

— On le disait...

— Je comprends maintenant pourquoi il m'a épousée ; j'ai entendu tout ce qu'ils disaient. Mais pourquoi m'avoir choisie, moi, moi?... Le misérable!...

Les pleurs redoublèrent à cette pensée égoïste de révolte. Elle vient vite à ceux qui s'imaginent avoir été choisis spécialement par le Destin. M. de Lesdiguières dit alors, aussi banalement qu'il put :

— Vous verrez ; ça s'arrangera. D'abord comment ne pourrait-il pas vous trouver charmante?

Elle sourit et rougit, s'apercevant pour la première fois de la familiarité de son costume ; mais lui, ronronnait des paroles insignifiantes, dévidant des pensées faciles et consolantes..., si bien que Diane qui écoutait, Diane qui, surtout, était écrasée par la fatigue de la journée, par l'émotion de la nuit, Diane s'endormit tout d'un coup d'un brusque sommeil d'enfant ou d'oiseau.

Louis-Albert la regarda s'abîmer dans le non-être. Le sommeil l'avait si vite saisie et semblait si « aise de l'avoir », comme a dit Théophile de Viau, qu'elle avait gardé la pose incommode prise d'abord. La tête ballottait contre les parois à chaque heurt des roues contre les jointures des rails, le buste était assis dans une posture gênante, les jambes pendaient. Le duc l'étendit sur le lit, reposa sa nuque d'un oreiller, couvrit

d'une couverture ses genoux. Un moment, dans un songe, elle murmura vaguement « merci » sans s'éveiller.

A son tour le jeune homme ressentait l'émoi que le mari tout à l'heure avait éprouvé ; le tiède et délicat parfum qui résumait ce joli être, la délicatesse de sa peau effleurée parmi les soins rendus, la beauté des traits que l'immobilité dessinait plus livrés, plus soumis, tout la rendait plus séduisante encore. M. de Lesdiguières dut s'avouer que cette veille chaste de garde-malade présentait quelque danger, même pour un homme que de graves soucis assiégeaient.

« Je ne peux pourtant pas l'abandonner comme cela, se disait-il; vraiment Louville est un drôle d'individu. »

Un pas se fit entendre et la tête de Louville apparut.

Seulement alors l'infirmier sentimental sentit l'extraordinaire de sa situation devant le mari.

Mais Pierre ne s'étonnait pas.

— Elle dort? — demanda-t-il, tout bas, comme au chevet d'un malade.

— Oui. Et je n'osais la quitter.

— Je vous remercie ; vous avez eu raison. Moi, je cherchais sa femme de chambre qui est quelque part dans le train. Je ne l'ai pas trouvée.

— Madame de Louville est mieux. Mais elle a beaucoup pleuré.

Après un moment de silence, Louville parla :

— Voulez-vous venir un instant dans le couloir? j'ai quelque chose à vous dire.

Leur entretien fut encore haché, rompu par les à-coups de vitesse qui toujours accompagnaient cette nuit de fièvre.

— Mon cher, — disait Louville, — nous n'avons pas besoin de faire des cachotteries entre nous ; vous avez deviné ce qui s'est passé?

— Mais, pas du tout.

— Si, Marotte m'a dit que vous l'aviez vue. Que voulez-vous ! Elle a voulu me suivre; je n'ai pu l'en empêcher. Je suis dans un guêpier épouvantable.

— Ça me fait un peu cet effet-là.

— Je vais vous demander un service...

— Si je puis...

— D'abord, jusqu'où allez-vous?

— A Marseille, où il faut que je donne un coup d'œil à mes pétroleries. Vous savez sans doute ce qui nous est arrivé avec ce Mouriez?

— Vaguement, par les journaux seulement.

— Mouriez s'est suicidé après avoir perdu tout ce que nous lui avions confié. Je suis à peu près ruiné, mais il me reste mes distilleries ; je vais les diriger moi-même et tâcher de remettre un peu d'ordre dans tout ça.

— Alors vous allez à Marseille; nous y arriverons ensemble ce matin. Voulez-vous vous occuper de madame de Louville et vous mettre à sa disposition pour lui trouver un hôtel, pour télégraphier à sa famille? Je crains qu'elle ne veuille pas accepter mes services après ce qui s'est passé.

Il s'expliquait sans honte, pressé d'en finir, et, malgré l'indifférence de règle, le duc ne put s'empêcher de dire :

— Alors, vous abandonnez votre femme dès le premier jour ?

— Elle n'est pas vraiment ma femme, elle ne le sera jamais. Le plus grand service que je puisse maintenant lui rendre, c'est qu'elle ne me revoie plus.

— Alors pourquoi?...

— Je vous expliquerai. Mais elle aura son annulation sans que ça fasse un pli et elle pourra se remarier.

— Voilà le jour, — murmura Louis-Albert.

Le jour coulait le long des vitres, posant des blancheurs dans les fonds du pays ou sur les collines ; de hautes tours se dressaient, enveloppées de brume et tout d'un coup le train s'arrêtant, ce cri éclata :

— Valence...

Cri triomphant, heureux, coloré, comme le chant du coq annonçant l'aurore, et c'était bien l'aurore du jour admirable dont la vibration commençait, au fond du ciel, à faire tressaillir l'atmosphère de lumière et de chaleur.

Diane dormait toujours, maintenant très pâle sous les pâleurs du matin. Intimidés par la clarté grandissante, les deux hommes s'écartèrent, absorbés, ou feignant de l'être, par les pans de pays qui se déployaient devant eux.

Un peu avant Marseille, la porte du passage s'ouvrit et la

figure curieuse, amusée, sournoise de la femme de chambre apparut, tout de suite troublée par la vue de de Louville et de Lesdiguières.

— Madame la comtesse n'est pas malade?

— Si, Madame a été un peu souffrante cette nuit.

La suivante s'empressait, il l'arrêta.

— Je ne pourrai pas accompagner Madame à l'hôtel où l'appartement est retenu; mais voici monsieur le duc de Lesdiguières qui a la bonté de s'occuper de Madame. Vous vous mettrez à sa disposition, Louise.

— Bien, monsieur le comte.

— Vous direz cela à Madame.

Et pendant que la femme de chambre entrait dans le sleeping, il glissa vivement à Louis-Albert :

— Il vaut mieux qu'elle ne me voie pas, ça pourrait lui donner une nouvelle crise. Merci, mon cher, de tout ce que vous ferez pour elle.

Pierre de Louville disparut, rapide.

Laissant Diane à l'hôtel de Noailles, où il l'avait installée avec une pitié tendre, M. de Lesdiguières, gardait aux lèvres le parfum léger de la main qu'il avait baisée.

V

LE CHAOS

Armand de la Vingtrie, en quittant l'hôtel du parc Monceau, avait pris un taxi et commandait au chauffeur d'aller vite ; il était pressé de fuir le mort.

Mais, arrivé rue Émile-Fournier, il se trouva moins de hâte à monter chez sa femme pour lui porter l'affreuse nouvelle. La voiture partie, il fit quelques pas sur le trottoir, puis traversa la rue pour regarder en face sa maison. Au second, les fenêtres du petit salon brillaient à travers le jeu compliqué des rideaux de dentelles ; Thérèse était rentrée, elle l'at-

tendait ; ils devaient aller à une répétition générale, ce soir.

Il pensa qu'il était un semeur de désespoir et de déception ; il n'avait pas même la consolation banale et romanesque de se dire qu'il était là pour atténuer le souffle de tempête qu'il allait déchaîner. Armand savait bien que sa femme ne l'aimait plus.

Autrefois, au temps où l'ascension du père vers la fortune commençait, elle l'avait épousé volontiers, charmée de son joli visage, de sa réputation mondaine de poète, flattée aussi d'avoir un titre; mais à mesure que la situation de Mouriez s'élargissait, que l'intimité se resserrait avec les Lesdiguières et la princesse de Commercy, qu'elle accédait aux sommets d'un monde que sa jeunesse n'avait même pas soupçonné, Thérèse avait trop réfléchi. Elle n'avait pas eu de peine à découvrir la roture et le nom de Sirbaque que recouvrait mal celui d'une petite métairie plaisamment affublée d'une vicomté de hasard et qu'avait porté le grand-père, tabellion cantonal. Jadis un ami l'avait introduit dans la famille Mouriez. Thérèse, avec son élan d'impulsion habituel, s'était toquée de l'auteur des *Soirs roses* ; mariée, elle avait dominé, possédé, absorbé cet homme ; mais maintenant elle le rejetait comme un fruit vide, la pensée agitée du désir de recommencer sa vie, d'user de son droit au bonheur.

Armand chercha sous son veston un étui à cigarettes. Ce mouvement automatique, dirigé par l'envie de différer encore sa visite, lui fit sentir le petit tas que faisait dans la poche le paquet de billets remis par les beaux-frères. Il fut presque heureux d'être éperonné par l'urgence et se décida à sonner.

D'ailleurs, il commençait à pleuvoir.

Le tableau qu'il avait prévu se peignit sous ses yeux quand il pénétra dans l'étroit salon. Thérèse tout habillée l'attendait en lisant, ensevelie dans une bergère sous un grand abat-jour enguirlandé.

Déjà elle criait, la voix aigre :

— Voilà une heure pour rentrer!...

— Ma chère, ma pauvre, une affreuse nouvelle...

— Quoi donc?

Elle se dressait, bouleversée, tragique.

Le lendemain, dans le cabinet du mort, les frères et la sœur s'assemblèrent muets et mornes, en face du cadavre roidi. Ils l'avaient, eux-mêmes, posé sur un divan, sans oser, sans savoir le déshabiller. Ce n'était plus le corps convulsé, révolté de la veille, semblant lutter encore à sa table de travail, mais une chair rigide qui se sculptait, qui se glaçait. Les complices, de temps en temps, jetaient, un regard sur cette dépouille de tant de choses et, un moment, Octave dit tout bas :

— Nous ne pouvons pas *le* garder longtemps comme ça. Il va falloir prévenir.

Thérèse s'était agenouillée devant la couche funèbre ; les deux frères causaient à voix basse, évaluant des chiffres, fixant des sommes. De temps en temps, le téléphone faisait entendre sa plainte rauque et il fallait qu'ils répondissent; Octave parlait au nom de son père souffrant, espaçant des monosyllabes ou des phrases évasives pendant que Vincent tenait l'autre récepteur à l'oreille; ils appréciaient par un coup d'œil les communications de plus en plus fréquentes, échangeant ainsi leur pensée sans un mot.

A la fin ils raccrochèrent les fils aux anneaux de l'appareil avec un mouvement brusque et décisif qui fit tinter le nickel et lever la tête à Thérèse agenouillée :

Vincent lui dit :

— Il faut que tu sois au courant. La princesse vient presque de m'injurier dans le téléphone ; elle veut absolument voir ce pauvre papa ; elle sera ici dans un quart d'heure.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Le bruit court déjà d'un krach sur nos usines.

— Ce n'est pas étonnant d'ailleurs, avec les paquets de titres que nous avons fait vendre ce matin.

— Si la princesse arrive, je la connais, elle foncera jusqu'ici, quoi qu'on dise. Et quand elle *le* verra...

Octave proposa brutalement :

— Si nous filions?

— Nous n'allons pas l'abandonner là, en face de cette furie.

— J'avoue que je ne me sens pas la force...

— Nous ne sommes pas coupables, nous.

— C'est justement pour ça... et puis, tout de même...

Les yeux de Vincent avisèrent le paquet qui contenait le tableau envoyé la veille par la duchesse. A travers les déchirures du papier d'emballage brusquement arraché par les doigts de Mouriez, il reconnut la peinture. La lettre de madame de Lesdiguières était encore sur la table, il la lut d'une œillée.

— Voyez, le Frago de la duchesse ; elle l'envoyait hier à papa pour s'excuser d'avoir osé lui demander des comptes.

Les deux frères se regardèrent.

— Il est vraiment inutile que nous restions là.

— Je resterai, moi, — dit la sœur.

— C'est ça, entre femmes c'est plus facile.

Déjà ils se hâtaient après un dernier coup d'œil au mort, quand Octave, négligemment ajouta :

— Emportons toujours ça.

Il mit le cadre sous son bras, et, tout en descendant l'escalier, dit à son frère.

— Ça vaut dans les soixante à soixante-quinze mille.

Comme ils sortaient par la petite porte de l'hôtel, ils entendirent le ronflement d'une auto qui s'arrêtait devant le perron ; une femme en sautait si vite qu'elle fût tombée sans l'aide du portier accouru.

— C'est la princesse, filons, filons.

Ils traversaient le parc déjà tout frémissant de printemps et de sève; malgré eux, au moment de tourner un massif, ils se retournèrent pour voir encore l'hôtel qu'ils abandonnaient.

Calme et ironique, comme s'il connaissait tous les envers de la vie, le portier se promenait de long en large, digne dans sa redingote de livrée et sous sa casquette galonnée.

VI

CAMARADES

Du côté de l'Estaque, une fumée lourde et noire, une odeur poissée, pouacre, huileuse, emplissait, salissait l'air. Louis-

Albert, en descendant du train qui l'avait amené, regretta l'élégance de son veston clair et de son feutre romantique. Pour la première fois une sorte de pitié s'éleva dans son cœur au souvenir de Mouriez.

— Pauvre homme qui a passé sa vie là, lui qui était si artiste!

Mais la réalité de son malheur, de la pauvreté possible, lui montèrent à la gorge en flot de rage et il cracha un mot de mépris.

Sans vouloir voir les regards des ouvriers qui l'épiaient, sournois, il traversa vivement les cours et s'enferma dans le petit bureau du sous-directeur Maïstre, joyeux et barbu, qui alignait des chiffres tout en répondant incessamment au téléphone.

— Eh bien, Maïstre... vous savez?...

— Oui, monsieur le duc, un grand malheur. Le pauvre monsieur Mouriez, un si brave homme...

— Vous en parlez à votre aise. C'est un voleur.

— Oh, monsieur le duc, c'est vrai, il a été trop vite, mais quelle intelligence !...

— Je vous souhaite pour vous, mon cher Maïstre, de ne pas rencontrer souvent d'intelligence de cet ordre-là. Savez-vous où en sont les cours?

— On vient de me téléphoner de Paris : en fermeture on faisait 725,25.

— C'est une baisse ridicule, car le krach de Mouriez n'atteint pas le crédit des usines... Savez-vous ce qui a provoqué cet effondrement?

— Les nouvelles...

— Non, tout simplement parce que messieurs Octave et Vincent Mouriez ont vendu des paquets de titres à découvert et que ces ventes ont épouvanté le marché...

— Que comptez-vous faire?

— Rien... je ne veux pas mettre le doigt dans l'engrenage. Si les actions baissent, les usines sont toujours debout. Cette canaille de Mouriez les avait si solidement organisées!

Maïstre pliant les épaules, ronchonnait dans sa barbe, doublant la valeur des mots avec son terrible accent :

— Canaille, c'est beaucoup dire. Un peu trop hardi.

Louis-Albert faillit s'irriter, mais il savait la présence du sous-directeur nécessaire et que toute discussion avec lui serait fatale aux usines. On lui avait, du reste, signalé l'hostilité de l'ancien contremaître, de l'ancien chef d'atelier encore enfoncé dans les théories extrêmes, prêt à considérer le vol comme une revanche. Il dit, pour se contenir :

— Voulez-vous me montrer les livres ? Quelles sont les entrées et les sorties du mois?

Ces mots qu'il avait jadis saisis au vol dans les conversations avec Mouriez, il n'était pas bien sûr qu'ils fussent en situation ni très exacts, mais il sentait aussi qu'il devait dominer le prolétaire en lui parlant sa langue, même avec des fautes d'orthographe.

Un froid l'envahit, quand il vit s'ouvrir devant lui les registres reliés de vert. En minces colonnes, les chiffres s'alignaient, d'une écriture de comptable, fine et déliée, très pâle :

— Voyez, monsieur.

De son pouce, marqué de noir, Maïstre soulignait des hiéroglyphes devant lesquels le duc tiqua des yeux, convaincu aussitôt de son impuissance à comprendre, de sa cécité devant le réel.

L'autre, imperturbable, distillait l'incompréhensible : pétroles bruts, éthers de pétrole, luciline... On frappa. Louis-Albert sentit le soulagement d'un écolier à l'heure où sonne la sortie...

— Qu'est-ce ? — rugissait Maïstre, — qu'on ne me dérange pas?

Mais une voix légère filtrait à travers la porte :

— Je voudrais parler à monsieur le duc de Lesdiguières.

— C'est sans doute une dame qui demande monsieur le duc, — et le sous-directeur levait, en même temps que le nez, une barbe narquoise.

M. de Lesdiguières bondit et courut ouvrir ; Diane entra :

— Comment, madame, vous ici?

— Cher monsieur, excusez-moi, je vous cherche depuis ce matin dans tout Marseille, enfin on m'a dit que vous deviez être ici. J'ai pris une auto-taxi.

— Mais que puis-je donc pour votre service?

Maïstre souriait toujours, d'un air dédaigneux et compa-

tissant : « Ces nobles, tout de même! toujours des histoires de femmes! » Louis-Albert lui demanda :

— Où pourrais-je recevoir madame la comtesse de Louville?

Diane s'écriait :

— Oh, non, je vous emmène. J'ai absolument besoin de vous. Vous voulez bien, n'est-ce pas?

Sûre d'elle, comme les femmes qui ne connaissent jamais les nécessités et les devoirs de la vie, elle commandait, régnait, sans le savoir. Mais Lesdiguières était trop heureux d'échapper à l'atmosphère graillonneuse de l'usine, à l'hostilité renfrognée de Maïstre, il dit :

— Je suis à vos ordres, madame.

Et se tournant vers l'employé dont les yeux offensaient la toilette et la beauté de Diane :

— Je reviendrai ce soir; en attendant, faites tout marcher comme à l'ordinaire.

Il monta dans l'auto qui attendait dans la cour et sortant de cette pièce aux cartons rudes, il crut entrer dans un bain de fraîcheur et de parfum.

Sans fausse pudeur, en camarade, elle lui prit la main.

— J'avais besoin de vous voir, il fallait que je vous voie.

— Que se passe-t-il?

— Vous avez télégraphié à ma mère, n'est-ce pas?

— Deux mots pour lui dire que vous étiez à Marseille et que vous aviez besoin d'elle.

— Ah... Pourquoi avoir fait cela sans me prévenir?

— Quel mal y a-t-il? Dans la position où vous vous trouvez, il faut absolument que vous ayez votre mère auprès de vous.

— Mais vous ne savez pas ce qu'est ma mère, c'est la femme la plus exagérée, la moins capable d'atténuer un scandale : elle va arriver ici, pousser des cris, jeter feu et flammes, et... après la secousse que je viens d'avoir, je n'ai pas besoin de tout cela..., il faut que je sois un peu tranquille.

— C'est assez difficile.

— Je prévois des questions, des interrogations, des désespoirs, des fureurs... non, voyez-vous, j'aime bien ma mère, mais je ne veux pas la voir dans ce moment-ci.

— Que puis-je faire?

— Ce matin on m'a apporté cette dépêche, tenez lisez : « *Pauvre chère enfant, perds pas courage, mère vient, infâme sera puni...* » Vous comprenez, quand on met des choses comme ça dans un télégramme, ce qu'on peut dire en parlant. Mais que lui annonciez-vous donc?

— Des choses assez confuses : « Venez vite, fille bien, mais Louville absent. » Là-dessus elle a bâti tout un roman.

— Trop vrai, hélas...

— Vous n'avez pas revu Louville?

— Il était trop content d'être débarrassé de moi. Mais voyons, vous êtes mon ami, il faut encore que vous m'aidiez.

— En quoi?

— Voilà : je ne veux pas me trouver avec maman dans l'état d'esprit où je suis; sa douleur, ses indignations me rendraient folle. Elle va arriver ce soir à l'hôtel, je n'y serai pas.

— Où voulez-vous aller?

— Dans un petit coin où je serai tranquille au moins huit jours, le temps de me remettre, de réfléchir un peu à ce que je vais faire. Puisque je suis... mariée, c'est bien le moins que j'aie un peu de liberté, un peu d'indépendance. Avec ma mère, ma volonté serait tout de suite annihilée de nouveau. Notez que je l'aime bien, elle est si bonne.

Lesdiguières songea en lui-même que madame de Thianges était surtout embêtante. Comme il comprenait Diane !

Celle-ci demanda tout d'un coup :

— Où allons-nous?

— J'ai dit à ce chauffeur de nous ramener à Marseille, mais..

— Je ne veux pas rentrer à l'hôtel de Noailles ; il faut me trouver autre chose...

L'auto maintenant courait le long de la mer bleue, cachée successivement par des maisons blanches et des groupes d'arbres verts. Louis-Albert regarda sa montre.

— Il est une heure vingt, — dit-il.

— C'est vrai, et vous n'avez pas déjeuné. Je vous ennuie, hein?

— Pas du tout ; mais vous non plus vous n'avez pas dû déjeuner. Avez-vous faim?

Elle resta un moment silencieuse, puis se mit à rire :

— Eh bien oui, c'est vrai, j'ai très faim.

— C'est bien simple. Toute cette côte que nous suivons est peuplée de *réserves* ; ce sont de petits restaurants où les Marseillais vont l'été en partie. On y mange fort bien.

— Ah... On doit y faire de la bouillabaisse?

— Exquise. Je vais dire au chauffeur de nous arrêter devant le meilleur.

— Alors, nous allons déjeuner comme ça tous les deux ensemble?

— Ma foi, c'est ce qui me paraît le plus simple, puisque vous ne voulez pas rentrer à l'hôtel. Et votre mère?

— Je lui enverrai un petit mot... Mais où nous mène-t-il, ce chauffeur?

Sur un ordre du duc, le volant avait incliné à droite et maintenant, il roulait dans une courte avenue plantée d'ifs et de tamaris, au bout de quoi le taxi stoppa devant une cassine d'air morose ; ils furent reçus par un gros homme rubicond et par une femme maigre et sèche, mais quand ils eurent traversé la maison, ils eurent la surprise de se trouver sur une petite terrasse en véranda qui s'avançait au-dessus de la mer. Une table entre des caisses d'orangers les attendait. De ce côté, ils étaient seuls, car les clients de la semaine dédaignaient cette vue pour goûter les joies du billard ou des jeux ingénieux installés sur le devant.

Leurs soucis à tous deux s'évanouirent dans la clarté qui s'offrait à leurs yeux et, en même temps, ils dirent, ils crièrent presque :

— Comme nous serons bien là !...

Devant eux s'étendait, dans un papillottement de lumière, la rade de Marseille, barrée par l'immobilité des îles de Frioul, de Pomègues et le profil inégal du château d'If ; des voiles couraient en s'inclinant sous la brise et la fumée d'un grand paquebot se délayait dans l'air au loin. Ils saluèrent d'un rire gourmand la bouillabaisse attendue et découpèrent de leur cuillère les poissons nageant dans le bouillon doré.

— C'est bon, mais nous allons fameusement sentir l'ail.

— Qu'est-ce que ça fait, nous n'avons personne à embrasser.

Diane n'avait pas prononcé cette phrase ingénue que déjà

elle s'en repentait, toute rouge ; une servante, en leur apportant du vin de la Malgue et le poulet à la Valenciana auquel le mélange des tomates et des aubergines donne un goût exquis, vint les distraire de leur embarras. La jeune femme voulut être brave :

— Après tout, je dis ça ; mais je n'en sais rien. Vous n'êtes peut-être pas seul à Marseille... ce que je dois vous gêner!

— Vous ne me gênez pas du tout ; vous savez bien que je suis ici pour essayer de mettre un peu d'ordre dans nos affaires compromises par cette vieille canaille de Mouriez.

— C'est vrai, j'ai vu ça dans un journal. Il s'est tué?

— Et ses deux fils ont disparu après avoir fait faire une dégringolade terrible aux Pétroleries Réunies. On ne parle que de ça à Paris.

— C'est vrai, mais j'étais absorbée par...

Elle allait dire mon mariage, mais s'arrêta comme au-dessus d'un abîme et ses yeux brillèrent d'être soudain humides.

Cependant l'intimité de la situation l'encourageait et peut-être aussi la gaîté qu'un bon repas envoyait à toutes les fibres de leurs êtres; sans hésiter, elle revint à la question qui occupait son esprit et inquiétait son orgueil.

— Quel drôle de garçon que ce Louville!... Je ne comprends pas ça d'un homme comme il faut...

— Il aura été entraîné par des circonstances que nous ne pouvons pas savoir. Voyez-vous, je suis convaincu que dans tout ça, il n'y avait rien de prémédité. Ça finira par s'arranger.

— S'arranger! après ce qu'il m'a fait! Vraiment je n'aurais pas de cœur.

Maintenant, ils mangeaient des primeurs, des pêches d'Algérie à la saveur chaude.

— Pourtant, si vous l'aimez...

— Cela vous intrigue de savoir si je l'aimais? Eh bien, non, ce serait peut-être venu; il ne me déplaisait pas. Mais quand, comme moi, on a attendu jusqu'à vingt-cinq ans pour se marier, on ne donne pas son cœur tout de suite comme ça. Savez-vous que j'allais coiffer sainte Catherine?

— Pourtant, mademoiselle de Thianges ne devait pas manquer de partis.

— Non, mais j'étais si bien chez moi. Voyez-vous, mon cher,

aujourd'hui les jeunes filles ne tiennent pas à se marier autant que celles d'autrefois ; nous sommes heureuses, nous sommes plus libres. Autrefois, le mariage c'était l'émancipation, maintenant c'est l'esclavage. J'avais plutôt envie de me faire chanoinesse. Il y a encore des Chapitres à l'étranger. La comtesse Diane de Thianges... Avec ça je pouvais circuler partout; mais ma mère est encore dans les vieilles idées. Elle doit être aux champs, ma mère.

— A propos, que décidez-vous?

— Voulez-vous dire à cette petite qu'elle apporte de quoi écrire? Je vais envoyer un mot à l'hôtel de Noailles.

Quand la servante eut posé sur la table un encrier encrassé, une plume ébréchée et deux feuilles de papier jauni qui portaient, frappée dans la pâte, l'étiquette *Bath*, Diane se mit à écrire comme elle put. Louis-Albert la regardait.

Sa tête penchée sous un canotier de piqué blanc était petite et fine comme celle d'un Tanagra et quand elle relevait le front, pour chercher une idée ou pour lancer un mot, ses yeux d'un bleu sombre, presque ardoisé, arrivaient droit sur son compagnon ; il observait alors la douceur de ses sourcils d'un blond cendré qui semblait auréoler de bonté le regard sans eux un peu dur et le défi du nez, drôlement retroussé du bout; il donnait de la gaminerie au haut de la figure plus austère ; pour le menton, petit, charmant, légèrement relevé. Louis-Albert le trouva d'une grâce délicate, quand il vit la jeune femme se rengorger en le promenant d'un mouvement distrait au-dessus de son col masculin.

Elle comprit qu'il la regardait et voulut lui montrer sa lettre, mais comme il repoussait la main tendue, Diane remarqua :

— En effet, c'est inutile et ma prose n'est pas très intéressante. Je dis seulement à maman que je désire vivre pendant quelque temps à l'écart, n'entendre parler de rien et oublier tout. Plus tard je songerai à me débarrasser de ce joli monsieur.

Ils firent venir le chauffeur du taxi qui avait déjeuné à la réserve et lui dirent de porter la lettre à l'hôtel ; Diane en même temps chargeait Louise de la rejoindre avec une valise et l'indispensable.

— Et maintenant qu'allez-vous faire?

— Je n'abuserai plus longtemps de votre complaisance. Je viens de causer avec la patronne, elle m'offre une petite maison, une bastide, comme ils disent, très gentiment meublée, à dix minutes d'ici. On m'y portera mes repas. J'ai besoin d'une cure de silence et de couper toute communication avec le monde et moi.

— Même avec moi? — demanda-t-il.

— Non, vous pourrez venir me voir ; c'est vous qui m'apporterez des nouvelles de ma mère, si toutefois vous avez le courage de braver ses fureurs.

Le duc cacha une grimace sous un sourire et ne répondit pas.

VII

LE FRAGO

Joseph Gayrard, le portier de l'hôtel Mouriez, était toujours solennel, mais de plus il était triste. La majesté du seuil, la grandeur auguste de l'escalier n'avaient plus de sens à ses yeux. Il avait vu tout cela déshonoré, sali par les mines rogues des gens de justice, par les pieds intempestifs des huissiers. Même le joli printemps qui chantait tout autour de lui dans le parc Monceau ne parvenait pas à l'égayer et sa femme Victoire avait été jusqu'à lui conseiller d'aller au café de la rue de Lisbonne, — où se réunissait l'aristocratie domestique du quartier, — « pour se changer les sangs ».

Il s'était (première abdication) démis de sa casquette galonnée, l'avait remplacée par un bonnet grec et promenait avec mélancolie une redingote démodée qu'il avait adoptée jadis, en quittant la gendarmerie.

C'est dans ce costume qu'il reçut Thérèse de la Vingtrie quand la jeune femme voulut pénétrer dans l'hôtel, huit jours après les obsèques furtives du suicidé.

— Madame, je regrette, mais tout est sous scellés.

— Je viens chercher les lettres de mes frères pour les réexpédier.

— Les frères de madame sont à Paris?

— Non ; ils s'embarquent demain pour l'Amérique.

— Je ne sais si je dois...

— Comment ?... on n'a aucun droit sur leur correspondance.

— Faudrait que je consulte.

— Qui?

Une auto s'arrêtait, bloquant la porte de l'hôtel ; une femme agile et lourde en descendit.

Gayrard s'écria :

— Juste, v'là madame la princesse. Je vas lui demander.

Thérèse sentit son cœur froidir et se vider, comme sous l'action d'un appareil pneumatique; la princesse venait vers elle.

— Bonjour, Thérèse, — dit-elle simplement.

Puis elle souffla, refoulant l'air autour d'elle.

— Pauvre petite... après tout, ça n'est pas votre faute si votre père était une canaille. C'est moi qui ai été folle d'avoir confiance en lui.

— Madame, je vous en prie, ne recommençons pas la scène de l'autre matin.

— Comment !... mais j'ai bien le droit de le dire, une canaille, une affreuse canaille... je suis ruinée, à la mendicité, jusqu'à mes pauvres bijoux mis au Mont-de-Piété.

— Je vous en prie, madame.

— Non, non, ne prenez pas de ces grands airs avec moi : il faut que vous m'entendiez vous dire que votre père était un escroc. Oui, un escroc.

Elle criait ; le sang des Ledru écumait en elle; sa banale bonté s'évaporait en colère devant cet être innocent et faible.

Le chauffeur et le portier écoutaient, impassibles, et cela se passait devant le perron, entre les deux jardinets fleuris.

— Mais enfin, vous ne pouviez pas me prévenir ; vous ne vous doutiez de rien?

— Je ne me suis jamais occupée des affaires de mon père.

— Tout parti, dissipé, dévasté ; même mon château de

Marans hypothéqué jusqu'aux girouettes, et mes bijoux, mes diamants...

A bout de reproches, elle finit sa tirade grossièrement en poissarde.

— Il les a foutus au clou...

— Madame, — dit Thérèse, avec une insistance de mendiant rebuté, — voulez-vous dire au concierge qu'il me laisse prendre la correspondance de mes frères, pour leur envoyer...

— Vos frères, vos frères. Ah ! ils sont encore jolis vos frères. C'est eux qui ont provoqué la baisse des pétroles en vendant ; vous êtes tous des voleurs. Où sont-ils vos frères?

— Madame, ils vont partir demain pour l'Amérique, essayer de gagner leur vie ; vous vous trompez, nous n'avons rien.

— Allons donc!... Est-ce que vous me ferez croire ça ? Les poches sont pleines, allez !

— Je ne sais pas ce qu'ont fait mes frères, mais moi je n'avais de papa qu'une rente. Je travaillerai pour vous rendre, j'ai donné congé de mon appartement.

— Et vous vous ferez cocotte, hein?

Brusquement, sa fureur tombée, elle s'attendrit :

— Enfin, si vous êtes trop malheureuse, vous savez, adressez vous encore à moi, quoique je sois ruinée par cette canaille, par ce bandit.

— Madame, — continuait Thérèse obstinée, — Gayrard ne veut pas me donner le courrier pour mes frères, il faut que je le leur envoie. Ils attendent des lettres de Buenos-Aires, ils peuvent avoir une situation là-bas.

— Leurs lettres... je n'ai pas le droit de les garder; Gayrard, donnez les lettres.

Madame de la Vingtrie reçut le lourd paquet où s'entassaient des enveloppes de toutes formes et se roidit pour partir sans essuyer de nouvelles injures.

— Alors, adieu, madame.

— Au revoir.

Mais, comme malgré tout, se démarche, son costume, révélaient encore des élégances et des soins, madame de Commercy ne put s'empêcher de grommeler :

— Ça ne vaut pas mieux que les autres.

Sans y songer, elle regardait le concierge, en pensant ainsi tout haut ; Gayrard, cérémonieusement, souleva son bonnet grec.

Madame de la Vingtrie allait héler un taxi, mais elle se souvint qu'elle était pauvre et chercha quelque tramway pour aller chez ses frères. Par instinct atavique, ils s'étaient réfugiés dans le quartier de la Glacière d'où le père Mouriez, autrefois, était descendu à la conquête de Paris. Thérèse n'avait jamais abordé cette partie lointaine de la ville. Elle l'imaginait comme une banlieue misérable, criminelle et sale où s'ouvraient de partout les trous inquiétants des carrières d'Amérique, au fond desquels elle voyait grouiller une tourbe hagarde d'apaches menaçants.

Quand, sur un bout de papier glissé dans sa main, le jour des funérailles, Vincent lui avait remis cette adresse : *Select Hôtel*, boulevard du Port-Royal, elle avait eu l'impression de commencer la lecture d'un roman populaire ou policier. Elle fut confondue de trouver des voies larges et propres, de grands boulevards avec des airs de capitale étrangère, et de s'arrêter après bien des détours, devant un hôtel tout blanc, d'aspect confortable et cossu. Ayant demandé d'une voix timide si MM. Lenoir étaient là, — c'était le nom qu'ils s'étaient donné pour éviter la poursuite des interviewers et des curieux, — elle fut encore étonnée de monter un escalier clair et joyeux, et de voir s'ouvrir, au second, un salon luisant de blancheur où l'air soleilleux pénétrait à l'aise et se jouait.

En entrant, elle se trouva parmi des malles béantes et des valises ouvertes, dans la furie précipitée d'un départ. Sur la cheminée, en tas, des billets et de l'or miroitaient. Vincent les raflait précipitamment en entendant frapper. Les frères et la sœur s'embrassèrent distraitement.

— Je viens de là-bas, j'ai pris le courrier.

Ils se jetèrent sur le paquet, éventrant les enveloppes, froissant les papiers.

— Rien, des notes, des réclamations, des injures. Rien. Ma pauvre Thérèse, ce n'était vraiment pas la peine d'aller chercher tout ça.

— D'autant plus que j'ai rencontré la princesse qui m'a fait encore une scène.

— Tu ne lui as pas dit où nous étions au moins?

— Non, j'ai raconté que vous partiez pour l'Amérique.

— C'est, d'ailleurs, absolument vrai. Nous filons la semaine prochaine pour Santiago.

— Qu'est-ce que vous devenez dans ce quartier perdu?

— Mais il est très agréable ce quartier ; d'abord il y a un air admirable, un air d'une légèreté... et puis nous nous promenons. Pas de danger qu'on nous rencontre. Tu ne connais pas le parc Montsouris, toi ; c'est un endroit charmant, bien plus joli que le parc Monceau. Et aussi, nous avons découvert à côté un petit cinéma épatant où nous passons toutes nos soirées. Pour vingt sous on a trois kilomètres de films et une consommation.

— Thérèse rêvait :

— Pauvre papa! dire qu'on l'a enterré il y a huit jours seulement!

— Mais, nous y pensons bien, va... d'abord les journaux ne parlent que de ça. Alors la Commercy est furibonde?

— Il y a de quoi.

— Tu n'as pas vu les autres, la vieille Ledru?

— Non, elle est à Marans.

— Et le duc de Lesdiguières?

— Parti pour l'Estaque. Il va diriger les usines.

— Ça sera joli.

— Pauvre Louis-Albert! Nous avons presque été élevés ensemble.

— Bah, il leur reste toute la pétrolerie, ils ne sont pas à plaindre.

Vincent se tournait vers la jeune femme, il dit brusquement :

— Et toi, ma pauvre Thérèse, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais.

— Dans tous les cas vous n'êtes pas dans la misère, si Armand a bien suivi nos instructions...

— Quelles instructions?

Octave intervint :

— Oui, il a eu le temps de vendre ; mais Meyer-Strauss, malgré la couverture, n'a pas exécuté tout son ordre, de sorte que la liquidation n'a produit qu'une cinquantaine de mille francs. C'est une gourde que ton mari.

Thérèse dit :

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Seulement, sache ceci : ton mari, en fin de mois, pourra toucher chez Meyer-Strauss un petit boni de... attends, exactement cinquante et un mille six cent quarante-deux francs. Plus sa couverture s'il la retire qui est de quinze mille francs. Total : environ soixante-six à soixante-sept mille francs ; avec ça on vit... ou du moins, on attend. Remarque que nous avons très exactement partagé ce que nous avons trouvé dans les tiroirs de père.

— Mais c'était aux Ledru.

— Pas du tout, c'était à papa, comme le Frago que la princesse venait de lui envoyer. Le voilà, le Frago.

Il alla dans un coin de la pièce et souleva d'un air de triomphe un cadre entouré de journaux.

— Heureusement que j'y ai pensé. Vous alliez le laisser là, vous autres. Ça vaut de l'or, ça.

Il dépapillotait le cadre de ses doigts prestes ; la peinture apparut.

Dans un jardin de verdure, c'était, couchée au pied d'une statue de Mercure, une jeune femme dont la jupe relevée montrait des jambes grasses, comme on les aimait au XVIIIe siècle. Sous un taillis voisin, un homme, écartant les branches, regardait, avec une expression de désir, cette jolie dormeuse.

L'atmosphère dorée du tableau, ce qu'on sentait de silence et de mystère dans l'immobilité aérienne des feuilles, la pose de la femme, la physionomie ardente et joviale de l'homme, tout était indiqué avec la grâce facile, l'esprit moqueur, la liberté de l'époque. Si peu artistes qu'ils fussent tous trois, ils restèrent un moment les yeux groupés sur le panneau, silencieux, tachant d'admirer et de comprendre.

— *La Convoitise*, — annonça Octave en figurant la voix d'un commissaire-priseur, — œuvre de Fragonard signée, très

curieuse et très rare, il y a marchand à soixante-quinze mille francs.

— Dans une vente, on peut monter jusqu'à cent ou cent cinquante mille si on fait du battage autour, — conclut Vincent. — Mon père me l'a dit bien souvent quand il me le montrait chez la duchesse.

— Oui, — répondit Octave, — mais ce sera bien difficile à laver, surtout en ce moment.

— Bah, nous le laisserons à Thérèse et son vicomte qui est poète saura bien le coller à un marchand de tableaux. Tu nous enverras notre part, si tu peux, n'est-ce pas, Zouzou?

— Et si on le rendait à la duchesse?

— Tu es folle, pourquoi faire? Elle ne nous en saurait pas gré, quoique... si on ne peut pas s'en débarrasser... enfin, tu verras.

Elle inclina la tête, soumise, enveloppa le panneau dans du papier de soie avec des minuties d'employée soigneuse.

Dans le tram qui l'entraînait, assise en face de gens aux mines neutres, quelques-unes repoussantes, elle crut continuer les rêves qui remplissaient ses nuits et où tous les événements des derniers temps se transformaient, se déformaient en images fantasques. Le tableau qu'elle serrait contre ses genoux lui semblait lourd, quand elle songeait — sans y croire — à tout l'argent qu'il valait. Elle était aussi un peu honteuse d'être complice de ce qu'elle considérait comme un vol par une sorte de choix singulier dans la faute, très particulier aux âmes indécises et timorées.

En arrivant rue Émile-Fournier, elle eut un soupir de soulagement quand elle put déposer son fardeau par terre, derrière la commode de sa chambre :

— Monsieur est-il là?

Le domestique qui errait dans l'appartement, avec l'air inquiet et soupçonneux qu'ils ont quand ils sentent des événements planer, répondit :

— Monsieur le vicomte a dit qu'il sortait un instant, mais qu'il allait rentrer et qu'il priait madame la vicomtesse de l'attendre.

Ces titres, — qui lui plaisaient tant autrefois, — l'atteignaient maintenant au cœur ; ils détonaient.

En ce moment Armand rentrait, correctement vêtu de deuil des pieds à la tête.

— Tu as vu Octave et Vincent? — dit-il à sa femme.

— J'en viens.

— Ils partent?

— Après-demain. C'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

— C'est ce que nous devrions faire aussi.

— Oui ; vous avez obtenu de résilier l'appartement?

— Je sors de l'agence ; ils ont été très complaisants ; nous n'avons à payer qu'un terme d'avance. Ils y gagnent, du reste, ils pourront louer plus cher.

— Alors, allons nous-en dans le Midi ; faisons-nous oublier pendant quelque temps.

— Oui, même nous pourrions changer de nom.

— Il n'y a pas besoin d'en changer, vous n'avez qu'à reprendre le vôtre, Sirbacque.

— Nous ne le portons plus depuis grand-père.

— C'est toujours le vôtre, le vrai.

— Puisque vous le prenez sur ce ton, ma chère Thérèse, il est peut-être à propos que je vous rende des comptes. Vous savez le soir du... après le malheur enfin...

— Oui, oui.

— Vos frères m'ont remis notre part dans ce qui restait à votre père d'argent liquide, en me disant de donner cette somme en couverture à Meyer et Strauss pour faire une opération. J'y ai couru dès le matin, de mauvais bruits circulaient déjà ; enfin j'ai pu vendre à terme, mais pas aussi bien que vos frères, qui, m'ont-ils dit, ont pu trouver encore des cours élevés.

— Je sais, ils m'ont mise au courant...

— Alors, je n'ai rien à ajouter. Voici la fiche de l'agent de change ; voici notre crédit chez lui. Je le prendrai demain et nous nous en irons.

— Où?

— Sur la Riviera. Le printemps y est délicieux. Seulement ces quelques milliers de francs s'épuiseront vite, et après?

— Après nous aurons encore quelque chose.

Elle lui montrait le cadre dont un angle doré avait percé le papier.

— Ah, c'est vrai, j'oubliais : le Fragonard.

— Une bonne poire pour la soif.

Il dit, inconscient et léger :

— Naturellement, ça vient de la duchesse : une bonne poire !

(*A suivre.*)

FRANÇOIS DE NION

LES INQUIÉTUDES

D'UN PRUSSIEN INTELLIGENT[1]

I

Le professeur Hans Delbrück (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le ministre) est un Prussien authentique. Il est né en 1848 dans l'île de Rugen, en pays prussien au delà de l'Elbe, d'une famille de fonctionnaires, serviteurs de la maison royale de Prusse. Son grand-oncle fit l'éducation du prince royal, le futur roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. Lui-même, précepteur du prince Waldemar, frère de Guillaume II, a vécu dans l'intimité du père de son élève, le prince royal Frédéric (l'empereur Frédéric III).

Delbrück appartient à une génération qui a reçu la culture européenne imprégnée d'esprit libéral. L'Allemagne n'avait pas encore appris à se croire le centre du monde et à mépriser les enseignements de l'étranger.

Ses premières impressions de vie publique datent du temps de l'*Union nationale*, créée (en 1860) pour faire l'unité allemande, et du *conflit* (de 1862 à 1866) entre Bismarck et la Chambre prussienne. Delbrück a partagé les sentiments

1. H. Delbrück, *Preussische Jahrbücher*, années 1904-1913.

politiques des étudiants prussiens, l'enthousiasme pour l'unité de l'Allemagne et l'indignation contre le despotisme cynique de Bismarck en Prusse. C'était un mélange contradictoire de libéralisme et de nationalisme; lui-même l'a défini « l'idéal indéterminé d'une république démocratique allemande », joint aux « souvenirs prussiens, le vieux Fritz, Rossbach... et Blucher ». « L'idéal positif était l'Allemagne unie en nation ; le « sentiment politique »... était de nature négative, déterminé par le conflit..., appel désordonné à la liberté, colère contre la violation du droit, haine passionnée contre l'homme responsable de toutes les violences et les méchancetés, Bismarck. » Mais, comme déjà en Prusse la force primait le droit, le nationalisme l'emportait sur le libéralisme. Le succès de Bismarck, dès 1866 coupa en deux l'opposition libérale ; la majeure partie, sous l'étiquette de « *national libéral* » devint un parti nationaliste gouvernemental.

« C'est, dit Delbrück, l'expérience pratique de la guerre de 1870, l'expérience dégrisante du bivouac et du champ de bataille, qui bouleversa les idées de la jeunesse libérale et la rallia à « la discipline et l'autorité. » Lui-même fut converti par une illumination subite au culte de Bismarck en qui il « ne voyait jusque-là qu'un Gessler, oppresseur violent et arbitraire du droit et de la liberté ». Ce fut en lisant un article de Rœssler, philosophe autoritaire mystique, devenu journaliste officieux (l'auteur du fameux article de la *Post* sur la guerre qui déchaîna l'alerte de 1875). Il vit se lever « un monde nouveau de pensées » qui lui révéla « l'essence de la vraie conception historique ». Alors « se dressa brusquement, rayonnante et victorieuse, l'idée de l'État prussien » (*der preussische Staatsgedanke*) dont Bismarck a été le serviteur inspiré. Cette conception prussienne n'a plus cessé de diriger sa pensée politique.

Après son préceptorat princier (1874-1879), Delbrück dans une carrière laborieuse, a mené de front le travail historique et la vie politique, *privat-docent* (1881), puis professeur d'histoire à l'Université de Berlin (titulaire en 1896), député au Landtag de Prusse (1882-1885) et au Reichstag allemand (1884-1890). Cette double activité d'historien et d'homme poli-

tique s'est épanouie dans les *Preussische Jahrbücher* (*Annales prussiennes*), la grande revue politique et littéraire du public prussien conservateur; le célèbre historien pangermaniste, Treitschke, en a partagé avec lui la direction (1883) et, en prenant sa retraite, l'en a laissé seul directeur (1889).

Dans tous ses travaux, Delbrück a apporté une intelligence claire et ferme.

Historien militaire, il ne s'est pas borné à l'étude des maîtres de l'art, Frédéric II, Napoléon, Gneisenau [1], il a travaillé à déterminer exactement les conditions réelles des opérations que les textes historiques décrivent en termes littéraires; il a étudié ou fait étudier par ses élèves toutes les descriptions de batailles, depuis l'antiquité, il a même appliqué la méthode expérimentale et fait exécuter par des soldats prussiens les manœuvres de la phalange macédonienne. Il a montré par l'étude comparée des guerres des hoplites grecs et des Suisses du xve siècle comment à des époques très différentes le même armement a fait adopter la même tactique. L'*Histoire de l'Art de la Guerre* (3 vol., 1901-1906) où, dans une forme si vivante, il a condensé ses recherches sur le recrutement, l'armement, les opérations des armées depuis les Grecs jusqu'au xvie siècle, a démontré, par des preuves techniques, l'exagération énorme de presque tous les chiffres de combattants admis par les historiens sur la foi des documents et a bouleversé toutes les idées reçues sur l'effectif des armées et des classes guerrières d'autrefois.

Aux *Annales prussiennes*, où Delbrück depuis 1889 a donné presque tous les mois une « correspondance politique », la pratique personnelle de la vie parlementaire et du travail historique l'a élevé fort au-dessus du niveau du journalisme. C'est en historien et en homme politique, avec une vue précise de l'ensemble et une intelligence sûre des détails, qu'il explique les faits courants de la politique intérieure et extérieure. Il y apporte aussi la fraîcheur de son imagination. Sa forme alerte, vivante, familière tranche sur la prose pâteuse, solennelle, fossile des collaborateurs de sa revue. La série de

1. *Vie de Gneisenau* 1882. *Stratégie de Périclès comparée à celle de Frédéric* 1890. *Frédéric, Napoléon, Moltke* 1892.

ses *Correspondances* constitue une histoire politique contemporaine de la Prusse, la plus intelligente et la plus animée que je connaisse.

Son opinion politique, Delbrück lui-même l'a dite à la mère de son élève, la princesse Victoria : « Je suis un social-démocrate conservateur. » Il avait tourné le dos aux opinions de sa jeunesse, il méprisait le libéralisme, doctrine de la bourgeoisie, et faisait profession de s'intéresser à la noblesse et au peuple. Il reconnaissait dans les vieilles familles nobles « un trésor de tradition historique et sociale » qui lui faisait déclarer « nécessaire de conserver la grande propriété » en Prusse. Mais comme il ne se dissimulait pas « l'égoïsme imbécile des classes supérieures », il voulait l'intervention de l'État pour « assurer aux couches inférieures une existence plus satisfaisante et plus sûre » ; les syndicats n'y suffisaient pas ; aussi a-t-il « travaillé avec enthousiasme à la « législation sociale » (les caisses de retraite et d'assurances), et regretté qu'on fût « resté à mi-chemin ». De la culture libérale de sa jeunesse il avait pourtant gardé le respect de l'individu et de l'idéal. Il condamnait les partis fondés sur des intérêts de classe et recherchait l'équilibre des forces sociales pour laisser le champ libre au développement individuel. Il a pris pour maxime : « La richesse d'un peuple est sa richesse en individualités. »

Son nationalisme allemand n'a jamais tourné au fanatisme. Il n'a pas méprisé les autres peuples, il a même souvent rendu un hommage sympathique aux Français et aux Anglais, il a reconnu leur rôle éminent dans la civilisation du monde et leur droit à l'égalité de rang avec l'Allemagne. Il a même réclamé le droit intangible des petites nations. « La richesse intellectuelle de notre époque repose sur la coexistence de plusieurs peuples civilisés, grands et petits, dont chacun doit développer son originalité... Ce serait une perte irréparable... si le monde était privé de la collaboration d'une race aussi génialement douée que la française... » Il méprisait les pangermanistes. « La pensée nationale se montre souvent aujourd'hui chez nous sous des formes si repoussantes, elle est représentée par des personnes de si mince valeur, elle montre des excroissances morales si laides... » (Mai 1904.)

Il a condamné (en avril 1913) dans les mêmes termes que

nous employons aujourd'hui le « nationalisme conquérant du monde qui n'est rien que la barbarie jointe à une technique très avancée ». Il est vrai qu'il parlait du nationalisme de la Douma russe, mais il ajoutait : « En Allemagne aussi nous ne sommes malheureusement pas restés exempts de cette dégradation de l'idéalisme national en fanatisme national. » Il a toujours protesté contre la politique de conquête et de guerre, toujours prêché la modération et la paix. « Il ne pourrait rien y avoir de plus effroyable qu'une guerre entre les trois plus grands peuples civilisés à cause du Maroc », disait-il, en 1905. « Dieu veuille nous préserver, nous et le monde civilisé, de cette guerre ! » disait-il après le conflit d'Agadir.

Il condamnait non moins énergiquement la politique pangermaniste à l'intérieur. Il n'a cessé de blâmer les mesures de germanisation violente contre les Danois du Schleswig, les Polonais de Posnanie, les Alsaciens-Lorrains. « La bureaucratie et le fanatisme national ont coopéré... pour créer un état moralement et politiquement insupportable. » Il a dit en janvier 1911 : « Personne, absolument personne, ne se sent appelé à louer ou à approuver le système de gouvernement que nous avons appliqué pendant quarante ans en Alsace-Lorraine. »

Voilà, dira-t-on, un Prussien bien exceptionnel. Oui, par l'intelligence ; les hommes intelligents sont exceptionnels en tous pays et l'intelligence psychologique est particulièrement rare en Prusse. Lui-même se pique « d'avoir une opinion politique personnelle »; il se plaît à être appelé « isolé », « original », « tête à l'envers », « savant fantasque ». Mais ses sentiments fondamentaux sont bien ceux d'un Prussien. S'il désire améliorer le sort des ouvriers, c'est pour apaiser un mécontentement social qui affaiblit l'État, mais il repousse l'égalité politique et n'accepte le suffrage universel que subordonné à un gouvernement tout-puissant. La direction de l'État doit être réservée « à la culture et à la propriété » (*Bildung und Besitz*), et par « culture » il entend l'instruction académique donnée par les universités, non celle qu'un ouvrier peut acquérir lui-même par la lecture et la réflexion. S'il blâme la persécution des nationalistes, ce n'est pas par égard pour la

liberté des victimes, c'est qu'elle n'a abouti qu'à compromettre l'Allemagne aux yeux du monde civilisé. S'il désire ménager les petites nationalités, c'est « en tant qu'elles ont une valeur de culture », non par respect pour leur droit, et il a parlé (en 1909) avec un cynisme brutal de détruire la nation serbe. S'il a plaidé pour la paix, c'est qu'il la jugeait avantageuse à l'Allemagne, mais il n'a pas d'aversion pour la guerre, et il est prêt à l'accepter pour empêcher l'expansion indéfinie de l'Angleterre et de la Russie « sans guerre s'il est possible, mais il ne serait pas trop cher de l'acheter par beaucoup de sang ». Son article : *le Seigneur de guerre* (*Der Kriegsherr*) dans le fameux numéro du jubilé de 1913 est un hymne en l'honneur du pouvoir personnel du chef de guerre, le roi de Prusse. Un trait surtout révèle en lui le Prussien : il invoque souvent l'intérêt social, le devoir national ou politique, la civilisation, même l'idéal ; il ne fait appel ni à la justice, ni à la liberté, ni à l'humanité.

Or ce Prussien intelligent, observateur fin et bien informé, a annoncé à plusieurs reprises depuis 1904 et en termes précis la quadruple alliance contre l'Allemagne. Il n'est pas sans intérêt pour nous aujourd'hui de voir pourquoi il a prédit la guerre et quelle issue il a prévue.

II

Aussi longtemps que l'Allemagne appuyée sur la Triple-Alliance a maintenu en Europe une prépondérance que ne pouvaient lui contester ni l'Angleterre et la France paralysées par leur rivalité coloniale, ni la Russie engagée dans l'aventure de Mandchourie, Delbrück n'a pas redouté la guerre; et s'il a combattu le désarmement, c'est que les armements lui paraissaient « le seul moyen de maintenir la paix, par la crainte » (1899).

L'Angleterre même ne l'inquiétait pas, bien que la coalition des conservateurs et des unionistes eût donné l'essor a l'impérialisme britannique et déchaîné une guerre d'agression en Afrique australe.

C'est le rapprochement entre l'Angleterre et la France en 1904 qui a commencé à le rendre soucieux. « La France est le véritable ennemi héréditaire de l'Angleterre. Depuis des siècles le principe dominant de la politique anglaise a été de ne pas laisser la France se fortifier en fait de commerce ni de colonies. » D'où vient aux Anglais cette complaisance? Pourquoi être « si coulants » pour les Français et si peu pour nous? C'est que « la France stagnante avec son régime républicain dissolu... n'est plus dangereuse »; elle est descendue au rang de moyenne puissance. C'est l'Allemagne qui est devenue la grande puissance rivale de l'Angleterre. Dès lors, Delbrück évoque l'image de la guerre. Non pas qu'il soit hostile au peuple anglais, il reconnaît sa haute « valeur éthique de culture ». Mais pour tout homme habitué à la doctrine prussienne de la force, la guerre reste la perspective probable.

C'est l'essence de toute politique — de tous les peuples, dans tous les temps — que si on en vient à un conflit pour un territoire et qu'on n'ait aucun motif de respecter l'adversaire, les hommes d'État dirigeants ne sont pas en état d'empêcher l'emploi de la force. Il n'est pas du tout nécessaire qu'un peuple fasse un effort conscient vers la domination du monde, — même les anciens Romains, même Napoléon Ier ne l'ont pas fait..., — mais, dans chaque cas particulier, celui qui a la force ne recule ni ne partage volontairement, la force n'est enchaînée et limitée que par la force.

Ce qui le rassure, c'est que l'Allemagne a la force.

Notre espoir doit être, par un armement très fort sur terre comme sur mer, d'en imposer à l'Angleterre au point qu'elle nous laisse place dans le monde, sans qu'on en vienne à une véritable guerre.

Les chances en sont très grandes, car les Anglais, si guerriers qu'ils soient, « seront prêts à s'arranger avec nous, aussitôt et autant qu'ils auront peur de nous ».

L'Allemagne, en faisant peur à l'Angleterre, travaillera non seulement pour elle, mais pour les autres nations et pour le bien de l'humanité.

Le but de l'empire allemand est d'empêcher que le monde devienne anglais... L'humanité s'appauvrirait si une nation unique, même avec une valeur éthique aussi haute que l'anglo-saxonne, dominait exclusivement le monde et ne laissait subsister les autres que comme appendices ou comme enclaves.

Cette entreprise de domination que l'Allemagne pangermaniste allait bientôt tenter sur l'Europe, Delbrück la redoute de la part de l'Angleterre impérialiste et c'est sur l'Allemagne qu'il compte pour défendre l'indépendance des nations, des grandes et même des petites, indispensable à la civilisation.

Il faut maintenir plusieurs grandes nationalités absolument indépendantes comme centres de cultures différentes, de façon à laisser aussi de la place à un certain nombre de moyennes et de petites, et cela ne peut se faire que si l'empire allemand... lutte pour le principe de la multiplicité des peuples pourvus de droits égaux.

L'Allemagne protectrice des petites nations, l'ogre gardien des petits enfants ! Delbrück, un an et demi plus tard (décembre 1905), avouera l'étrangeté de ce rôle.

Nous, en Allemagne... nous avons l'idée que, si nous n'étions pas là, l'Angleterre... rendrait anglais le monde entier hors l'Europe et que c'est nous qui rétablissons l'équilibre dans la politique mondiale... et garantissons aux autres nations, même aux plus petites, une existence d'avenir indépendante. Il est vrai que notre politique intérieure est en quelque contradiction avec ce rôle. Nous n'avons pas su créer avec les fragments de nationalité étrangère parsemés dans l'empire allemand des relations telles qu'ils se trouvent bien chez nous, et acquérir ainsi la réputation de protecteurs du sentiment national. La mauvaise opinion que notre politique envers les Polonais et les Danois et beaucoup de mesures en Alsace-Lorraine nous ont value dans le monde a toujours été pour moi un des motifs de tenir pour fausse cette politique.

L'entente franco-anglaise de 1904 a été pour Delbrück une déception d'autant plus vive qu'il s'imaginait que l'Allemagne aurait pu, « au temps où l'opinion publique en France hésitait si elle devait chercher l'ennemi héréditaire de l'autre côté des Vosges ou de la Manche », acheter, au prix de Metz et de la Lorraine française, l'alliance de la France contre l'Angleterre. Cette « sensation de profond malaise » lui a paru atténuée par la visite du roi Édouard à Kiel. Mais sa confiance reste ébranlée et la raison même qu'il donne pour se rassurer ouvre une triste perspective d'inquiétudes et d'embarras.

La politique européenne consiste depuis longtemps à perpétuellement louvoyer, pousser, menacer, armer, reculer et en fin de compte rester en paix, et elle peut continuer encore longtemps ainsi. Tout à fait

à l'aise ne se sent aucun des peuples... Tous vivent dans un éternel tiraillement de se sentir menacés, inquiets pour leur avenir, contraints à des armements toujours plus forts et de soupirer sur les charges qu'ils ont déjà à porter... C'est justement dans cette inquiétude générale que réside incontestablement une forte garantie de paix. Qui oserait rompre la paix quand il n'y a personne qui ait confiance dans la victoire?

Un an plus tard, c'est à la France que l'Allemagne se heurte brusquement à propos du Maroc ; la retentissante algarade de Guillaume à Tanger donne au conflit un aspect si aigu que cette fois l'Europe s'inquiète et croit la paix menacée. Delbrück connaît — ou devine — assez exactement les intentions de son empereur pour être assuré qu'il n'ira pas jusqu'à la guerre.

En Allemagne on ne pense même pas en rêve à un conflit guerrier ; en France, on est nerveux au plus haut degré... la pensée même de la guerre remplit d'effroi le peuple français. Et avec raison : il ne pourrait y avoir rien de plus effroyable que si les trois plus grands peuples civilisés se faisaient à cause du Maroc une guerre qui devrait réduire en un désert la moitié de l'Europe. Si nous autres Allemands, nous nous excitons en ce moment moins que les Français, ce n'est pas qu'un tel événement nous paraisse moins affreux, mais c'est que nous croyons qu'il n'y a pas le moindre motif d'y penser.

Delbrück ne voit qu'un « frottement » dont les Anglais profitent pour maintenir la tension entre la France et l'Allemagne (juillet 1905). Sur quoi fonde-t-il « l'espérance que cette tension n'aboutira pas forcément à une guerre » ?

Elle ne se fonde pas sur ce que les deux peuples ne veulent pas la guerre, car des peuples peuvent se laisser entraîner par des passions d'un moment... Elle se fonde sur la réflexion de l'effet qu'aurait une guerre anglo-allemande, non seulement sur le vaincu, mais sur le vainqueur... Le plus grand malheur qui pourrait atteindre l'Allemagne, après une défaite dans une guerre contre l'Angleterre, ce serait une victoire sur l'Angleterre... car il est parfaitement sûr que si nous battions l'Angleterre, nous acquerrions une prépondérance sur tous les autres États qui leur serait insupportable, et amènerait bientôt la réunion de tous contre un. Nous serions mis dans la situation de Napoléon Ier qui, après toutes ses guerres, a fini par une défaite complète. (Août 1905.)

Ainsi apparaît dans l'esprit de Delbrück, liée à la crainte imaginaire d'une guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre, la

perspective de la coalition contre l'Allemagne que nous venons de voir se réaliser par l'agression allemande contre la France. Cette perspective évoque aussitôt en lui le souvenir du désastre de Napoléon et lui fait prévoir la défaite de l'Allemagne. Désormais la crainte de la coalition européenne domine son horizon et lui inspire les conseils de prudence qu'il va donner pendant des années aux maîtres de la politique allemande. Non pas qu'il veuille revenir à la politique de « saturation » de Bismarck, il la déclare expressément dépassée par l'accroissement rapide de la population et de la puissance économique de l'Allemagne. Il a pris ardemment parti pour la « politique mondiale ».

Ce que veut l'Allemagne aujourd'hui, ce qui s'appelle *politique mondiale*, ce n'est... que la participation à la domination ou à l'influence sur les continents et les nations barbares qui est la mission des peuples européens civilisés.

La « politique mondiale », ce n'est pas la domination universelle au sens de Louis XIV ou de Napoléon, et elle est compatible avec la paix. Mais encore faut-il la conduire sans en venir à la guerre qui risquerait de susciter la redoutable coalition des grandes puissances.

Quiconque en Allemagne a un jugement raisonnable sait que nous avons un gouvernement qui ne provoquera jamais à la légère une guerre européenne. Mais l'étranger... est plein de soupçons contre la politique allemande et tient pour possible la plus grande absurdité, et les plus grandes guerres de l'histoire ne sont-elles pas nées de pareil soupçon?

Victor Bérard, « un très bon connaisseur des relations internationales », croit que l'Allemagne veut écraser la France. « Par une telle politique l'Allemagne ferait naître une coalition européenne générale. »

Delbrück insiste sur ce danger (novembre 1905).

La presse anglaise, comme la française pendant toute la crise, a été remplie du soupçon que l'empereur Guillaume *veut* la guerre contre la France pour l'écraser complètement et la réduire à être un État vassal de l'Allemagne. Si absurde que nous paraisse ce soupçon à nous qui connaissons mieux notre empereur et la volonté de notre peuple, il n'est pas impossible que le gouvernement anglais y ait cru...

Si grandes que soient les difficultés de la politique mondiale, on peut espérer que les tensions ne dépasseront pas les menaces et les inquiétudes et n'aboutiront pas à une décharge belliqueuse... Que nous en ayons été près cet été et que la catastrophe ait été évitée est une bonne preuve.

Mais il faut être prudent. « La politique allemande n'a vraiment aucun intérêt à exciter par des exigences outrées la France à une plus forte hostilité contre nous. » Le conflit au Maroc a été un « tour de coquin du destin ». La France peut se fier à l'Allemagne, pourvu « qu'elle nous accorde loyalement notre place dans la politique mondiale et coloniale ».

Pendant que le conflit se dénoue lentement par les négociations et la conférence d'Algésiras, Delbrück continue à s'inquiéter de l'hostilité des Anglais qui « n'est plus seulement un dogme de parti, mais une sorte de croyance populaire ». Une enquête internationale ouverte par *le Courrier Européen* sur l'avenir de la politique allemande lui révèle combien l'Allemagne est impopulaire. « On savait que l'Allemagne n'est pas aimée dans le monde..., mais je dois reconnaître que je ne savais pas que cette irritation contre nous fût si grande et si répandue. » (Décembre 1905.) « Les plus raisonnables, chose étonnante, sont les Français ; on voit par leurs réponses qu'ils ont vraiment étudié l'Allemagne. » Chez les autres nations, c'est la haine jointe à l'ignorance. La politique de persécution contre les Polonais, les Danois, les Alsaciens n'a pas été étrangère à ce sentiment, mais la raison décisive « c'est la crainte où les autres peuples vivent de nous..., la crainte de notre puissance », augmentée par les propos de l'empereur « qui à l'étranger résonnaient comme des menaces et passaient pour des signes d'intentions belliqueuses ». Les Allemands savaient ces discours « calculés non pour l'étranger, mais pour notre peuple », une « apostrophe personnelle du souverain » pour faire accepter aux Allemands les dépenses d'une flotte de guerre.

Ces paroles belliqueuses mettent la paix en danger, et comme on ne peut pas faire la leçon à l'empereur, Delbrück adresse un avertissement à son gouvernement.

C'est la loi de l'équilibre que les plus faibles se réunissent contre le plus fort. Nous pouvons la supporter dans la conscience que nous ne

voulons rien de plus que l'équilibre. Mais la diplomatie allemande ne doit pas un seul instant oublier combien la situation est dangereuse et tendue. Non seulement tout abus réel de notre puissance pourrait conjurer contre nous une terrible coalition, mais toute menace même est dangereuse. Ce ne sont pas seulement les paroles, ce sont les actes de la diplomatie allemande qui doivent montrer que nous voulons respecter l'indépendance même des plus petits.

La coalition européenne, voilà le danger ; la règle pour l'éviter doit être le respect des petites nations. Dix ans ne seront pas écoulés que l'agression contre deux petits États, la Serbie et la Belgique, mettra l'Allemagne en face d'une coalition de quatre grandes puissances.

Après de pénibles négociations l'accord d'Algésiras termine officiellement la crise, mais la défiance ne peut plus être dissipée entre la France et l'Allemagne : les Français n'oublient pas le coup de poing sur la table de Tanger; les Allemands reprochent à leur diplomatie son inaction, ils disent que les résultats de la Conférence ont été « l'inimitié des puissances de l'Ouest, l'isolement de l'Allemagne ». Delbrück essaie de les calmer. « Au Maroc le gouvernement ne cherchait pas une acquisition, il voulait... arrêter l'hégémonie de la France. » Si l'Angleterre et la Russie ont soutenu la France, c'est parce que « l'Allemagne est trop puissante »; si l'Italie s'est détachée, c'est que les motifs qui ont fait conclure la Triplice ont disparu, mais l'Allemagne n'a plus besoin de la Triplice. L'empereur se fâche contre les pessimistes (*Schwarzseher*), il les invite à « se chercher un autre pays ». Delbrück convient que si « l'empereur n'est pas très content de l'état actuel de la politique », c'est à cause de la politique extérieure. « Tout le monde est d'avis que nous ne sommes pas en bonne posture, l'empire allemand est isolé. » L'intimité s'est accrue entre l'Angleterre et la France.

L'Italie se rapproche d'elles et même la Russie cherche l'accord avec l'Angleterre... L'Autriche, notre unique amie, est paralysée par le désaccord intérieur. Tandis que la France et l'Angleterre grossissent leurs empires coloniaux des domaines les plus fertiles, l'Allemagne est limitée à quelques bribes.

Il est pourtant injuste de s'en prendre au gouvernement. « La seule vraie raison, c'est que l'Allemagne est trop puis-

sante et tous les autres peuples ont peur de nous... Si à sa puissance énorme sur terre elle joint la puissance sur mer, elle sera ressentie par les autres comme un danger général. » Et cette puissance dangereuse pour l'Europe deviendra un danger mortel pour l'Allemagne si les Allemands se laissent aller à la tentation de faire usage de leur force. Delbrück sent le péril si pressant qu'il pousse un cri d'alarme (octobre 1906).

La situation est sérieuse, avec une faute de notre part il pourrait se former une coalition générale comme contre Napoléon ou Louis XIV. Elle est souvent peu réjouissante parce que ce danger impose la plus extrême prudence et qu'il faut constamment louvoyer, ce qui ne paraît pas du tout correspondre à notre grande puissance réelle. Et elle n'offre aucune perspective de grands succès décisifs qui satisfassent l'orgueil national parce qu'un tel succès nous donnerait une prépondérance que nous ne devons pas vouloir afin de ne pas nous mettre dans la situation de la France sous Louis XIV et Napoléon Ier.

Pour atténuer la déception qu'imposera cette politique de modération, Delbrück distingue entre « l'empire allemand » et le « germanisme » (*Deutschtum*).

Étendre davantage la puissance de l'Empire allemand, nous devons nous l'interdire par principe, par égard pour l'équilibre européen. Mais le germanisme peut être encore poussé indéfiniment sans provoquer la conflagration universelle. Nous pouvons acquérir des débouchés pour le commerce et l'industrie allemands, des domaines d'influence pour l'esprit allemand, les personnalités allemandes, la langue allemande, sans chercher des droits de souveraineté et des conquêtes pour l'Empire.

Mais Delbrück n'ignore pas les ambitions et les tentations qui dégoûtent les Allemands de son programme pacifique.

Une telle politique, d'extérieur modeste, n'a rien qui excite l'imagination du peuple, l'émeuve et le satisfasse. Elle ne sera jamais populaire. Même les hommes d'État dirigeants ne se sentiront pas toujours satisfaits. On a besoin d'une énorme puissance sur terre et sur mer et on doit pourtant se garder de l'employer directement. Les pessimistes viendront toujours dire : « Qu'obtient donc en fait la grande Allemagne avec ses canons et ses navires? » Cependant cette politique est la seule raisonnable, la seule possible pour l'Allemagne, sous peine de conjurer sur l'Europe et sur elle-même des crises d'une portée incalculable... Ce qu'il faut accepter, c'est le renoncement à l'accroisse-

ment continuel de l'éclat extérieur, à la manifestation de la soif de puissance qui a conduit à leur perte les Français et les Russes.

Mais, dès ce temps, Delbrück est forcé de constater « dans le peuple Allemand » une « poussée bien trop forte » en ce sens et il renonce à concilier « les *surallemands* qui... voudraient faire de nous la *grande nation* ».

Comme le public allemand reste mécontent de la disproportion entre la manifestation de Tanger et le résultat d'Algésiras, Delbrück lui prêche la modération.

Le peuple allemand ne veut ni la politique d'aventure des pangermanistes ni la politique de philistin des rassasiés; il veut la participation à la politique mondiale, l'expansion du germanisme à l'égal des autres nations, sans vouloir en venir aux explosions sanglantes et aux combats sauvages qui dévasteraient l'Europe. Cela ne se laisse obtenir que par un système de louvoyage où il arrive même parfois de reculer un peu. On n'obtient dans cette voie ni l'amour des nations concurrentes, ni de subits grands succès brillants, et même il est difficile d'éviter entièrement les fautes, parce qu'on fait facilement un pas de trop en avant ou en arrière. Il faut s'y résigner.

On peut seulement conserver l'espoir d'un « grand coup de filet » et surtout on a la satisfaction de savoir l'empire allemand devenu assez fort « pour n'avoir plus besoin d'alliés ».

Les démarches menaçantes à l'occasion du Maroc ont produit l'effet redouté, on l'a vu à Algésiras, on le voit à la Conférence de La Haye. L'Angleterre, la France, la Russie, le Japon, l'Espagne se sont rapprochés ; l'Allemagne a l'impression d'être isolée, entourée d'adversaires « occupés à l'enserrer ». C'est aussi l'effet des persécutions germaniques en Posnanie et en Schleswig.

Si l'empire allemand est impopulaire dans le monde entier, ce n'est pas seulement par la jalousie envers nos progrès et notre puissance; les duretés de notre système de gouvernement... nous font paraître aux yeux des Américains, des Anglais, des Français... comme des demi-Russes et contribuent à exciter l'antipathie générale contre nous.

Plus que jamais « le moyen d'empêcher la guerre est de renforcer les armements ». Mais il n'en faut pas user pour l'offensive, ce serait la catastrophe (mai 1907). Cette fois, la

prédiction est précise, et elle est prophétique; nous la voyons se réaliser en 1916.

Une Allemagne agressive se trouverait bien vite dans la position de Napoléon Ier qui, à peine parvenu à l'apogée, succomba devant l'Europe coalisée. L'Allemagne ne renoncera pas à faire entendre sa voix dans les questions mondiales et, pour ce but, elle doit développer ses forces, mais elle se gardera bien d'entreprendre une politique de conquêtes dans laquelle elle finirait par couler à fond (*zu Grunde gehen*).

III

La catastrophe prévue ne s'est pas produite par la rupture directe entre l'Allemagne et l'Angleterre que Delbrück redoutait en 1906. La crise d'où la guerre devait sortir a éclaté dans la péninsule des Balkans. En 1908, la révolte de l'armée de Macédoine, la révolution dans l'empire ottoman, l'annexion à l'Autriche de la Bosnie-Herzégovine, la déclaration d'indépendance de la Bulgarie bouleversent l'équilibre de l'Europe orientale. La vieille question d'Orient se pose sous une nouvelle forme. La Serbie proteste contre l'annexion d'un pays de population serbe. La Russie qui, absorbée par l'aventure en Mandchourie et par la lutte contre la révolution, avait pendant douze ans abandonné la Serbie à l'influence autrichienne, reprend enfin le rôle de protectrice des Serbes. Si elle se heurte à l'Autriche, ce sera la guerre générale en Europe. *Danger de Guerre*, c'est le titre de la chronique de janvier 1909. Delbrück ne croit pas que les Turcs prennent les armes pour la Bosnie ; il a vu juste dès le début. « Le vrai danger de guerre... doit être cherché... en Serbie. » Un article de *l'Invalide russe* sur la question d'Orient (cité *in extenso*) pose la Russie en protectrice du *slavisme*, et en puissance prépondérante dans la péninsule des Balkans. Ainsi s'explique l'audace du « petit peuple » serbe en face de la grande Autriche.

Dès ce moment Delbrück ne se fait aucune illusion sur la Triple-Alliance, elle n'a été « qu'une ligue de paix » et n'a pas empêché l'Italie de faire des accords même avec les adver-

saires éventuels de l'Allemagne. « Les Italiens sont remplis d'une jalousie furieuse contre la politique austro-hongroise dans les Balkans... L'opinion populaire italienne brûle de combattre contre l'Autriche ». Au jour du conflit, l'Italie non seulement ne sera pas une alliée pour l'Allemagne, elle sera une ennemie.

La catastrophe commencera par une explosion dans les Balkans, Delbrück l'imagine avec une telle précision qu'il en décrit d'avance la marche.

Si les Serbes, dans un accès de passion sauvage, commencent la guerre contre l'Autriche et sont vaincus, les instincts nationaux en Italie et en Russie vont se soulever comme la mer fouettée par l'ouragan. L'Allemagne ne peut supporter que l'Autriche soit attaquée par la Russie et l'Italie ensemble et écrasée. Nous soutenons l'Autriche, et aussitôt en France les fusils partent tout seuls. L'Angleterre bloque nos côtes et a obtenu ce qu'elle veut. L'alliance générale contre l'Allemagne est faite : quatre grandes puissances contre deux.

Voilà bien une prévision exacte, mais où les rôles sont intervertis : on nous décrit une coalition agressive machinée par l'Angleterre contre les deux empires du centre et ce que nous avons vu a été une coalition défensive contre l'agression des empires, où l'Angleterre n'est entrée qu'après l'attaque. C'est l'Autriche qui a attaqué les Serbes et les Serbes ont été vainqueurs. C'est l'Allemagne qui a attaqué la France et qui, par l'agression contre la Belgique, a forcé l'Angleterre à la guerre.

Delbrück n'est pas de ces Allemands qui méprisent leurs adversaires et se croient invincibles. La guerre contre la coalition lui paraît devoir conduire à un désastre.

Il est clair que les forces militaires de l'alliance à quatre sont très supérieures à celles de la Double-Alliance, quand même le Maroc ferait aux Français une guerre désagréable.

L'armée autrichienne serait presque absorbée par l'Italie, la Serbie et le Monténégro. L'Allemagne aurait à combattre presque seule, d'un côté contre les Français soutenus par les Anglais, de l'autre, contre les Russes. Que nous puissions culbuter vite la France, il n'en peut être question ; il y faudrait une supériorité que nous possédons à peine, encore moins s'il nous faut envoyer la moitié de l'armée contre la Russie. En outre, la France, avec son puissant système de forts et de camps retranchés, est cuirassée de la mer du Nord aux Alpes de façon

presque impénétrable... Si on parvient enfin à percer et si on cherche la décision en rase campagne, il se passera toujours quelque temps, surtout si, après la première victoire, on est arrêté devant les camps retranchés ; pendant ce temps, les masses énormes des Russes approchant exigeront des armées, en sorte que les Français acquerront sur nous une grande supériorité numérique. Dans le cas le plus favorable nous n'arriverions qu'à une défense heureuse de nos frontières... Il serait très fâcheux de s'abandonner par aveuglement national à des illusions sur cette relation entre les forces.

Delbrück faisait trop d'honneur à notre cuirasse, elle ne dépassait pas la frontière belge et ne nous couvrait malheureusement pas jusqu'à la mer du Nord ; elle n'a pas empêché les armées allemandes de pénétrer en France, bien plus avant que Delbrück ne le prévoyait, et l'armée russe n'a pas empêché l'occupation de la Pologne et de la Lithuanie. Mais ces succès temporaires n'ont pas abattu les adversaires et ne peuvent que retarder l'issue certaine, l'épuisement de l'Allemagne par la guerre sur deux fronts jointe au blocus maritime.

La guerre peut-elle être évitée? Delbrück le croit. Il ne compte pas sur la sagesse des peuples. Sans doute « le peuple français dans son énorme majorité n'a aucun penchant pour la guerre, la France est le banquier de l'Europe », une guerre générale amènerait une suspension de paiements qui l'atteindrait plus que tout autre. Mais « une coalition européenne très supérieure », avec l'espoir de briser la prépondérance allemande et de recouvrer l'Alsace, lui offrirait une tentation irrésistible. En Angleterre « il y a un parti qui croit nécessaire pour éviter des dangers à venir de risquer une passe d'armes ». En Italie « le penchant à la guerre est plus fort que partout ailleurs ». C'est sur « les calculs politiques » des gouvernements que repose « la meilleure garantie de paix ». La « Quadruple-Alliance » se formerait volontiers pour écraser l'Allemagne et l'Autriche, mais elle ne pourrait se maintenir, parce que les quatre alliés ont des intérêts trop divergents.

Les Anglais veulent avant tout briser la force navale allemande, mais les Français et les Russes doivent désirer que l'Allemagne maintienne sa puissance maritime. La Russie voudrait expulser de la péninsule balkanique l'Autriche et l'influence allemande, mais l'An-

gleterre verrait avec le plus grand déplaisir la Russie prendre seule la place de l'Autriche.

Ces « désaccords dans l'intérieur de la Quadruple-Alliance » la rendraient impuissante. « Des coalisés n'opèrent jamais ensemble en parfaite harmonie, et d'autant moins qu'ils sont plus nombreux. » Même dans la lutte contre Napoléon « la coopération entre Russie, Prusse, Autriche et Angleterre fut paralysée par leur défiance mutuelle et leurs désordres intérieurs ». Cette perspective suffira pour empêcher la coalition de se former.

Nous pouvons être sûrs que la Quadruple-Alliance en aucun cas ne tiendra ensemble vraiment jusqu'au bout, et c'est parce qu'on peut prévoir cela sûrement dès aujourd'hui que nous pouvons conserver l'espoir que cette alliance ne se formera pas.

On voit combien est fragile ce calcul qui ne prévoit qu'une coalition offensive, conclue pour servir des intérêts particuliers inconciliables entre eux ; Delbrück, dominé par une idée fixe, ne conçoit la guerre que comme le résultat d'une machination des Anglais pour épuiser leurs rivaux.

Tout le continent serait ruiné et l'Angleterre seule y gagnerait. Et même, dès que la marine et la prospérité de l'Allemagne seraient assez affaiblies, l'Angleterre n'aurait plus d'intérêt à prolonger la lutte. On peut admettre qu'à Paris comme à Pétersbourg, on voit clairement cette situation et qu'on ne se sent pas tenté à faire d'énormes sacrifices uniquement pour l'Angleterre.

Mais le raisonnement porte à faux si la coalition est défensive, conclue contre une Allemagne agressive pour le salut de l'Europe; ce genre de coalition dure autant que l'adversaire commun. L'exemple même cité par Delbrück se retourne contre sa thèse, car enfin l'Alliance de 1813, malgré tous les désaccords, s'est maintenue jusqu'à la chute définitive de Napoléon. Il ne reste qu'un point assuré : une Quadruple-Alliance durable serait la défaite certaine de l'Allemagne.

Delbrück ne se sent pas pleinement rassuré. « Si la politique ne dépendait que des diplomates, nous pourrions sûrement dormir tranquilles, mais... les passions des peuples... peuvent déjouer tous les calculs. » Si les Serbes attaquent

l'Autriche la seule chance sera d'obtenir que l'Autriche se contente de saisir les troupes qui auront franchi la frontière ou, si elle intervient, qu'elle évacue, aussitôt le but obtenu... « Le danger est grand, puisse la sagesse des hommes d'État réussir à le conjurer ! »

Un mois plus tard, le danger est conjuré, non par la sagesse des hommes d'État, mais par la prudence ou l'impuissance du gouvernement russe qui a découragé les Serbes. Sous le titre : *Amélioration de la situation internationale*, Delbrück montre la France travaillant pour la paix, par crainte des dangers auxquels l'exposerait la coalition.

Dans une guerre de la Quadruple-Alliance contre l'Allemagne et l'Autriche, ce sont les Français qui ont le plus, les Anglais le moins à risquer... Ils ne désirent pas être entraînés par des intrigues anglaises dans une guerre à propos des Balkans.

Pourtant les intentions pacifiques de la France ne lui semblent pas une garantie certaine.

Que les Français n'entreraient en guerre qu'à contre-cœur, on l'a su à Londres, dès le début. La question était si, la guerre une fois allumée... les hommes d'État français auraient pu retenir le tempérament gaulois, si excitable. Cette possibilité d'entraîner la France dans la guerre subsiste comme auparavant. Un état de calme et de détente absolue entre les peuples n'est ni à attendre ni même à désirer. Mais c'est un gain considérable que la tension paraisse arriver jusqu'au point de rupture et que les hommes d'État dirigeants fassent un pas en arrière et rétablissent le calme. Gagner du temps est beaucoup en politique, souvent tout... Mais le feu pourra-t-il être éteint? (Février 1909.)

Depuis 1909 la tension en Europe ne cesse plus. Delbrück pourtant ne parle plus de coalition contre l'Allemagne. Est-il rassuré par le nouveau roi d'Angleterre? Ou pressent-il que c'est maintenant l'Allemagne qui prépare une agression?

L'affaire d'Agadir révèle un dangereux état de l'opinion publique allemande, elle reproche au gouvernement allemand sa modération envers la France. Le chef du parti national-libéral Bassermann propose d'envoyer deux corps d'armée sur la frontière française. Delbrück loue le gouvernement d'avoir évité toute menace.

La question dominante devait toujours être de savoir si on voulait en venir à la guerre. Dieu veuille préserver nous et le monde civilisé de cette guerre ! On n'en peut calculer les horreurs et je conteste expressément qu'elle soit en fin de compte inévitable. Mais même pour celui qui la juge inévitable, il reste à répondre si, du point de vue de l'Allemagne, il vaut mieux la retarder ou la hâter. La réponse ne peut être douteuse. Pour la guerre de terre, la force du peuple allemand s'accroît chaque année presque d'un million d'hommes, tandis que la population de la France est stagnante. Pour la guerre de mer, notre rapport avec l'Angleterre dans l'arme décisive, le *dreadnought*, s'améliorera d'année en année jusqu'en 1914. En 1915, le canal des deux mers sera prêt... Et l'opposition nationale contre la domination anglaise en Égypte... comme en Inde, est en croissance évidente et le chemin de fer de Syrie-Arabie va toujours de l'avant. Le temps travaille donc pour nous... Un gouvernement allemand n'agirait-il pas criminellement si, dans ces conditions, il n'opérait pas aussi prudemment que possible, si la guerre doit vraiment être inévitable, du moins pour la différer encore? (Décembre 1911.)

Delbrück a-t-il dès lors attendu la guerre pour 1914 et connu les projets contre l'Égypte et l'Inde? S'y résigne-t-il en demandant seulement un délai? Pour le moment en tout cas il redoute l'ardeur belliqueuse de l'opinion et défend résolument la paix.

Que dira-t-on aux chefs des partis conservateur et national-libéral qui ont tenu au Reichstag des discours comme s'ils ne pouvaient plus attendre le moment de se battre?...

... Les révélations venues d'Angleterre nous montrent... combien nous avons passé près du danger de la guerre, de la guerre entre les peuples les plus civilisés, pour un plus gros morceau du Congo !...

... Dans ces dernières semaines j'ai eu constamment devant les yeux l'attitude du peuple français et la marche de la politique française en 1870... Napoléon parti pour la guerre les larmes aux yeux, mais incapable de résister à la pression de ceux pour qui céder signifiait manquer à l'honneur. Y a-t-il vraiment dans le tempérament et la discipline politique, entre le peuple français et le peuple allemand une si grande différence qu'on l'admet chez nous? La différence consiste moins dans le caractère du peuple que dans la constitution. Le gouvernement de Napoléon III reposait sur la souveraineté du peuple, il était empereur non en vertu du droit héréditaire, mais par l'élection du peuple... Il était forcé de suivre les courants de l'opinion publique... Le chancelier nommé par l'empereur est au-dessus des partis et peut faire sa politique sans l'opinion publique et contre elle. Ainsi la France en 1870 a été précipitée dans la guerre, et l'Allemagne en 1911 en a été préservée.

1914 allait bientôt montrer que l'empereur allemand de droit divin ne résistait pas mieux à l'entraînement belliqueux que l'empereur français d'origine plébiscitaire.

Pour détourner l'opinion des aventures sur le continent, Delbrück cherche à l'orienter vers la « politique mondiale ». Il ne se contente plus de l'expansion du germanisme, il réclame « une part dans cette domination du monde que l'essence de l'humanité et sa destination supérieure assigne aux peuples civilisés... Il n'est pas vrai que le monde soit partagé ». Et il désigne les régions où il reste à prendre, la Turquie, l'Arabie, la Chine, les colonies du Portugal, le Congo belge. Partout où se produiront des changements de territoire « l'Allemagne doit faire savoir qu'elle se sent autorisée à élever une prétention à compensation ». Le danger pour la paix du monde serait maintenant de laisser les autres peuples s'imaginer que l'Allemagne « peut retomber dans le rôle du poète qui vient après que le monde est partagé ». D'accord avec son collaborateur Rohrbach, un demi-pangermaniste, Delbrück trace le plan d'un empire colonial allemand s'étendant du Niger à l'Afrique australe.

En Europe la question d'Orient se rouvre en 1912, les deux guerres des Balkans apportent une rude déception à l'Allemagne et à l'Autriche, les États vainqueurs des Turcs leur barrent la route vers l'Orient. Delbrück croit de nouveau la paix menacée, cette fois par la Russie, et il ne compte plus sur la faiblesse de la France (avril 1913).

Les Français ont pris pleine conscience combien leurs deux amis, Russes et Anglais, tiennent à ce qu'ils restent une grande puissance... Depuis lors, ils n'ont plus peur de nous, ils ont le sentiment que si la guerre devait arriver, ils sont couverts en tout cas contre une défaite complète comme celle de 1870...

Cette humeur plus batailleuse des Français, qui existait déjà l'an passé, ne serait pas très dangereuse, car en Angleterre l'amour de la paix a pris le dessus... Mais la crise des Balkans est intervenue et a créé une situation très grave... Le renforcement de la Bulgarie et de la Serbie signifie un entravement des forces de l'Autriche qui indirectement affaiblit la position internationale de l'Allemagne. Ce n'est pas là encore l'essentiel. L'essentiel qu'on ne doit pas publier officiellement... c'est l'attitude prise par la Russie et la force vraiment étonnante qu'elle a montrée... La Russie a fait des armements et les a supportés en se jouant... Ses forces économiques et financières sont

beaucoup plus grandes qu'on ne pensait. Les lourdes dépenses de la guerre au Japon et les destructions économiques de la révolution ont été vite guéries... En douze ans sa population s'est accrue de 35 millions... Là est le vrai danger pour la paix du monde et l'avenir de toute civilisation... La Russie est... avant tout une puissance politique, et, comme telle, l'ennemi le plus terrible que nous avons... Notre tâche est d'élever une digue contre le flot montant, c'est notre plus grand intérêt vital de protéger l'Autriche contre la Russie.

C'est pourquoi Delbrück propose d'augmenter l'effectif de l'armée en appliquant le principe du service militaire universel à tous les hommes valides. Mais le danger actuel ne vient plus de l'étranger. L'Angleterre ne pense plus qu'à la paix, l'Italie paraît réconciliée avec l'Autriche. On ne songe plus à une quadruple alliance offensive. C'est maintenant l'empire allemand qui prépare l'agression contre la France et la Russie isolées ; profitant de l'ivresse du jubilé de 1913, il extorque au peuple allemand l'impôt colossal nécessaire à ses préparatifs de guerre.

Quelques professeurs essaient de rappeler à la raison ce peuple en délire, Delbrück est du nombre. A la fin de l'année il pousse le cri d'alarme, il dénonce ouvertement les fauteurs de la guerre d'agression, *Les Pangermanistes* (*Die Alldeutschen*), c'est le titre de sa correspondance de décembre 1913.

J'ai dit que le danger pour l'avenir de l'Allemagne ne réside pas dans le socialisme ni dans le centre (catholique), mais dans les pangermanistes... Le centre... n'est plus aujourd'hui l'ennemi de l'empire... le socialisme n'est plus révolutionnaire. Le seul vraiment grand danger pour l'avenir de l'empire allemand réside dans la politique extérieure. Nous pourrions nous laisser entraîner à une guerre qui non seulement, parce qu'elle est inutile, signifierait un malheur inouï pour nous et tout le monde civilisé, mais dont l'issue, en l'état de l'Europe, n'est nullement assurée. On ne doit pousser à une telle guerre que si la nécessité ou l'honneur y contraint ou si l'avenir de la nation est en jeu. Ce n'est pas le cas.

La France est si bien armée que, même dans une lutte isolée contre nous, le succès nous serait très durement disputé. Nous finirions sûrement par terrasser le voisin de l'Ouest, mais seulement après une longue résistance très acharnée. Mais une lutte isolée entre nous et les Français, il n'y faut pas penser. Si nous engageons une guerre contre la France nous aurons indubitablement affaire aussi à la Russie et probablement à l'Angleterre. La Russie s'est rétablie incroyablement vite des dommages de la guerre de Mandchourie et de la révolution. Son

armée de paix est plus forte que celles de l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie ensemble...

Il en prend occasion pour renouveler ses conseils de prudence et ses prédictions de défaite.

La tâche politique de l'Allemagne ne peut être que de travailler sans hésiter à un grand empire colonial,... de maintenir un armement aussi fort que possible, mais de ne faire la guerre que s'il ne reste absolument aucune autre issue honorable... Une guerre inutile ou même imposée à un mauvais moment... est le danger le plus terrible qui puisse nous atteindre...

Je suis d'accord avec les pangermanistes pour renforcer notre armement, et dans l'idée que cet armement doit servir non seulement à maintenir la paix, mais à obtenir des résultats positifs ; mais je les accuse... de ne pas se contenter de cela et, par des menaces, des excitations, souvent des provocations,... de risquer de nous entraîner dans une aventure de guerre.

Delbrück cite un article d'un pangermaniste de marque qui déclare trop lourds les sacrifices faits par les Allemands pour « le seul rôle de soutiens de la paix ».

Des choses semblables... dites cent fois dans la presse pangermaniste nous ont fait dans le monde entier la réputation de destiner nos armements sur terre et sur mer à une grande guerre offensive prochaine. Le monde, loin de se laisser intimider et décider à des concessions, s'est resserré ensemble plus fortement contre nous.

Si l'Allemagne a si peu obtenu en 1911, la faute en est au « tapage des pangermanistes » et à la « presse hypernationale ».

La ligue pangermaniste existait depuis vingt ans, le mal n'est donc pas nouveau, mais il s'est aggravé subitement.

On se consolait jadis en disant : « Les pangermanistes sont une petite secte à demi comique, sans influence. » On ne peut plus le dire aujourd'hui. La presse pangermaniste est très répandue et a pour elle un parti très zélé. La *Post*, sans être l'organe direct du parti d'empire, est pourtant en relation étroite avec lui. Faut-il s'étonner que le souci ait saisi de vastes cercles en présence des succès de l'agitation pangermaniste?... Je sais que de plusieurs côtés on conseille de ne pas prendre au tragique le bruit pangermaniste; la pensée nationale, dit-on, apparaît ici en une sorte de caricature, il n'en peut être autrement, il faut grossir ce qu'on présente au peuple pour l'entraîner.

A cette excuse Delbrück répond en termes prophétiques :

C'est par des courants chauvins auxquels les gens raisonnnables ne se sont pas opposés au bon moment que les Français en 1870 ont été précipités dans le malheur. Ce n'est pas la révolution socialiste, c'est une guerre européenne sans une nécessité interne qui est le danger de l'avenir... J'ai fait remarquer que dans les grands discours de fête de cette année les orateurs l'un après l'autre se sont sentis poussés à exprimer ce même avertissement. Y a-t-il eu une conspiration générale de professeurs pour employer à cela le jubilé de 1913? Il faut bien admettre que chez les orateurs, et probablement leurs auditeurs, l'opinion est répandue que l'idéalisme national en Allemagne est en danger de tourner au fanatisme national, et c'est le plus grand danger pour la santé de l'âme du peuple. Ainsi, vous, guides du peuple, attention ! C'est très sérieux !

Huit mois après cette adjuration, les pangermanistes triomphants entraînaient leur pays dans l'abîme. Delbrück voyait son empereur pacifique précipiter l'Allemagne dans une guerre d'agression contre la Russie et la France dont il venait d'apprécier si exactement la force redoutable; il le voyait, par l'invasion criminelle de la Belgique, provoquer l'Angleterre à une guerre à outrance, tandis que son complice autrichien, par l'agression contre la Serbie, donnait le coup de mort à la Triple-Alliance et préparait l'Italie à intervenir contre les agresseurs. Ainsi le gouvernement qui devait ne « jamais provoquer à la légère une guerre européenne » justifiait le soupçon déclaré « absurde » par Delbrück en 1905, que « Guillaume voulait la guerre contre la France pour l'écraser complètement ». Quel effroi a dû inspirer à cet homme clairvoyant la « Quadruple-Alliance » dont il avait si exactement prévu la puissance invincible? Non pas cette coalition agressive d'ambitions égoïstes, que ses calculs (de 1909) lui montraient disloquée promptement par l'opposition entre les intérêts, mais une coalition défensive contre une entreprise de domination universelle. Et il savait, par l'exemple des Alliés de 1813, qu'une telle coalition, imposée par l'instinct de conservation, cimentée par la crainte d'un même danger et la haine d'un même adversaire, ne se dissout pas avant d'avoir abattu l'ennemi commun.

Rien ne pouvait plus arrêter la catastrophe ; d'ailleurs la parole n'était plus libre. Et comment parler à ce peuple en

délire? Je n'ai pas vu la signature de Delbrück sur le manifeste des intellectuels. Par contre, il a signé l'appel de la Ligue de « La Patrie nouvelle », fondée pour régénérer l'Allemagne par un retour à la raison, et qui a protesté contre les annexions de territoire. Il a dans sa revue (novembre 1915) recommandé en concluant la paix de préparer la reprise des relations économiques avec les pays voisins. Il a dit récemment à un journaliste américain que l'Allemagne dans cette guerre défend les petites nationalités ; c'est, en effet, le rôle que dès 1905 il désirait lui voir prendre ; mais il sait bien comment elle l'a joué en Belgique, en Pologne et en Serbie. Il ne peut plus se faire d'illusions. Il connaît la disproportion des forces, il l'a souvent (de 1905 à 1909) rappelée à ses compatriotes pour les maintenir en paix ; il a démontré la supériorité irrésistible de la Quadruple-Alliance dans une lutte de longue durée. Il sait que les Allemands, entraînés par des nationalistes aveugles et un gouvernement faible, comme les Français en 1870, se sont « précipités dans le malheur ». Il a d'avance (en 1905) annoncé l'issue de la guerre : l'Allemagne va « succomber », l'Allemagne va « couler au fond ».

CH. SEIGNOBOS

LA VIE N'EST PAS UN ROMAN

I

Gaspard Cornette n'avait nullement l'aspect d'un héros de roman. En le voyant, la silhouette étriquée, l'air frileux, on était plus disposé à le plaindre qu'à l'envier. On imaginait, dans ce corps malheureux, une âme malheureuse aussi. Et pourtant, quand ses camarades de bureau lui disaient, le matin :

— Eh bien, monsieur Cornette, ça va aujourd'hui?

Gaspard répondait avec un sourire :

— Merci, merci. Ça va toujours : j'aurais tort de me plaindre.

Et quand quelqu'un ajoutait :

— Et les amours, ça va aussi ?

on voyait la figure de Gaspard s'illuminer, et, avec un regard reconnaissant, il murmurait :

— De ce côté-là non plus, il n'y a rien à redire.

C'était un employé honnête, exact, méticuleux. Dix ans auparavant, son père l'avait amené à M. Dumazet, qui avait été son condisciple au lycée de Guéret. A la vue de ce grand garçon de vingt ans qui aggravait son aspect misérable d'une insurmontable timidité, l'imposant M. Dumazet n'avait pas pu dissimuler une grimace.

Monsieur Cornette père s'y attendait. Il insista :

— Tu verras, il n'a pas l'air : mais il s'y mettra, pour sûr.

Il a hérité ça de sa mère, qui était une brave femme, mais qui ne représentait pas non plus.

M. Dumazet avait cédé, et Gaspard était entré à *La Vigilante*, compagnie d'assurance contre le vol, société anonyme au capital de deux millions.

Ses chefs s'étaient vite aperçus qu'il était sérieux, réfléchi, et qu'il se mettait sans retard au courant des affaires. Ses camarades, qui auraient été tentés de le prendre comme souffre-douleur parce qu'il paraissait sans défense, avaient été promptement désarmés par la bonne humeur avec laquelle il acceptait les quolibets et les moqueries, sans se fâcher, sans gémir, ayant l'air de les considérer comme une chose naturelle et qui lui était due, serviable sans platitude, content de son sort, ne cherchant pas à s'élever, étonné d'être déjà aussi favorisé. Et tous disaient de lui :

— Gaspard Cornette, c'est un brave garçon.

Quand il sortait à six heures et demie de son bureau, situé rue de Rivoli, il allait dîner avec deux camarades, célibataires comme lui, dans un petit restaurant du boulevard Montparnasse. Ils faisaient de préférence le chemin à pied pour prendre de l'exercice. Le restaurant avait un aspect modeste. En été, on y voyait une terrasse ombragée par des lauriers en caisses. Gaspard Cornette l'avait choisi, après de nombreux tâtonnements, non pas que la cuisine y fût meilleure qu'autre part, ni le prix moins élevé, mais uniquement parce que la vaisselle y était mieux « faite », et que les doigts ne s'imprimaient pas sur la buée graisseuse des assiettes.

Ils dînaient là tous les trois. Cornette fixait sa serviette autour du cou par un petit système ingénieux d'agrafes et d'élastiques. La tête émergeait de tout ce blanc, une tête petite, hérissée de cheveux noirs en brosse, avec une barbe noire en pointe, des moustaches assez épaisses et tombantes. Les yeux marron, plutôt petits et enfoncés, étaient souvent rouges. Mais ce qu'il y avait certainement de plus fâcheux, c'était le nez, un nez épais, large, vulgaire, brusquement retroussé à l'extrémité, et dont les narines rondes semblaient vous regarder. Le teint était mat, un peu gris, exception faite pour ce nez qui justement rougissait au moindre change-

ment de température, à la moindre émotion de son propriétaire.

Son camarade Dubreuil, un long maigre, blond et rose, se flattait de ressembler à un Anglais ; l'autre, le vieux Passereau, avec son air souriant et cordial, avec ses yeux candides et son humeur égale, était le favori des deux bonnes du restaurant.

Leurs dîners étaient calmes, réguliers. Ils parlaient des choses du bureau, du temps qu'il faisait, du repas, peu de politique, encore moins de leurs affaires personnelles. C'était pourtant là, que, un soir, un soir en apparence comme tous les autres soirs, Cornette leur avait fait ses confidences. Peut-être était-ce parce que, pour la première fois depuis l'hiver, la fenêtre ouverte près de leur table laissait entrer une brise toute chargée de l'odeur des automobiles et de la poussière de la rue et qui, en leur caressant le visage, leur rappelait le printemps.

Donc, Cornette leur dit tout à coup, en hochant la tête :

— Moi, j'ai de grands projets.

— Des projets matrimoniaux? — questionna le grand Dubreuil qui cultivait, à défaut de calembours, les plaisanteries toutes faites.

— Oui, matrimoniaux, — répondit Gaspard un peu rougissant et grave.

Passereau cessa de hacher en menus morceaux ses épluchures d'orange et releva la tête :

— Eh bien ! vous en avez de bonnes !

— Je ne plaisante pas, — prononça lentement Gaspard Cornette, dont le nez s'empourpra.

Alors, quand ils comprirent que c'était sérieux, il y eut un silence, un long silence où chacun cherchait ce qu'il devait dire et ne trouvait rien.

La chose leur aurait peut-être paru bouffonne s'ils n'avaient pas senti en eux l'amertume du bonheur qu'on a attendu, qu'on cherche encore, et qu'un autre a trouvé.

— C'est vrai, mon vieux?... Ah ! que je suis content !... Racontez nous ça..., — dirent-ils enfin.

Et Gaspard, les yeux sur la nappe, sa serviette encore autour du cou, leur raconta son histoire, très simple du reste.

Une jeunesse de quelque vingt-neuf ans qu'il rencontrait tous les matins dans le métro, alors qu'elle se rendait à un petit cours pour enseigner le piano à des bambins. A force de se voir, ils avaient fini par se parler. Elle s'appelait Angèle (Gaspard ne voulut pas leur dire son autre nom). Ils s'étaient plu, parce qu'ils étaient tous deux sérieux, ponctuels et calmes. Elle aimait l'ordre et la propreté. Rien n'avait encore été fixé ; ils ne s'étaient pas dit : « Nous nous marierons », mais chacun savait que l'autre y songeait.

Cornette racontait tout cela comme absorbé dans ses pensées, sans regarder ses commensaux, qui tous deux écoutaient curieux, mais gênés.

Ils se séparèrent plus tard qu'à l'ordinaire, et Cornette regagna sa chambre, l'esprit perdu dans ses rêves d'avenir, tandis que les deux autres s'en allaient d'un pas plus lourd, avec quelque chose d'amer au fond d'eux-mêmes.

Ni l'un ni l'autre n'avait osé lui demander si elle était jolie, et lui-même n'en avait rien dit.

Depuis qu'il en avait parlé, il y pensait davantage. Il aimait à se représenter comment ils vivraient; il se voyait modifiant son appartement de garçon pour y faire une place à Angèle ; il s'imaginait leurs repas, en tête-à-tête, et la silhouette d'Angèle, une silhouette un peu courte, le buste trop petit, la tête dans les épaules, mais l'air si propre, si sérieux, si honnête ! En y songeant, il était tout attendri.

Elle avait une certaine culture, et, comme il aimait la lecture, il se réjouissait des livres qu'ils liraient ensemble. Ils s'étaient reconnu les mêmes goûts : elle voulait aux romans une conclusion morale. Ainsi, elle haïssait Anna Karenine jusqu'au moment de son « expiation ». Lui aussi, tous ces conflits de passions, de devoirs, qui forment les thèmes de tant de romans, le révoltaient. Tant de complications les dépassaient. Cette passion sans frein, cet amour semblable au gui parasite qui s'accroche à l'arbre qu'il a choisi et le fait périr, leur semblait quelque chose d'uniquement romanesque, de très en dehors de la vie.

Autour d'eux, et pour eux, les événements s'étaient présentés plus simplement. Angèle avait des amies mariées ; plu-

sieurs étaient heureuses; mais leurs mariages ne s'étaient décidés qu'après de longues réflexions : aucune n'avait connu ce sentiment devant lequel tout doit s'incliner. Angèle disait volontiers : « On peut toujours résister au mal. » Et Gaspard résumait toute sa philosophie par ces mots : « Quand on a fait son devoir, alors on pense à soi. »

Et tous deux, ayant l'âme tranquille, se laissaient aller à des rêves d'avenir.

Un après-midi, Gaspard, ayant besoin d'un costume, demanda l'autorisation de quitter le bureau un peu avant l'heure habituelle de la sortie. Il remonta à pied la rue de Rivoli. Le temps était lourd, lourd de cette chaleur morte, sans soleil, de cette chaleur de ville qui semble émaner de la terre elle-même, des maisons, des murs. Il marchait lentement parce qu'il aimait ces galeries aux magasins remplis de choses. Un moment, il contempla à la devanture d'un bijoutier une longue chaîne de corail clair. Il pensait qu'Angèle serait fière d'en avoir une semblable. Il était sur le point d'entrer pour demander le prix, mais il fut retenu par l'idée de toutes les dépenses qu'ils auraient à faire pour leur installation. Plus tard, si tout marchait bien, on verrait. Il s'arrêta aussi devant une de ces maisons pleines à déborder de cartes postales et de photographies représentant des tableaux célèbres. L'idée que des hommes avaient pu faire cela l'émerveillait. Il ne trouvait pas surprenant qu'il existât dans la nature tant de choses belles, tant de mécanismes délicats, compliqués ; mais tout ce qui était l'ouvrage des hommes le plongeait dans l'extase. Il avait plus d'admiration pour les rouages d'une montre que pour une fourmilière ou une ruche d'abeilles.

Il se laissait aller à sa contemplation, se sentant tout petit, et bien incapable, bien humble, devant ces œuvres d'art, quand tout à coup une voix féminine près de lui murmura son nom :

— Mais c'est Gaspard !

Il eut un sursaut, et se retourna brusquement. A côté de lui se tenait une grande femme blonde, d'une mise un peu tapageuse, portant un large chapeau noir avec une rose rouge sur le côté, avec un buste développé que couvrait un corsage

blanc orné de dentelles. Le corsage n'était pas très propre; la dentelle, vieille déjà, avait cédé par endroits et n'était pas raccommodée. Elle avait une jupe très collante et des souliers d'une jaune un peu trop vif. Et, malgré tout cela, cette grande femme blonde gardait un air à la fois douloureux et honnête, qui excluait à première vue l'idée qu'elle fût une vulgaire promeneuse professionnelle.

— Tu ne me reconnais pas ? — questionna-t-elle, un peu inquiète.

Gaspard la dévisageait, angoissé :

— Si, je te reconnais, — articula-t-il, la voix très basse, comme si les mots avaient peine à sortir. — Mais je ne savais pas que tu étais là.

Elle parlait vite, un peu excitée.

— Je pensais que, depuis si longtemps... — Elle s'arrêta semblant réfléchir... — Huit ans, je crois..., j'avais beaucoup changé.

— Tu as changé, en effet, — dit Gaspard Cornette en baissant les yeux.

Alors elle fronça les sourcils.

— J'ai vieilli, n'est-ce pas?

Il ne répondit rien.

Les gens qui allaient et venaient les bousculaient, les séparaient ; le bruit des voitures couvrait leurs voix.

— Traversons, — dit-elle. — Nous serons mieux.

— Non, — dit Gaspard, — je ne peux pas m'arrêter : j'ai une course à faire.

Elle sentit si bien qu'il était gêné, intimidé, qu'elle dit avec coquetterie :

— Écoute, Gaspard, après huit ans, nous devons avoir bien des choses à nous raconter. Nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas? Veux-tu que je t'accompagne? De quel côté vas-tu?

Il fit un geste vague.

— Je vais par là.

Il aurait voulu s'en aller, mais il ne le pouvait ; il sentait la présence de cette femme comme une fatalité qu'il devait subir encore un peu, et qu'il lui faudrait marcher à côté d'elle alors que tout, dans son attitude, le choquait. Et la vieille

histoire lui revint à l'esprit, la vieille histoire qu'il avait voulu oublier, qu'il avait réussi à oublier...

Il revit cette maison de Montrouge où il habitait avec ses parents, et où Clémence habitait avec les siens. Leurs rencontres dans l'escalier... et comme elle riait en le regardant d'une façon qui l'intimidait, et comme elle lui disait : « Pardon, monsieur Gaspard ! » en passant près de lui.

Et puis, un jour, ils s'étaient parlé, un jour où, madame Cornette étant malade, Clémence s'était arrêtée pour demander des nouvelles. Alors ils étaient devenus camarades, lui toujours un peu gêné devant cette grande fille hardie, qui parlait de tout, et riait fort. Un jour, ils avaient décidé de s'épouser. Quelque temps, ils avaient fait des projets ; puis tout à coup Clémence, sans explications, lui avait déclaré qu'il ne fallait plus songer à elle, qu'elle ne voulait plus se marier.

Il avait été triste, mais en même temps comme délivré de quelque chose de trop lourd : il avait été humilié aussi ; mais, depuis, chaque fois qu'il y avait pensé, ç'avait été pour se réjouir et se féliciter. Il se rappelait l'intérieur des Laroche, les parents de Clémence, un intérieur moins pauvre que désordonné : madame Laroche toujours malpropre, traînant dans l'appartement des pantoufles en loques... Tous ces détails, il ne les avait pas vus au moment où il allait chez les Laroche pour y rencontrer Clémence. Petit à petit, ils lui étaient revenus, et plusieurs fois depuis il s'était dit : « Je l'ai échappé belle. »

Et maintenant Clémence était là devant lui. Il avait remarqué son visage déjà un peu fané en effet, avec des taches de poudre rose mal étendue. Toute cette attitude désordonnée et hardie, c'est bien ce qu'il avait prévu.

Il se mit en route à côté d'elle.

— Et tes parents, — demanda Gaspard pour dire quelque chose, craignant surtout ce qu'elle allait dire elle-même.

— Oh ! mes parents, il y a longtemps que je ne les vois plus. — Son ton était fatigué, indifférent.

Ils avaient traversé la rue ; maintenant ils marchaient sur la terrasse des Tuileries. Des enfants couraient autour d'eux, mais Gaspard allait les yeux baissés, loin de tout.

Elle reprit :

— Je les ai quittés il y a sept ans. Devine pourquoi?

Elle riait, et Gaspard eut peur.

— Oh ! je n'en sais rien.

— Je les ai quittés, — reprit-elle, en le regardant de côté, mais sans tourner la tête, — je les ai quittés à cause de toi.

— De moi? — dit-il mollement.

— Oui... Ils ne m'ont pas pardonné d'avoir rompu notre mariage ; ils m'ont tant accablée de reproches, ma mère surtout, qu'un jour je suis partie, et depuis j'essaye de me tirer d'affaire. Je fais de la lingerie. Quelquefois ça va ; quelquefois ça va mal. J'ai une chambre à moi, rue des Batignolles... Ça ne paraît peut-être pas... parce qu'au fond..., je suis gaie..., mais je n'ai guère eu de bons jours depuis que je t'ai quitté.

Gaspard suivait sa propre pensée.

— Je croyais bien ne jamais te revoir.

Alors elle dit plus doucement, mais sans le quitter des yeux :

— Moi, je ne t'ai pas oublié... Ça me fait plaisir de te revoir... Est-ce que tu m'en veux toujours?

— Ah ! certes non, — répondit Gaspard sur un ton si ferme qu'elle en fut vexée, et, sans coquetterie cette fois, elle ajouta :

— Si tu ne m'en voulais pas, tu serais plus aimable.

Soudain, elle eut une idée.

— Est-ce que tu es marié?

Gaspard Cornette hésita : il eut une seconde devant les yeux l'image d'Angèle et faillit répondre affirmativement, mais il sentit que ce serait une lâcheté.

— Non, — dit-il seulement.

Elle n'avait aucun projet déterminé, mais elle fut contente tout de même. Ça n'avait été du reste qu'une inquiétude passagère, car cette rencontre qui soudain les avait placés face à face les avait si bien ramenés à huit ans en arrière, que, sans même s'en apercevoir, ils avaient repris immédiatement le tutoiement ancien.

— Alors, nous pouvons être amis? — questionna-t-elle.

Gaspard voulut brusquer.

— Oh ! c'est bien inutile.

— Écoute, Gaspard, — dit-elle, la voix soudain plus grave, — écoute, ça n'est pas gentil d'être aussi dur vis-à-vis de moi. Si tu savais ce qu'a été ma vie depuis, tu aurais un peu pitié de moi. J'ai travaillé, j'ai peiné... au lieu de faire comme tant d'autres. Oui, Gaspard... Je suis toujours la Clémence que tu as connue, si drôle que ça puisse te paraître... Il n'y a eu que toi dans ma vie, rien que toi, je te le jure. Et qu'est-ce qui m'attend? J'aurai trente ans bientôt...

— Tu es bonne encore de me faire des reproches! On dirait que c'est moi qui t'ai lâché.

Elle ne riait plus, et Gaspard, en levant les yeux, vit sur son visage une expression plus lassée : elle ne le regardait pas et marchait, le regard lointain.

Après quelques secondes de silence, elle dit enfin :

— Oui, c'est moi qui n'ai plus voulu... mais... c'était bien tout de même un peu de ta faute.

— De ma faute?

— Oui ! Si tu avais été autrement... — Elle hésita, cherchant ses mots. — Moins craintif... Tu étais si tranquille, tu parlais si peu... J'ai cru que tu ne m'aimais pas... C'est pour ça que je n'ai plus voulu.

Et, comme il ne répondait pas, elle ajouta plus bas :

— Je t'assure, depuis, je l'ai souvent regretté... Et toi?

— Moi ! il y a longtemps que je n'y pense plus, — articula Gaspard.

Alors elle sembla se secouer, et, sur un ton plus léger :

— Voyons ! Parle-moi de toi maintenant, raconte-moi ce que tu es devenu, ce que tu fais.

Il dit ses occupations, comment sa vie était arrangée ; il parla de ses chefs, de son restaurant ; il s'étendit sur ces sujets, se sentant là sur un terrain solide. Il ne dit rien d'Angèle, gêné de parler d'elle à cette femme qu'il espérait ne plus revoir.

Devant la *Belle Jardinière*, il s'arrêta :

— C'est là que je vais, — dit-il.

Alors, elle lui tendit la main :

— On se reverra, n'est-ce pas?

Il n'eut pas le courage de lui dire non. Il répondit d'un geste vague.

Quand il l'eut quittée, il conserva la sensation désagréable d'une main chaude et moite dans la sienne.

II

Dès qu'elle ouvrait les yeux, Angèle sentait quelque chose de joyeux qui tintait au fond de son cœur. Avant de penser à Gaspard, la sensation qu'il existait embellissait tout, rendait l'air plus léger.

Si pourtant quelque chose la troublait, l'attristait, malgré tout elle se réconfortait par la seule pensée qu'elle pouvait le lui dire, et souvent, près de lui, elle n'y songeait plus.

Et dans leurs regards le matin, à l'entrée du métro, dans le banal : « Bonjour, mademoiselle Angèle ! — Bonjour, monsieur Gaspard ! » qu'ils échangeaient avec une poignée de main, ils percevaient qu'ils étaient les mêmes, que rien ne s'était passé, qu'ils se comprenaient toujours. Et le reste leur importait peu.

De sa rencontre avec Clémence, Gaspard garda une vague impression de tristesse, un malaise presque physique, et les paroles qu'elle lui avait dites, et qu'il croyait n'avoir pas écoutées, trop préoccupé de ses propres pensées, lui revenaient maintenant avec une netteté qui le troublait. C'était ses mots ; c'était ses intonations. Il savait pourtant qu'il n'avait rien à se reprocher : il se rappelait maintenant avec un sentiment de satisfaction leur rupture, qui l'avait tant humilié autrefois ; il savait que cette rencontre n'avait réveillé en lui aucune des impressions anciennes, aucune émotion même.

Et s'il n'avait pas depuis longtemps éprouvé le besoin d'en faire l'aveu à Angèle, si cela n'avait projeté aucune ombre sur leur intimité, c'est parce qu'il savait combien le sentiment d'autrefois était misérable à côté de celui qu'il éprouvait aujourd'hui. Du reste, elle-même, toute à l'épanouissement de leur amitié, n'avait pas eu l'idée de l'interroger. Elle le voyait là devant ses yeux tel qu'il avait toujours été.

Le lendemain de la rencontre avec Clémence, Gaspard espérait que la présence d'Angèle dissiperait cette impression pénible; elle-même s'avançait joyeuse parce qu'il faisait beau, qu'on respirait largement, et qu'elle aimait entendre le bruit de ses talons frappant l'asphalte, avec une activité joyeuse.

— Bonjour, mademoiselle Angèle.

— Bonjour, monsieur Gaspard.

Après ce premier regard, ce salut de leur cœur, ils descendirent ensemble dans l'obscurité grouillante du métropolitain.

Un train était là. Ils y montèrent rapidement et s'assirent en face l'un de l'autre.

Gaspard sentit de nouveau qu'Angèle le regardait, mais quelque chose l'empêcha de lever les yeux pour rencontrer son regard.

Elle l'interrogea.

— Vous avez trouvé un costume?

Cette question, naturelle pourtant, lui causa un peu d'étonnement. Elle le ramenait trop vers des pensées qu'il voulait fuir.

— Oui, — dit-il... — Ça n'est pas merveilleux ; mais pour tous les jours.

— Où l'avez-vous acheté?

— A la *Belle Jardinière*...

— Il y a une maison à Saint-Germain-des-Prés où c'est très bien, — dit-elle...

« Que n'ai-je été à Saint-Germain-des-Prés ! » pensa Gaspard. Une grande mélancolie l'envahit. Puis il souffrit de son manque d'énergie. Il s'en voulut de gâter ces courts instants sans avoir pour cela aucune raison sérieuse. Il réagit.

— Une autre fois, vous viendrez avec moi, — dit-il, en se penchant un peu vers elle, ne voulant pas crier cette phrase, cependant banale pour tous, sauf pour eux.

Elle eut un acquiescement des yeux et un regard reconnaissant.

« Je me suis trompée, se dit-elle joyeuse : il n'y a rien de nouveau. »

Et Gaspard sentit qu'il avait été sincère, que c'était en effet

son désir, et il se dit : « C'est de l'histoire ancienne. Déjà je n'y pense plus. »

Alors, ils parlèrent du temps, de ce qu'ils feraient dans la journée. Elle connaissait, sans les avoir jamais vus, ses collègues du bureau ; elle n'avait nulle curiosité de les voir, mais elle s'intéressait à eux à cause de lui.

Elle avait des yeux clairs ; elle penchait souvent la tête de côté avec quelque chose d'un peu las ; ses mains étaient croisées sur ses genoux, abandonnées, inutiles. En elle ni passion, ni nervosité, mais quelque chose de très doux et de très attentif.

Ils se suffisaient si bien à eux-mêmes qu'ils ne remarquaient pas les voyageurs qui les entouraient. Et, pourtant, il ne leur arrivait jamais d'oublier la station à laquelle ils devaient descendre. Quelque chose les avertissait que c'était fini. Ils sortaient tous deux, faisaient quelques pas ensemble, et se séparaient, sans angoisse, sachant qu'ils se retrouveraient les mêmes.

Ce jour-là, pourtant, ils eurent plus de peine à se quitter, comme si un instinct les avertissait qu'en s'éloignant l'un de l'autre ils retrouveraient un souci qu'ils voulaient oublier. Et, quand s'éteignit en eux le charme spécial d'une présence qui se prolonge, comme on entend mourir dans un piano les derniers accords frappés, Angèle se demanda : « Qu'est-ce qui m'a donné cette impression nouvelle ? » Et Gaspard voulut calmer son inquiétude en murmurant : « Comme tout cela est bête ! »

Une phrase prononcée par Clémence le troublait tout spécialement. A la fin de leur conversation, elle avait dit :

— Oui !... Si tu avais été autrement, moins craintif !... J'ai cru que tu ne m'aimais pas...

Il sentait qu'en disant cela elle avait été sincère. Il ne savait plus maintenant s'il l'avait aimée réellement ; il se rappelait, en effet, qu'elle lui faisait peur et qu'elle l'attirait. Aussi, malgré beaucoup de bonnes raisons, un peu de la responsabilité de sa situation présente pesait-elle sur ses épaules.

« — Oui, si tu avais été autrement !... »

Quelques jours plus tard, vers six heures, au moment où il sortait de son bureau, et s'apprêtait avec Dubreuil à se rendre

boulevard Montparnasse, il vit sous la porte cochère, à contre-jour, la silhouette de Clémence, se détachant immobile sur le fond mouvant des passants.

Il s'était dit qu'il ne la reverrait peut-être plus jamais et pourtant il sentit sa présence comme une fatalité.

Le porche était sombre ; près de l'entrée de l'escalier ils s'étaient arrêtés pour attendre le père Passereau; elle ne le reconnut peut-être pas, car elle ne fit aucun mouvement ; mais ils la virent, et Dubreuil murmura :

— Tiens ! Une femme, et pas plus mal qu'une autre, ma foi !

Gaspard dit péniblement :

— Oui !

Et, après un silence, il ajouta :

— Je pensais revenir avec vous ; mais... il faut que je vous quitte... A ce soir, n'est-ce pas?

Il avait eu soudain la crainte de la voir s'avancer vers leur groupe et se mêler à la conversation.

Il tendit la main à son collègue, et, sans la regarder, mais d'un pas ferme, il s'avança vers elle.

— Ah ! bonjour, Gaspard.

Sa voix résonna sous la voûte, il sembla à Gaspard qu'elle dominait le bruit des voitures. Il marmotta : « Bonjour », et, dans sa hâte de fuir, sortit avec elle sans lui donner la main.

Quand il eut la sensation qu'ils se perdaient dans la foule, qu'ils y étaient roulés comme les galets d'un fleuve, il reprit conscience des choses, et un grand mécontentement l'envahit, un mécontentement qu'il ne pouvait pas lui expliquer.

— Est-ce que tu es fâché que je sois venue?

— Oh ! ces rencontres sont bien inutiles, et puis...

— Et puis... quoi?

— Et puis, il va falloir leur donner toutes sortes d'explications !

— Des explications ! Pourquoi? N'es-tu pas libre de recevoir une amie?

— Si, mais je déteste qu'on s'occupe de mes affaires.

Elle crut qu'il avait un scrupule.

— Si c'est pour moi, tu sais, ils peuvent bien penser ce qu'ils voudront : ça m'est égal.

— Il ne s'agit pas de toi, — dit-il sans hésiter. (C'était en effet à Angèle qu'il pensait.)

Ils allèrent quelque temps silencieux. Gaspard se laissait conduire. Dans une rue plus calme, elle dit, d'une voix un peu contenue :

— Pourquoi es-tu si dur pour moi? Je me réjouissais de te voir aujourd'hui : j'ai travaillé tard hier pour pouvoir venir. Et la journée m'a paru longue.

Il sentit toute sa lassitude. Cela l'attendrit.

— Excuse-moi, — dit-il. — Cela m'a contrarié, mais je n'aurais pas dû te le montrer.

— J'aimerais à m'asseoir. Veux-tu que nous entrions dans cette pâtisserie?

C'était un magasin qu'elle connaissait, une boutique simple, mais avec une petite arrière-boutique assez sombre, où se trouvaient quelques tables et où l'on pouvait s'installer sans être dérangé.

Il la suivit, et, quand il fut assis en face d'elle, il la regarda pour la première fois depuis qu'ils étaient ensemble.

Elle avait l'air fatigué. Rien, pour le moment, ne subsistait de sa hardiesse d'autrefois. Elle était mise avec plus de soin. Mais un collier de grosses pierres d'un vert émeraude attirait les regards. Elle avait des chairs un peu molles, le visage trop poudré ; Gaspard se dit : « Je ne voudrais pas l'embrasser... »

Ils essayèrent d'une conversation banale : c'était commode, cette boulangerie; les gâteaux n'étaient pas mauvais; il faisait plus frais que dehors.

C'est elle, la première, qui reprit :

— Tout est si triste dans la vie ! Je voudrais avoir le courage de me jeter à la Seine.

Il était, par tempérament, hostile à ces moyens extrêmes. Il pensa que ça n'était pas naturel, et cela ne lui fit aucun effet, mais il ne put se dispenser de demander :

— Pourquoi dis-tu cela?

Alors elle appuya son coude sur la table, posa son menton dans le creux de sa main, et dit, regardant son verre où lentement le sirop se mélangeait à l'eau :

— J'étais déjà misérable avant de t'avoir revu ; je pensais

à la vie que j'aurais dû avoir et à celle que j'avais, je sentais déjà que mon existence était gâchée. Mais, depuis que je t'ai retrouvé, j'ai mieux compris encore... et j'espérais que tu voudrais bien être mon ami... m'aider un peu... Et maintenant je comprends que ça n'est pas possible.

Quelque chose tremblait dans sa voix. Elle suivait du doigt les dessins gris du marbre blanc.

Il regardait aussi son doigt... et ne répondit pas.

— Avoue que ça n'est pas possible, — dit-elle au bout d'un moment...

— Non, ce n'est pas possible, — articula-t-il lentement et très bas.

Et pourtant il était ému.

Il allait lui dire : « Non, ce n'est pas possible, parce que ma vie appartient à une autre, parce que, après de longues années vides et obscures, j'ai rencontré celle que je dois aimer », il allait même ajouter : « parce que je n'ai aucune sympathie pour toi », tant son désir d'être absolument vrai s'était intensifié au contact de sa sincérité.

Elle ne sentit pas qu'il allait parler ; elle releva la tête, regarda dehors où, à travers des vitres dépolies, quelques ombres passaient, et dit froidement :

— Si c'est comme ça, on s'arrangera.

Puis elle le regarda, vit son émotion, car Gaspard avait baissé la tête, et semblait absent. Elle crut le moment favorable pour parler :

— Écoute, — dit-elle sans le quitter des yeux, — si les choses avaient tourné autrement, je ne t'aurais pas dit ce que je pense. Mais maintenant à quoi bon?... Tu te dis que tu n'as rien à te reprocher, que tu as été convenable avec moi, que tu ne t'es jamais permis aucune familiarité et que c'est moi, un beau jour, qui n'ai plus voulu de toi. Eh bien ! oui, tout cela est vrai..., mais t'es-tu jamais occupé de moi?... As-tu cherché à savoir pourquoi j'avais rompu?... Tu auras peut-être compris que j'étais jeune, sans expérience, et que, pendant que tu étais si calme, si timide avec moi, d'autres savaient autrement me dire qu'ils m'aimaient. Je les repoussais, mais l'impression restait... j'ai pensé que tu ne m'aimais pas.

Il voulut parler, il allait dire peut-être : « En effet, je ne t'aimais pas », mais elle l'en empêcha.

Elle avait tellement élevé la voix, que la bonne, un peu inquiète, les surveillait par la porte entre-bâillée.

— Oui, oui... je sais : tu vas me dire que tu m'aimais, que c'est moi qui n'ai pas compris... C'est vrai peut-être... mais toi non plus tu n'as pas compris. Tu ne devrais pas me reprocher d'avoir été honnête, car, dès que j'ai cru que tu n'avais pas d'amour pour moi... j'ai tout rompu.

— Sans peine, — dit Gaspard.

— Sans peine, peut-être, en effet, car j'imaginais que la vie était autrement ; mais, depuis, tu sais... j'ai eu le temps d'y penser. Je t'ai déjà dit que ma vie était dure, pénible. Je t'ai déjà dit pourquoi je n'ai pu rester à la maison, pourquoi ils m'ont forcée à partir. Ne sens-tu pas que tu es tout de même responsable de tout cela? que, si je ne t'avais pas connu, ma vie aurait pu être différente? Tu es peut-être surpris que j'ose te parler ainsi ; mais j'y ai tant rêvé depuis !

Elle lui saisit la main, non par tendresse, mais parce qu'elle se sentait plus forte que lui, et, comme il avait de nouveau baissé la tête, elle se pencha, pour rencontrer son regard, et lui dit, en appuyant sur chaque mot :

— Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai pu te demander de m'aider, d'être mon ami? Ne sens-tu pas que tu me dois quelque chose?

A ce moment, la bonne, en revenant à son poste et en voyant leurs têtes rapprochées, crut qu'ils allaient s'embrasser, et, uniquement pour les ennuyer, elle entra et leur demanda s'ils désiraient de la lumière.

Gaspard ne bougea pas.

Clémence se leva.

— Inutile, je m'en vais, — dit-elle.

Elle chercha dans son sac une glace, de la poudre, et, éclairée par le bec de gaz de la boutique qui jetait sa clarté dure dans la petite pièce, elle se tamponna le visage avec une petite houppe, étendit la poudre avec son mouchoir, arrangea ses cheveux, et revint vers la table.

— Voilà, — dit-elle. — Amuse-toi bien ! Je m'en vais. Tranquillise-toi : je ne viendrai plus t'importuner ; mais, si

jamais tu as envie de me revoir, j'habite rue des Batignolles, 34 ; je tâcherai d'être plus accueillante pour toi que tu ne l'as été pour moi.

Et, sans lui donner la main, d'un pas ferme, elle quitta la pièce.

Gaspard ne fit pas un mouvement, et il serait resté là longtemps encore, si la bonne, pleine d'à-propos, n'était venue lui dire :

— Allons, monsieur, faut pas vous laisser abattre : une de perdue, dix de retrouvées.

Gaspard paya, se leva, et, la tête basse, gagna la porte.

Automatiquement, il se rendit boulevard Montparnasse. C'était l'heure où chacun se hâte, l'heure où, le travail terminé, on est plus léger de sentir qu'un jour encore est passé, qu'on a une fois de plus achevé sa tâche. D'habitude, il aimait cette heure; il savait que personne n'attendait son retour, et qu'il retrouverait en rentrant une chambre obscure et silencieuse ; mais il voyait au delà, dans un avenir encore imprécis, la douce intimité de sa vie près d'Angèle. Un jour elle serait là, calme et active, patiente et paisible; tout serait reposant, sa voix, ses gestes, son regard; sans se parler, ils se comprendraient. Mais, ce soir-là, dans le brouhaha de la rue, il ne parvenait pas à évoquer ce tableau : la silhouette de Clémence, avec ses mouvements brusques, était là près de lui, il voyait ses yeux sans douceur, il entendait sa voix aux intonations souvent dures : « Ne sens-tu pas que tu me dois quelque chose ? »

Et ce qui le troublait, c'est qu'il le sentait, en effet, sans trop s'expliquer pourquoi.

Quand il entra au restaurant, ses collègues étaient déjà assis et finissaient le potage. Devant son air accablé, ils n'osèrent pas faire les plaisanteries qu'ils avaient préparées.

Dubreuil dit seulement :

— Je pensais que vous ne viendriez pas.

Et Passereau ajouta :

— On vous aurait excusé.

Et, comme Gaspard mangeait silencieusement, ils essayèrent ensemble d'une conversation banale.

— C'est curieux comme on a de la peine à se lever, en ce moment.

— Moi, je dors très mal, au contraire, et je suis heureux quand arrive le matin.

Mais l'accablement de Gaspard les gagna, et, au bout d'un moment, ils se turent.

Au dessert, pourtant, Dubreuil dit, en passant des biscuits à Gaspard :

— Allons, mon vieux, il ne faut pas vous mettre dans cet état. Ce sont quelquefois les meilleures qui sont les plus capricieuses. Comme on voit que vous êtes jeune ! Après dix ans de ménage, ça vous fera moins d'effet.

Gaspard eut un geste vague et prit un biscuit.

Passereau dit, souriant :

— Moi qui voulais justement vous féliciter ! Il paraît que vous avez eu la main heureuse... C'est Dubreuil qui m'a raconté ça : un morceau de choix !

Gaspard se redressa.

— La personne dont vous parlez n'est pas celle que vous croyez, — dit-il sèchement.

Les deux compagnons furent gênés.

— Excusez ! Nous avions pensé ça, sans réfléchir... parce que d'habitude... mais c'est vrai... vous avez bien le droit...

Et Passereau se leva, heureux d'échapper à cette oppression,

— Allons ! A demain...

Et il partit, après un petit salut souriant à la bonne.

— Voulez-vous que nous sortions aussi? — demanda Dubreuil. — Il fait bon, ce soir, nous pourrions faire quelques pas. Ça vous changerait.

Il avait de la sympathie pour Cornette, assez de sympathie pour éprouver le besoin de l'aider, de se rendre utile, mais pas assez pour qu'aucune curiosité un peu malsaine ne se mêlât à ses attentions.

— Je vois que tout ne va pas comme vous pourriez le désirer, mon pauvre ami. (Cette appellation, qu'il employait pour la première fois, et la façon qu'il eut de lui prendre le bras, causèrent quelque attendrissement à Gaspard.) Puis-je vous servir en quelque chose?

— Non, — répondit Gaspard. — Vous êtes bien bon, mais...

— Je comprends, — reprit Dubreuil, — que vous n'ayez pas envie de vous confier à moi : je ne suis rien pour vous ; je n'ai pas le droit de vous demander de me traiter en ami.

— Mais si, mais si, — protesta mollement Gaspard.

— Je serais touché de votre confiance. Une peine que l'on raconte est souvent moins lourde à porter.

Il était un peu ému lui-même, ne s'étant jamais senti aussi intime avec quelqu'un, et il jouissait de la façon claire et élégante dont il s'exprimait.

— Je vous assure... — affirma Gaspard.

— Soit, — soupira Dubreuil avec une soudaine mélancolie, — je ne vous demande rien, mais j'aurais voulu vous aider....

Et il s'arrêta, faisant mine de lui tendre la main.

— Non, — dit Gaspard, — ne partez pas.

Une telle détresse l'accablait qu'il reculait devant la solitude.

Dubreuil lui prit la main, la serra, et d'une voix grave murmura :

— Merci !

Et immédiatement des souvenirs de pièces qu'il avait vu représenter lui revinrent à l'esprit. Il eut la sensation qu'il devenait quelqu'un, qu'il jouait un rôle. Ils reprirent leur marche. Des couples passaient près d'eux lentement, heureux rien que de respirer, comme si cette heure devait toujours durer.

Gaspard gardait le silence.

— Alors, — dit Dubreuil, — vous avez un ami qui aime une jeune fille... et cette jeune fille...

— Non, — reprit Gaspard, reconnaissant de cette façon impersonnelle de présenter les choses. Et, en quelques mots, il dit ce qui en était. Il le dit simplement, sans détails, étonné de parler si facilement d'une chose qu'il croyait si profondément cachée en lui. Et, quand il eut fini, un peu anxieux, il interrogea :

— Trouvez-vous vraiment que mon ami ait quelque obligation?

Dubreuil réfléchissait.

— Ça dépend, — dit-il.

Le cœur de Gaspard se serra.

— Ça dépend de quoi?

— Voilà...

Et, d'un air préoccupé :

— Cette jeune personne a-t-elle eu un enfant?

— Un enfant ! Mais non, grands dieux ! — cria Gaspard. — Pourquoi voulez-vous qu'elle ait eu un enfant?

— C'est que ça change tout. — Et il s'arrêta, toisant Gaspard. — Moi, vous savez, pour cela je suis très strict : quand une femme a eu un enfant, nous n'avons jamais le droit de l'abandonner.

— Mais, — et Gaspard soupira, — cette jeune fille et mon ami ont été simplement fiancés : il n'y a jamais rien eu d'autre entre eux.

— Alors qu'est-ce qu'il veut, votre ami? — dit Dubreuil impatienté, n'y comprenant plus rien.

Et Gaspard doucement essaya de lui expliquer les choses comme il les entendait. Il avait eu peur de voir ses craintes partagées, et maintenant il luttait pour convaincre Dubreuil ; en s'exprimant, en prenant une forme, ses idées s'implantaient en lui, s'y installaient : ce n'était plus le malaise vague de quelque chose que l'on devine; il avait su trouver des arguments contre lui-même.

Quand ils se séparèrent, Dubreuil crut que l'évidence de ses raisonnements avait convaincu Gaspard et il lui dit, en lui posant la main sur l'épaule avec protection :

— Mon cher ami, vous avez des scrupules qui évidemment vous honorent, mais vous étiez sur le point de faire une bêtise. Je crois qu'un jour vous viendrez vers moi, la main tendue, en me disant : « Dubreuil ! Vous m'avez une fois rendu un fier service. » Allons ! bonne nuit !

Et Gaspard, accablé physiquement et moralement, sentant son corps pesant, ses membres las, comprenant qu'il faudrait agir, ne sachant de quel côté se diriger, avait en plus la sensation humiliante d'avoir découvert, par faiblesse, quelque chose de très intime à quelqu'un qui ne l'avait pas compris, qui ne pouvait pas le comprendre.

III

— Gaspard Cornette a bien mauvaise mine, — disaient entre eux les employés de *La Vigilante*, en le voyant passer, les yeux baissés, les épaules rentrées, le nez plus rouge se détachant sur un visage plus blême. — C'est curieux comme il a changé !

Peut-être n'avait-il pas maigri ; mais il semblait rétréci, et flottait dans ses vêtements trop larges.

— Chacun a ses soucis, — disait Dubreuil, d'un ton plein de sous-entendus. — Chez lui, c'est le moral qui ronge le physique.

Il était fier parce que, depuis que Gaspard l'avait fait dépositaire de son secret, il avait su le garder pour lui, c'est-à-dire n'en faire part aux autres que d'une manière vague et obscure.

Plus qu'eux encore, Angèle sentait la transformation de Gaspard : sans cesse elle y pensait, incapable de l'aider, pleine d'angoisse. Elle savait bien, elle aussi, que quelque chose tourmentait son ami.

« Je n'ai rien fait pour le tourmenter, et pourtant c'est à cause de moi », se disait-elle.

Elle n'osait plus rêver à l'avenir, et le présent lui faisait peur. Elle ne devinait pas, mais elle avait la sensation très nette d'un malheur prêt à s'abattre sur elle. Elle tendait le dos, craintive, prête à tout moment à le recevoir, se demandant déjà comment elle avait pu, pendant ces derniers mois, vivre aussi insoucieuse du présent et confiante dans l'avenir.

Aussi, un jour qu'ils étaient en avance, un de ces jours d'orage où l'on se sent presque en contact avec les gros nuages chargés d'électricité, quand Gaspard, à bout de force, lui dit, d'une voix qui tremblait :

— Angèle, je ne suis pas un misérable... je sais ce que je désire... mais je ne sais plus ce que je dois faire.

Elle eut une secousse, et ferma les yeux.

« Ça y est », pensa-t-elle.

Ce fut une angoisse... et pourtant elle éprouva du soulagement à se trouver en face d'événements positifs.

— J'ai confiance en vous, — dit-elle.

Il eut un « Ah ! » étouffé, et des larmes montèrent à ses yeux, des larmes qu'il n'essaya pas de cacher : elles roulaient sur ses joues, quelques-unes s'accrochaient à sa moustache et pendaient en stalactites.

Elle, un peu tendre et maternelle, lui prit le bras.

Alors, d'une voix basse, souvent coupée, il lui dit tout : ses anciennes fiançailles avec Clémence, leur rencontre, leur conversation. Et un peu d'espoir lui revenait, tant il avait la sensation nette qu'elle le comprenait et que la solution qu'elle trouverait serait bonne.

Elle dit très doucement :

— Pourquoi m'avoir caché tout cela?

— Je ne sais pas vraiment, je vous assure ; autrefois, je n'y pensais pas, je pensais que cela n'avait aucune importance, et ensuite, quand ces craintes me sont venues, je n'ai pas voulu vous tourmenter. J'espérais que tout s'arrangerait... C'est si bête ! — conclut-il.

La pluie commençait à tomber ; de larges gouttes tièdes faisaient des ronds brillants sur l'asphalte poussiéreuse. Gaspard, en parlant, avait cessé de pleurer : c'était elle, maintenant, qui mordait sa lèvre inférieure, les yeux pleins de larmes.

Gaspard la regardait, inquiet.

— Dites-moi quelque chose, Angèle !

Elle eut un mouvement des épaules : que pouvait-elle dire?

Tous deux avaient ouvert leurs parapluies, et les baleines qui se hérissaient hostiles entre eux les obligeaient à marcher loin l'un de l'autre.

Il semblait à Angèle que, depuis longtemps, elle s'attendait à cela. Et pourtant, elle en était atterrée comme d'un événement tout à fait imprévu. Elle aurait pu dire : « Je le savais », et cependant tout son corps tremblait encore du choc reçu : c'était comme la secousse électrique qu'on pressent avant de saisir volontairement le fil, et qui pourtant vous surprend et vous fait tressauter.

— Angèle, dites-moi quelque chose.

Mais elle ne l'entendit pas.

Alors, comme la pluie tombait plus serrée, rebondissant avec un bruit de tambourin sur leurs parapluies tendus, rebon-

dissant sur le pavé, éclaboussant leurs chaussures, il se pencha vers elle, recevant dans le cou la douche tiède des deux parapluies, et, lui désignant une porte cochère :

— Mettons-nous là à l'abri, voulez-vous?

Elle acquiesça. C'était une maison modeste. La concierge, dès qu'elle les entendit, s'avança méfiante et les surveilla en soulevant le rideau de sa loge.

Ils avaient tous deux tellement l'instinct de l'ordre, qu'ils restèrent sur le paillasson, attentifs à ne rien salir, et qu'ils laissèrent dehors leurs parapluies ruisselants.

« Ils m'ont vu, se dit la concierge, il n'y a rien de tel que de se montrer... »

Et elle quitta son poste d'observation.

— Vous savez, — dit Gaspard, en dévisageant Angèle, — que je n'ai jamais aimé que vous, que je n'aime que vous.

Elle fit signe qu'elle le savait, mais ses yeux étaient remplis de larmes.

— Alors, dites-moi que tout va s'arranger?

Et il se rapprochait d'elle, anxieux.

Elle secoua la tête.

— Non, Angèle ! Ce n'est pas possible. Voyons ! Réfléchissez !

Elle le regarda un instant avec des yeux si tristes qu'il baissa la tête.

Et l'angoisse de sa souffrance à elle domina pour lui toutes les autres.

« Je suis un misérable, pensa-t-il. Pourquoi lui ai-je parlé de tout cela ? »

Mais il savait bien qu'il n'en avait parlé que parce qu'il lui eût été impossible de faire autrement.

Il lui prit la main. Un besoin de lutter contre la destinée l'emplissait tout à coup ; il voulait rejeter le poids qui l'écrasait depuis des semaines; les choses lui semblaient trop injustes. Il n'avait pas davantage le droit de tourmenter cette femme : c'est l'autre qu'il fallait sacrifier, l'autre, celle qu'il haïssait maintenant, alors que chaque trait douloureux du visage de celle-ci le troublait profondément.

— Écoutez, Angèle : n'y pensez plus. Je suis un malheureux. Comment ai-je pu !...

Alors elle dit doucement, la voix très basse, sans retirer sa main qu'il tenait dans la sienne :

— Vous savez bien que cela ne dépend plus de vous maintenant.

Pour se rapprocher d'elle, il s'était mis près de la rue, et son bras droit recevait l'eau d'une gouttière. Elle le repoussa doucement, et, de son mouchoir, essuya sa manche trempée. Elle fit cela sans y penser, et lui ne le remarqua pas ; mais il y avait dans son geste une grande tendresse.

— Angèle, vous ne m'avez pas compris. Vous ne pouvez pas croire que je vous perdrais pour cette femme que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimée.

Il voulait se raccrocher à cette idée.

Elle dit seulement :

— Oui, je sais : vous n'êtes pas responsable, mais...

— Mais quoi? — questionna-t-il.

Une voix en elle, monotone, inlassable, répétait : « C'est fini !... C'est fini !... C'est fini !... »

— Mais... c'est la vie, — dit-elle très bas.

Alors il fut saisi d'une telle colère qu'il oublia toute mesure. Il parlait fort, gesticulait avec son parapluie mouillé, il s'approchait toujours plus près, et elle, reculant toujours, finit par s'appuyer à la porte.

Il répétait les mêmes raisons :

— Je ne l'aime pas !... Je n'aime que vous !... Je ne l'ai jamais aimée... Est-ce que je sais seulement la vie qu'elle a menée depuis huit ans que je l'ai perdue de vue?...

Il s'arrêta soudain, gêné parce qu'il mentait. Ne savait-il pas, au contraire, que Clémence était restée honnête?

La concierge attirée par le bruit était sortie de sa loge.

— Dites-donc ! Ce n'est pas une maison publique ici, — cria-t-elle hargneuse.

Ils salissaient peut-être un peu l'entrée, mais surtout elle avait flairé de l'amour, et, en sa qualité de vieille matrone, ne pouvait pardonner à une femme plus jeune qu'elle d'être aimée.

Angèle rougit, se redressa. Gaspard allait bondir, mais elle le saisit et rapidement l'entraîna dehors.

Il pleuvait moins.

— Mon parapluie suffira. Venez ! — dit-elle.

Elle ne pensait plus à elle, mais elle avait pitié de lui et se sentait affreusement triste. Et lui, toute sa colère était tombée: il n'avait plus rien à dire. Il avait peur, sans bien savoir de quoi.

— Angèle, j'ai tellement besoin de vous.

— Moi aussi, j'avais besoin de vous, — dit-elle doucement.

Il ne remarqua pas qu'elle parlait au passé.

Ils arrivaient au carrefour où ils devaient se séparer.

La pluie avait presque cessé, mais le temps était encore lourd : un temps d'orage manqué.

C'est elle, cette fois, qui lui prit la main ; elle la tint dans la sienne.

— Tout s'arrangera, n'est-ce pas, Angèle? — implora-t-il.

Elle hésita ; mais elle vit une telle angoisse dans le regard qu'il attachait sur elle qu'avec quelque chose de très tendre dans les yeux, un sourire à peine perceptible et d'une voix très douce, comme on parle à un enfant, elle dit :

— Oui.

Et ils se séparèrent.

Chacun s'en alla de son côté, et, au milieu de l'indifférence affairée de la foule qui se pressait, à cette heure matinale, chacun d'eux sentit plus profondément son isolement que perdu sur une barque au milieu des mers. Et la journée se passa comme les autres. Ils accomplirent les gestes habituels. Angèle fut à peine plus distraite et plus nerveuse avec ses élèves, plus silencieuse avec ses collègues, et Gaspard se plongea avec acharnement dans ses papiers, les sourcils froncés, le visage tendu dans un effort disproportionné avec son travail.

— Ça n'est pas possible ! — se répétait-il.

Tandis qu'en elle une voix murmurait :

« C'est fini... fini... fini... »

Le lendemain matin, quand il sortit, après une mauvaise nuit, la concierge lui remit une enveloppe bleutée, portant son adresse d'une écriture inconnue. Une petite écriture ferme, propre, régulière.

Il tressauta. Et l'espoir fou lui vint qu'elle avait trouvé

quelque chose. Mais ce ne fut qu'un éclair, et, avant d'avoir déchiré l'enveloppe, il savait ce qu'elle contenait :

Mon ami,

Je n'ai pas pu vous dire hier que notre adieu était définitif, mais vous le savez bien, n'est-ce pas? Vous savez bien aussi que nous ne pourrions plus être heureux ensemble, avec cette idée. Et pourtant, je sais que tout ce que vous m'avez dit est vrai et que vous m'aimez. Moi aussi, je vous aime, et je tiens à vous le dire encore parce que cela donne du courage.

N'ayez aucun remords à cause de moi ; car, malgré toute ma souffrance actuelle, je ne regrette pas de vous avoir connu. Vous êtes la seule bonne chose de ma vie, et je sais qu'un peu plus tard votre souvenir me fera oublier bien des tristesses.

Je ne puis penser que nous avons été assez enfants pour nous imaginer que des choses comme celle que nous désirions arrivaient. Elles arrivent pourtant, mais si rarement qu'il était fou de penser à nous pour cela. La vie que nous voulions est impossible parce que quelque chose est venu la troubler. C'est comme une maladie à laquelle on ne s'attend pas.

Pour moi, mon devoir est tout tracé ; je n'ai qu'à continuer. Il me restera, de vous avoir connu, beaucoup de tristesse et beaucoup de douceur. Pour vous, ça sera plus dur, car vous avez encore à agir : votre rôle n'est pas mécanique comme le mien.

Je sais bien que vous n'aurez pas la cruauté de chercher à me revoir. A quoi cela servirait-il, puisqu'il faudrait nous séparer encore?

Ne m'écrivez pas non plus. Si je vous écris aujourd'hui, c'est parce que je n'aurais pas pu vous dire toutes ces choses avec assez de calme. Du reste, tout ce que je vous dis, vous le saviez. Ne soyez pas exigeant.

Quand vous serez plus calme, vous penserez que nous avons déjà trouvé quelque chose de précieux, car je vous aime et vous aimerai toujours.

ANGÈLE

Voyez comme je suis courageuse de loin. Je voudrais savoir que vous l'êtes aussi.

Il lut cette lettre, debout, immobile au milieu du trottoir, puis il la relut encore.

Il n'eut pas le courage de prendre le métro : il partit à pied marchant d'un pas hâtif à grandes enjambées.

Il savait qu'elle avait raison, que tout était fini entre eux. Et il le supporta, parce qu'on supporte tout ce qu'on veut.

IV

Sa vie prit un aspect morne et triste. Il ne voyait plus rien autour de lui. C'était une immense indifférence pour tout ce qui l'approchait. Il était conciliant, doux au possible ; son travail se faisait automatiquement ; tous les mouvements ordonnés de sa vie régulière fonctionnaient comme ceux de la pendule bien remontée. Il était en bons termes avec chacun, les conversations qu'il entendait ne l'atteignaient pas. Il n'avait plus qu'une seule pensée : Angèle perdue pour lui. Cette pensée ne le quittait pas. La lettre qu'il avait reçue d'elle, il la sentait comme si elle eût été pesante, au fond de la poche intérieure de sa veste. Il la savait par cœur, et des phrases entières lui revenaient sans cesse à l'esprit.

Dubreuil tournait autour de lui, inquiet de ne rien savoir de plus.

Un jour, il se décida à lui demander en lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Eh bien ! Comment cela va-t-il?

— Très bien, très bien, — répondit Gaspard en rougissant.

Il avait tant de honte de ses anciennes confidences qu'il y pensait comme à une mauvaise action.

Mais, autour de lui, la curiosité qui tenait lieu de sympathie finit par se fatiguer. On avait attendu un événement considérable, quelque histoire compliquée, un peu de scandale même, pâture appréciée des esprits désœuvrés. Rien ne vint, et on finit par s'habituer à cette nouvelle figure, à ce personnage muet, d'un commerce facile.

Gaspard passa ainsi plusieurs semaines.

Pourtant, il se répétait une phrase de la lettre d'Angèle : « Vous avez encore à agir », et il comprenait ce que cela voulait dire. Il ne fallait pas que le sacrifice qu'il venait de faire fût inutile. Il se rendait compte que, s'ils avaient renoncé à leurs beaux projets, ce n'était pas pour le bonheur de Clémence, mais parce que le bonheur qu'ils avaient rêvé pour eux était incompatible avec l'arrière-pensée d'une dette morale, dette créée non par des actes coupables, mais par le fatal enchaînement des faits.

Et le mal ne venait pas de ce qu'ils avaient dû renoncer à leur bonheur ; il venait de ce que ce bonheur même s'était trouvé gâté, abîmé, malade.

— Que fait Angèle ? Où est-elle ? — se répétait-il sans cesse.

Comme, pendant cette longue période d'angoisse et d'incertitude, il avait peu dormi, peu mangé, son corps, sain malgré tout, finit par reprendre ses exigences. Il se remit à dormir d'un sommeil pesant, à manger sans faire attention à ce qu'on lui présentait. Et, petit à petit, un peu d'énergie lui revint.

Et, comme il sentait que rien n'était au-dessus de ses forces, un dimanche, après déjeuner, — c'était un peu plus de quatre semaines après sa dernière entrevue avec Angèle, — il se dirigea vers la rue des Batignolles.

« 34, rue des Batignolles. » Cette adresse qu'elle lui avait jetée à la figure, en le quittant, et qu'il n'avait jamais essayé de retenir, à laquelle il n'avait même jamais pensé, était restée gravée dans un coin de sa mémoire, et, tout en marchant d'un pas rapide, il pensait que tout dans la vie n'est qu'une question de hasard. Que cette adresse eût été oubliée, et il lui devenait presque impossible de retrouver Clémence. Mais elle était là, et, dès qu'il s'était décidé à cette visite, elle avait surgi de l'ombre où elle était tapie.

Cette visite, il la faisait comme cela, sans savoir au juste ce qu'il dirait. A quoi sert de prévoir? A quoi sert de penser : « Je lui dirai telle chose? » A quoi bon ordonner, organiser ce qu'il n'y a qu'à subir, alors qu'à la dernière minute l'élément étranger survient, et, comme la paille dans la fonte, enlève toute solidité à son dessein?

Il sentait seulement qu'il devait aller la voir, qu'il devait y aller en ami, pour l'aider. Et, comme il ne savait rien d'elle depuis si longtemps, il se prenait à espérer que peut-être elle avait disparu, que peut-être elle l'avait trompé, qu'elle ne vivait pas seule, ou que, lasse de lutter, elle avait bien voulu d'une vie irrégulière et au début plus facile. Avec quelle joie il eût serré les mains de l'homme qui se serait chargé d'elle ! Avec quelle joie il en eût fait son ami ! Mais sa griserie tombait vite.

« Ce ne sont pas des choses qui arrivent, surtout à moi », se disait-il.

Et puis, le malaise disparaîtrait-il avec la disparition de Clémence? Il sentait bien que non : elle seule aurait pu le dissiper en refusant volontairement ses services. Et il haussait les épaules.

Il n'avait pas voulu la prévenir de sa visite, et il ne savait pas même, en y allant, s'il désirait qu'elle fût là ou qu'elle fût sortie, et c'est la respiration un peu coupée qu'il demanda à la concierge :

— Mademoiselle Clémence Laroche?

— Au sixième, la porte au fond.

— Est-elle chez elle?

— Oh ! sûrement.

Un escalier, non pas luxueux, mais honnête, bourgeois, avec des tapis, se voyait à sa droite derrière une porte vitrée. Il se dirigea de ce côté ; mais la concierge l'arrêta :

— Non ! pas par là : allez par le service, de l'autre côté de la cour.

C'était un escalier sale, malodorant, sombre ; toutes les odeurs des cuisines s'y emmagasinaient unies aux relents des boîtes à ordures. A terre, de larges crachats, dans lesquels Gaspard évitait de marcher. La rampe était collante. A chaque palier, on entendait le bruit des cuisines, comme à travers une mince cloison, et plusieurs fois des conversations, si vives, des disputes partant de ces cuisines. Gaspard passait vite, craignant que quelqu'un ne sortît.

Essoufflé, le cœur un peu chavirant, il arriva en haut. Au fond du couloir obscur, on distinguait une porte. Il se dirigea de ce côté, les yeux fermés, les lèvres serrées. Il frappa.

— Entrez ! — dit une voix un peu rauque qu'il ne reconnut pas.

Il tâtonna, ne trouvant pas la serrure. Dans l'intérieur de la pièce, quelqu'un se leva. Il entendit un bruit mou de savates sur le parquet.

« J'ai dû me tromper », se dit-il.

Mais la porte s'ouvrit, et Clémence devant lui, en l'apercevant, poussa un cri.

— Comment ! toi !

Il la regardait interdit, avec la sensation qu'il revoyait madame Laroche, la mère de Clémence. Ce n'était pas le même visage, mais c'était le même peignoir en gros pilou d'un rouge vineux, le même châle autour du cou, rejeté en arrière, les mêmes pantoufles trop grandes. Elle recula de quelques pas, croisant son peignoir qui s'ouvrait dans le bas. Après le premier moment de surprise, elle paraissait gênée.

— Je ne t'attendais pas. Sans cela... et puis, je suis enrhumée, patraque... Enfin, ne me regarde pas... Entre...

Gaspard entra. Il ne savait que dire : il se sentait toujours gêné vis-à-vis de cette femme, et cette fois plus que jamais. Il avait peur de ce qu'il allait voir. Il lui en voulait de n'être pas mieux vêtue.

Elle le sentait et s'excusait.

— Le dimanche, tu sais, c'est le seul jour de repos, et, comme personne ne vient jamais me voir, alors, tu comprends... Et puis, vraiment, j'étais grippée... Assieds-toi... C'est haut chez moi, n'est-ce pas?... Écoute, repose-toi... Je vais faire un brin de toilette et je reviens... tu verras : je ne serai pas longue.

Elle disparut par une porte très basse.

Resté seul, il ne put faire autrement que d'examiner la pièce.

Elle était petite, mais claire. Trop éclairée même, par une fenêtre sans vis-à-vis. Il y voyait de tout : dans un coin, un lit-cage, mal recouvert d'un morceau d'andrinople. A côté, sur une table, un amoncellement de choses : des rubans, un peigne, un mouchoir, un verre contenant de l'eau, deux épingles à friser, un couteau, un croûton de pain, et, dominant le tout, une bougie dont la cire avait coulé en boursouflements de beignets. Au milieu, une autre table ronde, recouverte d'une toile cirée marron, et dessus, les restes d'un déjeuner. Un papier gras dans une assiette, des noyaux de cerises. Il n'y avait pas de cheminée. Quelques chaises et un vieux fauteuil rouge dont le crin sortait par places. Sur les murs, des cartes postales en couleurs représentant des fleurs, des myosotis que tendaient des mains effilées, des femmes aux joues roses, les cheveux ornés de rubans, souriant dans un épanouissement stupide de dents toutes pareilles.

Et tout cela sentait la charcuterie et la poudre de riz.

Tous ces détails pénétraient Gaspard, agissant sur lui presque physiquement : il respirait mal, ses jambes étaient molles comme du coton.

De la pièce voisine, évidemment toute petite, car on entendait Clémence piétiner sur place, venait un bruit d'eau : il aurait voulu se boucher les oreilles, mais il assista, bien malgré lui, à tous les détails de sa toilette, et remarqua qu'elle se lavait même les dents.

— Tu ne t'impatientes pas trop? — cria-t-elle tout à coup.

— Non ! non ! — soupira Gaspard d'une voix éteinte. Et il se demandait :

« Que va-t-il se passer ? Que lui dire ? Pourquoi suis-je venu? »

De l'autre côté de la cloison, elle bousculait tout fébrilement.

Quand elle rentra dans la pièce, ce n'était plus la même femme.

Elle avait retrouvé un corps élastique et presque jeune, elle semblait assez propre. Et elle apporta dans la chambre une odeur trop forte et écœurante de savon et de poudre.

— Maintenant, causons, — dit-elle. — Tiens, mets-toi là : tu seras mieux.

Gaspard eut un frisson à la pensée de frôler l'étoffe crasseuse du fauteuil.

— Non. J'aime mieux une chaise... Ne veux-tu pas ouvrir la fenêtre? Il fait doux dehors.

— Mais si, au contraire.

Elle ouvrit, et Gaspard respira longuement.

— Alors? — dit-elle.

Car elle savait bien que, s'il était venu, ce n'était pas sans une raison sérieuse.

« Peut-être vaut-il mieux, en effet, aller droit au fait », se dit-il, paralysé par ce début d'interrogatoire.

— Eh bien ! J'ai pensé souvent à notre conversation, et, mon Dieu, je comprends que ta situation est pénible... Tu m'as demandé de t'aider... Voilà pourquoi je suis venu.

Elle fronça les sourcils : ce début ne lui plaisait pas ; elle crut qu'il allait lui offrir de l'argent.

— Je ne me rappelle plus exactement mes paroles, — dit-elle assez sèchement ; — en tout cas, je n'ai jamais voulu te demander cela.

Gaspard leva les yeux vers elle, illuminé.

Elle continua :

— Je t'ai demandé, non pas de m'aider, mais d'être mon ami. C'est différent.

— Oui, — dit Gaspard en baissant la tête, — c'est moi qui m'explique mal... C'est ce que je voulais dire.

Elle s'était assise dans le fauteuil. Elle se rapprocha de lui et prit dans ses deux mains, encore froides du contact de l'eau, la main que Gaspard laissait étalée sur son genou comme une étoile de mer ;

— Si c'est cela, Gaspard, — dit-elle d'une voix plus ferme, — c'est gentil. Je t'avais trouvé si bizarre, lors de nos dernières rencontres, que je ne savais plus vraiment quels sentiments tu pouvais avoir pour moi. Et pourtant, je t'assure que je n'ai jamais cessé de t'aimer. Est-ce que tu me crois, au moins?

— Oh ! oui, — soupira Gaspard.

— Si tu savais, — reprit-elle, — comme tu me rends heureuse ! Tu te rends compte de ce que c'est que la vie d'une femme seule à Paris. C'est affreux ! (Et elle frissonna.) Mais maintenant, tu es mon ami... N'est-ce pas? C'est bien ça que tu m'as dit?

— Oui, — dit Gaspard, — c'est pour ça que je suis venu.

Elle fut frappée de son accablement.

— Et puis, tu sais, je vais tâcher de te rendre gai. Il y a huit ans, tu étais déjà un peu comme cela ; mais moi, tu sais, j'aime à rire, surtout quand je suis contente comme aujourd'hui.

Il souriait d'un sourire si triste qu'il lui vint un peu d'inquiétude.

— Tu n'étais pas forcé de venir, n'est-ce pas? Tu es venu parce que cela te plaisait? Tu m'aimes tout de même encore un peu. Sans cela, tu ne serais pas là, n'est-ce pas?

— Écoute. Ne sois pas trop exigeante. Je viens pour être ton ami. Que veux-tu de plus?

— C'est vrai ! Que je suis sotte !... C'est vilain, n'est-ce pas? chez moi, et puis si haut!... On n'a pas de goût à ranger

une pièce comme celle-ci. On a beau s'y mettre, elle a toujours l'air en désordre. Je suis sûre que, chez toi, c'est si joli... Raconte-moi un peu...

Il lui fallut expliquer l'appartement, la disposition des pièces, l'ameublement. Cela lui était moins pénible qu'une conversation sentimentale. Et pourtant, bien que se sentant triste à pleurer, il lui était un peu reconnaissant de sa joie.

Les mains qui emprisonnaient toujours la sienne s'étaient réchauffées à son contact. Il eût voulu la retirer, mais il n'osait pas. Ils causèrent longtemps. C'était elle surtout qui parlait, d'une manière un peu précipitée et nerveuse, répétant sans cesse :

— Je suis si contente ! Je m'y attendais si peu !

Vers le soir, ils sortirent ; elle voulait qu'ils allassent dîner ensemble, dans un petit restaurant qu'elle connaissait.

— Ça ne sera pas comme notre dernier goûter dans la pâtisserie, — dit-elle, en le regardant de côté.

Et cette évocation crispa le cœur de Gaspard.

Comme ses pensées étaient douces, alors, à côté d'aujourd'hui !

V

Quinze jours après, il envoyait à Angèle un petit mot d'une écriture un peu tremblée.

J'ai fait ce que je devais, et je suis toujours votre

GASPARD

Il avait failli écrire « votre ami », mais cela lui rappelait des souvenirs si tristes !...

Quand il annonça son prochain mariage à ses collègues, ceux-ci comprirent que c'était la conclusion des difficultés qui le troublaient depuis si longtemps.

— Vous voyez, — dit-on en lui serrant les mains, — dans la vie, il ne faut jamais se faire de bile : tout finit par s'arranger.

— Évidemment... évidemment, — dit Gaspard la gorge serrée.

JEANNE MAXIME-DAVID

LA DOCTRINE DE MONROE

ET LA GUERRE[1]

Dix-huit mois se sont écoulés depuis que s'est déchaîné sur nous le plus monstrueux cataclysme qu'ait connu la société humaine. Cependant, au milieu de juillet 1914, les sismographes politiques de l'Europe étaient si tranquilles que les hommes d'État et les souverains faisaient joyeusement leurs projets de vacances annuelles à Vichy, Hombourg, Aix, les fjords de la mer du Nord. Que la guerre mondiale qui se préparait depuis 1904, date de l'entente franco-britannique, dût éclater avant 1917, c'est ce que tous ces messieurs qui faisaient si pacifiquement leurs malles, savaient fort bien. En attendant, — à l'exception, peut-être unique, du clairvoyant homme d'État français qui représentait alors son pays à Berlin, — ils partageaient tous la conviction qu'ils pouvaient compter au moins sur un automne agréable, sur ces belles journées de l'été de 1914. Quinze jours plus tard, le monde vit ce qu'il vit ! Le continent européen fut souillé sous les pieds de ses habitants. La terre elle-même parut vaciller comme un homme ivre, la lune fut confondue et le soleil eut honte. Louvain, Malines et Dinant étaient en cendres. Une

1. Extrait d'un discours prononcé à l'occasion de la célébration du *Washington's Birthday* par la colonie américaine de Paris.

nation tout entière avait été, non pas emmenée en exil vers les fleuves de Babylone, mais chassée du sol natal et forcée de chercher un asile près des eaux de la Manche, dans ce pays hospitalier de France. Les Grandes Puissances de l'Hémisphère Occidental regardaient avec pitié et étonnement, mais gardaient le silence et... une magnifique neutralité. Aux yeux de plus d'un Européen, les deux Amériques paraissaient garder la classique impartialité de Pilate. Quelques semaines plus tard, le chef de l'État d'une des Puissances américaines les plus considérables publiait son message annuel au Congrès ; et c'est en beaux termes paisibles qu'il déclarait, en parlant des États-Unis de l'Amérique du Nord :

Nous sommes en paix avec le monde entier. Nul ne peut dire, s'il fonde son avis sur les faits et sur une juste et sincère interprétation des réalités, qu'il y ait des raisons de craindre de qui que ce soit des menaces pour notre indépendance ou pour l'intégrité de notre territoire. Nous sommes incapables de craindre la puissance d'une autre nation. Nous ne sommes pas jaloux de rivaliser avec les autres sur le terrain du commerce ni de tout autre entreprise paisible. Nous voulons vivre notre vie à notre guise ; mais nous voulons laisser les autres vivre la leur. Nous sommes, en vérité, les amis sincères de toutes les nations de la terre, parce que nous ne menaçons personne, nous ne convoitons les possessions de personne, nous ne désirons la ruine de personne. Notre amitié peut être acceptée sans réserve, et est acceptée sans réserve, parce qu'elle est offerte en un esprit et dans des desseins où nul ne peut trouver rien ni de douteux ni de suspect. C'est là qu'est notre grandeur.

Quand le Dr Wilson, qui n'est pas seulement président des États-Unis, mais historien de grande valeur, écrivait dans son message ce passage éloquent où il donne au pays dont il dirige les destinées le rôle de Philinte, il n'est pas improbable qu'il se soit rappelé l'immortel *Message d'adieux* de Washington.

En 1793, Washington était aux prises avec un problème et avec des responsabilités qui ressemblaient singulièrement à ceux en présence desquels se trouve son successeur de 1914.

La jeune République française venait de déclarer la guerre à la Prusse et à l'Autriche, et les héros de Valmy devançaient la gloire des armées de la troisième République sur les champs de bataille de la Marne. L'Europe était à la veille d'un cata-

clysme qui n'a eu d'égal que celui auquel nous assistons. Napoléon était né, et le monde allait être déchiré par les guerres pendant plus de vingt ans. Washington examina la situation et, le 22 avril 1793, proclama la neutralité des États-Unis. Cette neutralité, il la maintint avec modération, persévérance et fermeté, et, trois ans plus tard, dans le fameux message au peuple américain connu sous le nom de *Message d'adieux* (*Farewell Address*), il défendit son attitude.

Chez moi, le motif déterminant a été le désir de gagner du temps pour notre pays, de consolider et de laisser mûrir ses institutions encore récentes, et de parvenir sans arrêt à ce degré de force et de solidité nécessaire pour lui donner, en parlant à un point de vue humain, la libre disposition de ses fortunes.

C'est ainsi qu'en 1793 Washington proclama et maintint notre neutralité afin de parachever notre unité sans laquelle, d'après lui, il aurait été impossible à notre pays de s'assurer « la libre disposition de ses fortunes », le droit de se développer librement. « L'union », sous la plume de Washington, voulait dire non seulement la suppression du particularisme, non seulement la coopération du Nord et du Sud, cela voulait dire un véritable accord des esprits et des cœurs nous rendant dignes du nom de nation.

Nul plus que Washington n'a jamais insisté sur l'immense valeur de notre union nationale pour notre bien collectif et individuel. L'union nationale, il l'appelle « le palladium de notre sécurité et de notre prospérité politiques ». Celui qui, dans ce même message d'adieux, disait que le nom d'Américain « doit toujours exalter le juste orgueil patriotique mieux que n'importe quelle autre appellation tirée de quelque distinction locale » ; qui, s'adressant à ses concitoyens, déclarait : « Vous avez combattu et triomphé ensemble pour la cause commune ; l'indépendance et la liberté que vous possédez sont l'œuvre de conseils réunis et d'efforts réunis, de dangers, de souffrances et de succès communs », eût reculé d'horreur devant la vision du vaste monde américain du XXe siècle, si hétérogène, où des millions d'immigrants non assimilés, qui n'ont pas partagé « les dangers, les souffrances et les succès communs », menacent cette unité morale tradi-

tionnelle, qui est la principale marque de la nationalité. La vérité, c'est qu'à certains égards les États-Unis d'aujourd'hui sont moins une nation qu'à l'époque où Washington écrivit son fameux testament politique, ou même qu'il y a un quart de siècle.

Mais tandis qu'une foule d'influences étrangères rongeaient plusieurs de nos traditions nationales les plus caractéristiques, le nationalisme renaissait sur le continent européen et même en Asie; et nous autres Américains, ayant cessé d'être isolés dans notre Hémisphère Occidental, nous nous trouvons en face de nombreux problèmes que nous nous imaginions n'avoir jamais à résoudre. En 1796, il était possible à Washington de déclarer que l'Europe avait un ensemble d'intérêts de première importance qui pour nous étaient lointains, et qu'il serait donc imprudent de nous immiscer par des alliances artificielles dans les vicissitudes ordinaires de la politique européenne ou dans les combinaisons et les collisions ordinaires de ses amitiés ou de ses inimitiés. Mais le globe terrestre a été en diminuant et il n'est plus vrai, comme il y a cent vingt ans, que, pour employer le langage de Washington, « notre situation lointaine et isolée nous invite à suivre une ligne de conduite différente » de celle des nations du continent européen. Car notre situation n'est plus « lointaine et isolée ». Nous pouvons déjà, si nous le voulons — c'est-à-dire si nous nous préparons convenablement — défier une agression étrangère; nous pouvons, si nous le voulons, devenir assez forts pour obtenir le respect de toute neutralité qu'il nous plaira de garder. Mais dans ce monde moderne, que nous le voulions ou non, notre destinée se confond, non pas avec celle de telle ou telle partie de l'Europe, mais avec celle de toute la planète, et il ne nous est plus loisible, comme autrefois, d'éviter l'écueil de ces alliances permanentes que Washington craignait tant. C'est pourquoi le message d'adieux de Washington, comme tout autre texte, depuis le livre de la Genèse jusqu'au Pacte de Londres du 5 septembre 1914, doit se lire à la lumière du temps et du moment qui lui donnèrent naissance. Moins d'un quart de siècle plus tard, Monroe, Madison, Jefferson, se trouvèrent en présence d'une situation internationale telle, qu'ils durent,

pour y faire face, méconnaître complètement les avertissements du fondateur de la République sur le danger des alliances embarrassantes.

En même temps que Washington faisait entendre des conseils de prudence dont la marche des événements devait modifier l'efficacité, il exprimait certaines vérités éternelles que ni les siècles ni les saisons ne peuvent changer.

> Ne perdez jamais de vue que c'est une folie pour un peuple de s'attendre à des faveurs désintéressées de la part d'un autre. C'est une illusion que l'expérience doit dissiper et que doit rejeter un juste orgueil.

Quelle était la conclusion de Washington? La nécessité de ce que nous appelons la « préparation ». Il soutenait — je cite ses propres paroles — que l'on peut se fier à des alliances temporaires dans des conjonctures extraordinaires, si l'on a soin de se tenir sur une « défensive imposante » grâce à des « établissements appropriés ». (Washington entend par là les forces navales et militaires du pays.)

Dans la pensée de Washington, le but unique auquel notre politique nationale devait tendre, c'était — on l'a vu — d'arriver à la « libre disposition de nos fortunes ». Mais Washington n'était pas mort depuis vingt ans que la *force des choses*, le développement des événements au dehors, intervenait pour imposer à nos hommes d'État une politique qui rendait caduc le conseil de Washington au sujet des alliances temporaires. Le remarquable triumvirat, Monroe, Madison, Jefferson, à qui incomba la responsabilité d'entretenir sur l'autel de Vesta le feu sacré de nos traditions spécifiquement américaines, se trouva en face de nouveaux problèmes que les principes de Washington ne suffisaient pas à résoudre. La situation du monde était si différente que les intérêts des États-Unis exigeaient des arrangements spéciaux. L'expérience des « alliances temporaires dans des conjonctures extraordinaires » ne suffisait plus. Le triumvirat de nos grands hommes d'État — poussé, je le répète, par la *force des choses* — dut songer à l'opportunité d'une alliance permanente avec une de ces Puissances européennes chez qui nos ancêtres avaient trop hâtivement

imaginé des intérêts radicalement différents de ceux qui devaient gouverner désormais les Américains.

Le fruit de ces méditations fut la fameuse déclaration connue sous le nom de *Doctrine de Monroe*. La Doctrine de Monroe était en réalité une alliance avec la Grande-Bretagne pour la défense de la sécurité commune des deux États. C'était d'ailleurs une alliance inspirée par le désir de sauvegarder ces mêmes principes, ce même idéal que la France et l'Angleterre, la Belgique, la Serbie, la Russie et maintenant aussi l'Italie, et ne peut-on pas ajouter : le Japon, défendent, à leur gloire et à leur honneur, d'une sublime façon.

Il me semble que c'est un devoir urgent, à cette heure de crise mondiale, d'attirer l'attention sur ce grand fait oublié ; à défaut d'autre justification, je pourrais m'appuyer sur les paroles excellentes que prononçait le président James Monroe dans son message au Congrès du 2 décembre 1823 :

> Le peuple chez nous étant exclusivement le souverain, il est indispensable de lui fournir sur tous les sujets importants des informations complètes, afin qu'il puisse exercer avec plein effet ce haut pouvoir... C'est en l'éclairant ainsi que l'on vient à bout des préjugés et des jalousies de coterie, et que l'on forme et qu'on poursuit une politique nationale capable d'étendre sa salutaire et bienfaisante protection à tous les grands intérêts de l'Union.

Tout le monde connaît l'idée de Bolivar contenue dans la phrase « l'Amérique aux Américains » et que l'on confond souvent avec la Doctrine de Monroe. Or, si on lit sans parti pris le fameux message présidentiel du 2 décembre 1823, on s'aperçoit que les motifs des deux hommes d'État américains étaient séparés par toute la hauteur de la Cordillière des Andes, mais que Bolivar et Monroe s'accordaient tous deux pour interdire l'Hémisphère Occidental aux systèmes monarchiques européens fondés sur le droit divin. Leurs revendications impliquaient l'incompatibilité entre une certaine conception de gouvernement traditionnelle en Europe et l'idée américaine de gouvernement. A l'origine, la Doctrine de Monroe, comme l'idée de Bolivar, était dirigée contre une certaine forme de gouvernement, et on peut se demander si Monroe avait bien l'intention, le cas échéant, de protéger ses voisins de l'Amérique du Sud contre les emprises possibles

d'un gouvernement, même européen, qui fût vraiment représentatif et exempt de ce que Monroe regardait comme la tare de la Sainte-Alliance. Mais le point essentiel, c'est que, en tout état de cause, il n'y avait là aucune prétention d'arrêter une expansion du monde vers l'ouest, ni de dire à tout un Hémisphère : « A bas les mains ! » Ce que le président Monroe voulait dire, c'est que le contact avec un « système politique » spécial à l'Europe était dangereux pour les États-Unis, et ne pouvait les laisser indifférents. Mais avec le temps, et à mesure que les points de contact entre les États-Unis et les peuples de l'Europe se multiplièrent, l'opinion publique américaine tendit à donner au message du président Monroe un caractère et un sens qui parurent, sans peine, absurdes et intolérables. Rédigé pour répondre à certaines préoccupations dans l'histoire du monde, il prit très vite la rigueur monumentale de ces lois des Mèdes et des Perses qui ont défié les siècles parce qu'elles furent gravées sur la brique et sur l'airain. Il est juste d'ajouter qu'il faut rendre le président Monroe en partie responsable de cette erreur d'interprétation de sa pensée. Il a dit lui-même en propres termes dans les négociations avec la Russie à propos de la côte nord-ouest du continent américain, qu'il avait saisi l'occasion de poser en principe « que les continents américains, par suite de l'état libre et indépendant qu'ils se sont donné et qu'ils maintiennent, ne doivent plus désormais être considérés comme terrains de colonisation par une Puissance européenne ». La démonstration qui suit l'énoncé de ce principe montre que ce qui l'intéressait vraiment, c'était la possibilité que les « Puissances alliées, qui étaient intervenues par la force dans les affaires intérieures de l'Espagne », fussent amenées à « intervenir » pareillement dans les continents de l'Hémisphère Occidental, où les circonstances étaient loin d'être les mêmes. C'est contre une « colonisation » de ce genre, que le président proteste d'avance au nom de ses concitoyens et de « nos frères du Sud ». Dans une lettre écrite à Thomas Jefferson deux jours après la publication du message, le président dit : « Je considère la cause de l'Amérique du Sud comme essentiellement la nôtre. » Cette assurance était donnée en réponse à une lettre que Jefferson lui avait adressée de Monticello le 24 octobre,

et où il disait : « Notre première maxime fondamentale doit être de ne jamais nous embarrasser dans les disputes de l'Europe, la seconde de ne jamais permettre à l'Europe de se mêler des affaires cis-atlantiques. » C'est donc Jefferson qui, dans ce document, dictait à Monroe l'idée que « l'Amérique du Nord ou du Sud a des intérêts d'État distincts de ceux de l'Europe et qui lui sont propres » ; qu'en conséquence elle doit avoir un « système » à elle, séparé et différent de celui de l'Europe. Jefferson soutenait, et Monroe le soutint après lui, que l'Europe était la mère du despotisme, tandis que l'Amérique avait pour objet de devenir une terre de liberté. Mais voici le point capital : combien peu Jefferson ou le président qu'il inspirait désiraient vraiment, par les déclarations solennelles qui sont connues dans l'histoire sous le nom de Doctrine de Monroe, exclure de toute action dans l'Hémisphère Occidental les Puissances qui n'étaient point despotiques, la réflexion suivante de Jefferson le montre clairement : « La Grande-Bretagne, dit-il, est de toutes les nations celle qui peut nous faire le plus de mal ; si nous l'avons à nos côtés, nous n'avons rien à craindre du monde entier ; et rien ne resserrerait davantage nos liens d'affection que de combattre côte à côte pour la même cause. » Tout, en un mot, pour ruiner ou gêner les manœuvres de « l'Alliance illégitime qui s'appelle sainte ! » Pour conserver l'amitié de l'Angleterre, Jefferson renonça même à son rêve de combler la « mesure de notre bien-être politique » par l'acquisition de Cuba ; il mit la signature des États-Unis au bas d'une déclaration qui répudiait tout dessein de s'emparer « d'une ou de plusieurs provinces espagnoles », mais qui proclamait l'intention de s'opposer par tous les moyens à l'intervention armée d'une autre Puissance.

La politique adoptée par Jefferson et Madison apparaît donc nationale et américaine, mais non pas dans le sens que lui ont donné un grossier jingoïsme et une critique historique souvent défectueuse. C'est une politique adaptée à une époque précise et pour un dessein précis. Il faut l'interpréter à la lumière des événements de cette époque. En formulant les idées que le président fit siennes, Jefferson s'excusa de les avoir présentées d'une façon « décousue », mais il exprimait l'espoir

d'avoir contribué un « rien » au bien de son pays. Ce « rien », placé à gros intérêts par le reconnaissant Monroe dans son message, a si rapidement grandi, que la Doctrine de Monroe ne porte plus aujourd'hui la marque de la contingence. Elle est devenue, en partie à cause de sa rédaction parfois ambiguë, en partie par l'œuvre du temps, une grande politique nationale américaine, et, en dépit de tout ce qu'elle a de vague, l'Europe non seulement ne la met point en doute, mais, pour sa propre commodité, souhaite la voir maintenir religieusement. Mais ce qui, pour le monde de 1916, donne à l'unanimité de Jefferson, Madison et Monroe toute son immense portée, c'est que la Doctrine de Monroe prescrit une politique commune pour la Grande-Bretagne et les États-Unis dans l'Hémisphère Occidental — en opposition aux autres Puissances. Un examen consciencieux des documents confirme la thèse de mon ami M. Theodore Andrea Cook qui dit :

> La Doctrine de Monroe, dans la pensée de celui qui la formula, concurremment avec Madison et Jefferson, prescrit une politique combinée que l'Angleterre et les États-Unis doivent poursuivre sur le continent américain contre les Puissances, politique dont l'initiative aurait pu être prise par l'Angleterre, mais qui vint de Washington, pour éviter toute apparence de pression de la mère-patrie [1].

En d'autres termes, l'Angleterre était reconnue par les États-Unis comme le défenseur à leurs côtés de l'idéal de liberté, et la Doctrine de Monroe fut en réalité le signe d'une décision commune, prise par l'Angleterre et les États-Unis, de garantir l'Hémisphère Occidental contre une « agression autocratique » et contre l'extension d'un « système » qui pouvait entraîner la « colonisation » future de l'Amérique par certaines Puissances européennes considérées comme indésirables.

Combien peu ce résultat a été obtenu, le monde américain s'en est rendu compte au moment où éclatait la grande guerre : l'attitude, adoptée alors par des millions d'hommes d'origine allemande qui avaient réussi à « coloniser » les États-Unis, tendit à paralyser les libres décisions du chef de l'État, et à rendre presque impossible l'application normale de la Doctrine de Monroe.

1. *The Original Intention of the Monroe Doctrine*, *Fortnightly Review*, sept. 1898.

La nature du pacte entre les États-Unis et l'Angleterre fut soulignée quand, plus tard, par le traité Clayton-Bulwer, il fut décidé que ni les États-Unis ni la Grande-Bretagne n'exerceraient un contrôle prépondérant sur l'Amérique Centrale, qu'un canal creusé d'un Océan à l'autre serait ouvert au monde entier, et que la neutralité en serait garantie par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Ce traité Clayton-Bulwer et sa conséquence — le traité Hay-Bunau-Varilla — au sujet du canal de Panama, avec son corollaire relatif à la question des droits de passage, montrent assez clairement que la diplomatie américaine n'a jamais eu l'extravagance de supposer qu'elle eût jamais formulé un principe insoutenable de politique nationale excluant de l'Hémisphère Occidental, devant l'*ipse dixit* des États-Unis, toute intervention de quelque nature que ce soit de la part d'une Puissance étrangère.

C'est ainsi, comme Jefferson l'écrivait au président, que le « puissant poids » de l'Angleterre fut « jeté dans la balance du gouvernement libre » et que « tout un continent fut émancipé d'un seul trait ». L'essence de la Doctrine de Monroe, c'est en un mot d'élever une protestation solennelle contre « l'atroce violation des droits des peuples par l'intervention de l'un d'eux dans les affaires intérieures d'un autre ». Donc, si le président des États-Unis l'avait jugé à propos, en 1914, au début de la guerre, il aurait pu s'appuyer sur la Doctrine de Monroe pour protester contre la violation par l'Allemagne de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique, et les ombres de Jefferson, Madison et Monroe ne l'auraient pas désapprouvé.

La Doctrine de Monroe, prise dans son vrai sens, est d'une inspiration admirable et pacifique pour l'heure présente. 1916 est aux prises avec des problèmes qui, à bien des égards, ressemblent à ceux de 1815-1823. Aujourd'hui comme alors, la lutte, ainsi que Madison l'écrivait à Jefferson, est entre la liberté et le despotisme, entre le pouvoir arbitraire et l'indépendance nationale, entre l'américanisme et une nouvelle forme « d'alliance illégitime qui s'intitule sainte ».

Qu'on me permette de rappeler que dans un livre intitulé : *les Problèmes de la Politique mondiale*, publié plus

d'une année avant la grande guerre, j'écrivais à la dernière page :

> Une coopération franco-latine dans l'Amérique du Sud, une coopération anglo-américaine dans les archipels et sur les eaux du Pacifique, un pacte solennel franco-anglo-américain pour la paix du monde : telles sont les réalités qui se voient en puissance des hauteurs qui dominent la Culebra.

Qu'un rêve pareil fût non seulement réalisable, mais dût nécessairement s'accomplir avant longtemps, c'était ce que j'avais l'audace de prédire dix-huit mois avant le tragique mois d'août 1914. La grande guerre, à laquelle nous assistons, a rendu la réalisation de ce rêve plus proche. C'est une absolue vérité, que l'Angleterre est depuis cent ans notre commanditaire dans les affaires internationales. Il y a eu des désaccords entre nous. Des influences étrangères, irlandaises, prussiennes ou autres, ont cherché en vain à creuser un fossé entre nous. « Il y a eu des moments, comme le dit le Vicomte Bryce, où l'attitude raide et froide du secrétaire d'État anglais pour les Affaires étrangères exaspéra les plénipotentiaires américains, où un secrétaire d'État démagogue s'efforça à Washington, par la brutalité de son ton, de se poser en champion des causes nationales[1]. » Rien en réalité n'a pu désunir les deux branches de la race anglo-saxonne. La Doctrine de Monroe, bien comprise, créait une alliance fondée sur le roc entre l'Angleterre et les États-Unis, pour la défense d'un idéal commun de liberté. Son corollaire logique est un pacte pour la paix du monde. Et pareil pacte serait aussi incomplet que vain s'il ne comprenait pas cette glorieuse France qui n'est pas seulement, suivant le mot de Mistral, « le chevalier de la civilisation latine », mais aussi le chevalier errant de l'humanité. L'auteur de *The Day of the Saxon* n'exagérait pas en disant : « C'est dans la conservation de l'Empire britannique plutôt que dans la Doctrine de Monroe que se trouve le fondemeut de la sécurité des peuples américains. » A cette heure même la flotte anglaise et la flotte française, — dont l'activité a de temps à autre tellement irrité les marchands des

1. William Archibald Dunning, *The British Empire and the United States.* Introduction par James Bryce. p. xxxvii.

deux Amériques que les États-Unis ont été amenés à protester faiblement, pour la forme, — livrent des batailles dont va dépendre pour cinquante ans le pacifique développement des intérêts américains au nord et au sud de Panama et dans le Pacifique. Tels sont les faits qui, tout en nous imposant la nécessité de créer pour nous-mêmes une politique internationale, systématique et méthodique, soutenue par la flotte de cette politique, nous permettront heureusement, d'accord avec les deux autres grandes Puissances libérales de la terre, d'assurer patiemment et justement les inévitables règlements de demain. Ainsi seulement pourrons-nous aborder, sans heurts et dans des intentions pacifiques, le vaste problème qui nous attend. Nous sommes maîtres non seulement du canal de Panama, mais de Guam, Kiska, Honolulu et Samoa ; nous sommes les protecteurs de l'Amérique Centrale et de la mer des Caraïbes ; nous sommes les rivaux virtuels des grandes Puissances de l'Amérique du Sud et nous sommes les champions — champions solitaires — de la porte ouverte en Asie. En même temps nous sommes, comme l'a dit le président Wilson, « en paix avec le monde entier », — à condition que, par quelque péché d'omission, nous ne négligions pas de prendre les précautions dictées par la *force des choses* et qui nous permettront de rester « en paix avec le monde entier ».

Est-ce que j'insinue qu'une révolution est nécessaire? Je ne crains pas le mot, car je crains d'autres choses bien davantage. Aucune grande nation n'est assez forte pour oublier la maxime de Spinoza : « La liberté ou la force d'âme sont les vertus des particuliers ; la vertu de l'État, c'est la sécurité. » Les gens qui ne veulent pas croire ce qu'ils croient sont fatalement condamnés à croire ce qu'ils veulent croire. Ce qui veut dire que les gens qui en viennent à croire ce qu'ils veulent croire sont ceux qui hésitent à regarder les choses en face. Il n'y a pas si longtemps, on a mené une violente campagne contre ce que l'on qualifiait dédaigneusement de « diplomatie du dollar ». Mais, quels que soient les efforts de tel ou tel parti politique aux États-Unis pour esquiver les responsabilités nationales, pour faire échec à la *force des choses*, le bon sens du peuple américain finira par exiger que les intérêts nationaux soient soustraits aux calculs des partis politiques. On

connaît la parole fameuse de Gambetta, à Lille : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, il faudra se soumettre ou se démettre. » Lorsque, sensibles aux réalités positives qui, bon gré mal gré, devront déterminer la politique nationale de notre pays, nous autres Américains, nous ferons entendre notre volonté souveraine, le parti politique — démocrate, progressif, ou républicain — qui ne saurait pas nous écouter, devra se soumettre ou se démettre.

W. MORTON FULLERTON

(*Traduit par* CH. BASTIDE)

UN PRÉCURSEUR DE L'ENTENTE CORDIALE

SAINT-ÉVREMOND

(1616-1703)

> Les plus honnêtes gens du monde ce sont les Français qui pensent et les Anglais qui parlent.
>
> SAINT-ÉVREMOND

Il y a presque exactement trois cents ans que naissait à Saint-Denis-le-Gast, petit village situé à quelques lieues de Coutances, Charles de Saint-Évremond [1].

Il fut un délicieux écrivain et les témoignages de son art méritent de demeurer encore présents à la mémoire de plus d'un esprit de ce temps-ci. La qualité de ses écrits eût pu justifier à elle seule des hommages particuliers à l'occasion de cet anniversaire, si cette heure eût été moins troublée. Tou-

1. On a ignoré longtemps la date exacte de naissance de Saint-Évremond : ses historiens et lui-même ont donné par ignorance, ou pour de secrètes raisons, les dates les plus diverses. Un professeur d'histoire du lycée de Coutances, M. Dubois, découvrit, il y a quelques années, l'acte de baptême de Saint-Évremond sur les registres de Saint-Denis-le-Gast (Manche), fixant sa naissance à *janvier* 1616. La mauvaise écriture de ce texte laisse un doute sur le point de savoir s'il s'agit du troisième, du treizième ou du trentième jour de janvier 1616, mais l'année ni le mois ne sont désormais plus douteux. (*Cf. Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, année 1911, p. 620 et seq.)

tefois à défaut d'une simple raison littéraire, d'autres circonstances autorisent peut-être à ne point laisser passer ce centenaire avec indifférence. L'attrait impérieux des choses militaires, tout autant que l'inclination réciproque et l'alliance de la France et de l'Angleterre, peuvent trouver des correspondances naturelles dans les œuvres et la vie d'un homme qui, tout ensemble écrivain et soldat, vécut la moitié de sa vie en France, et l'autre sur la rive opposée du détroit, lia commerce, dans l'un et l'autre pays, avec les esprits les plus distingués qui s'y pouvaient rencontrer, fut l'occasion entre eux de plus fréquents et de salutaires échanges, et connut, par ses vertus, des faveurs si vives que le roi d'Angleterre entendit qu'il lui fût accordé de reposer son dernier sommeil à l'abbaye de Westminster, auprès des plus hautes gloires anglaises.

Dans un pays où l'avaient exilé les rigueurs de la politique, il sut donner de la France la plus heureuse idée, en même temps que son accommodement aux mœurs et aux sentiments anglais témoignaient aux Français qu'ils n'y étaient point si barbares. Nous n'avons point d'autre écrivain qui ait fait en Angleterre un si long séjour, empreint d'une plus juste amitié, tant que l'Angleterre peut se joindre en toute justice à l'hommage qu'il convient de rendre aujourd'hui à Saint Évremond.

« M. de Saint-Évremond n'a pas été seulement distingué dans le monde par des écrits où la délicatesse du goût se trouve soutenue du raisonnement, il l'a encore été par le rang qu'il a tenu à la cour et à l'armée. » C'est en ces termes que dans l'*Épitre au comte de Macclesfield* qui précède l'édition des œuvres de Saint-Évremond [1], s'exprime des Maizeaux qui a écrit la meilleure *Vie* de cet auteur : et ce n'est pas sans justice que le buste qui surmonte son tombeau porte la cuirasse des officiers de l'armée royale.

La vocation militaire de Saint-Évremond s'affirma dès la jeunesse, malgré le premier dessein des siens qui le destinaient à la robe, la famille étant nombreuse et la fortune médiocre. Saint-Évremond fit successivement des études au collège de

1. Œuvres de M. de Saint-Évremond, édition 1740, t. I., p. II.

Clermont, à l'Université de Caen, puis au collège d'Harcourt ; mais le goût qu'il avait pour les armes l'emporta sur toutes les études auxquelles il donnait cependant une assiduité des plus vives. Il était encore fort jeune que son habileté à l'escrime lui valait déjà quelque renom; l'on parla longtemps d'un coup d'épée auquel on avait donné le nom de « botte de Saint-Évremond ».

Le respect qu'il montrait pour les désirs des siens tout autant que l'ardeur qu'il apportait dans la préoccupation des sujets militaires convainquirent de le laisser suivre la carrière des armes. Il prit du service alors qu'il n'avait pas seize ans ; il fut fait enseigne à cet âge et débuta dans la campagne d'Italie entreprise par Richelieu pour défendre les droits du duc de Nevers sur le duché de Mantoue. A la suite de cette campagne, il obtint une lieutenance, puis une compagnie après le siège de Landrecies où il s'était fort distingué, alors qu'il avait à peine vingt et un ans.

La belle prestance du jeune officier, sa valeur, l'esprit qu'il déployait dans toutes les occasions favorables, lui gagnèrent, en dépit de sa jeunesse, des sympathies nombreuses parmi les officiers supérieurs. Ainsi que le dit des Maizeaux :

> M. de Saint-Évremond ne se distingua pas moins à l'armée par sa politesse et par son esprit, que par sa bravoure ; et ces qualités, qui ne se trouvent pas toujours réunies chez les gens de guerre, lui attirèrent l'estime des maréchaux d'Estrées et de Grammont, et du vicomte de Turenne.

Il conquit l'amitié du comte de Miossens qui fut, depuis, le maréchal d'Albret, du comte de Palluau qui devint maréchal de Clérambault et du marquis de Créqui que l'on compta plus tard également au nombre des maréchaux ; les uns et les autres ne cessèrent de lui prodiguer les marques de leur intérêt, même après que les faveurs royales se furent retirées de lui.

Il prit part à l'expédition de Trèves et au siège d'Arras en 1640, où il donna toute la mesure de sa bravoure; mais ne se trouvant point assez exposé dans l'infanterie à une époque où la cavalerie tenait une part plus active et plus brillante, il obtint de passer dans cette arme et trouva sans difficulté

l'occasion de se distinguer. Son entrain dans les combats, tout autant que la verve et tout à la fois la profondeur qu'il montrait dans la conversation, attirèrent sur lui les regards d'un homme qui savait apprécier fort exactement tous ces avantages : le duc d'Enghien souhaita de l'avoir à ses côtés, et dans ce dessein, lui confia la lieutenance de ses gardes.

La bonne mais petite noblesse de M. de Saint-Évremond n'était point en état de lui attirer à elle seule une faveur de cette sorte ; il en faut donc reporter toute l'occasion sur les qualités personnelles dont il était pourvu ; et ce n'est pas un mince mérite, en vérité, que d'avoir pu surpasser ainsi de fort loin l'avantage de la naissance, dans un temps où comme aujourd'hui les Français rivalisaient de bravoure au combat et d'esprit jusque dans la charge et sous les balles. Il y avait un concours nombreux d'hommes de guerre, en ce temps-là, tout autant que d'hommes d'esprit. Saint-Évremond sachant être tour à tour et tout ensemble l'un et l'autre parvint à s'acquérir à la fois l'estime de Condé et la sympathie de Turenne.

Il fut aux côtés de Condé, à la victoire de Rocroi, fit la campagne de Fribourg en 1644 et l'année suivante, à la bataille de Nordlingen, menait les gardes de M. le Prince. Il fut commandé avec deux escadrons pour occuper une hauteur; mais le feu des ennemis était si violent qu'il fut besoin de trois ou quatre charges successives pour venir à bout de leur furie ; Saint-Évremond s'affligea plus d'y avoir perdu une bonne partie de sa troupe que d'un coup de fauconneau qui l'avait atteint au genou gauche. Six semaines durant on resta dans l'incertitude si on lui couperait la cuisse ; les chirurgiens fort heureusement différèrent, et la robuste nature du malade le fit triompher de cette atteinte sans qu'il se vît privé d'une jambe [1].

C'est presque dans le même temps que Condé tomba dangereusement malade, devant Philipsbourg, et dut remettre le commandement à Turenne. On fit appel à la société de Saint-Évremond à peine guéri pour divertir de lectures et de propos l'inaction forcée de son bouillant général. La com-

1. *Id.* Préface par M. Silvestre, t. I, p. 298.

munauté de leur convalescence après les risques qu'ils avaient courus ensemble, cette société quotidienne mirent Saint-Évremond plus avant encore dans les bonnes grâces de Condé.

Les propos ne roulaient point seulement sur les lettres auxquelles l'un et l'autre étaient fort appliqués, mais sur les desseins de la politique et de la guerre.

Et, lorsque, leurs santés s'étant rétablies, Saint-Évremond reprit son service auprès du Prince, dans les camps, celui-ci ne manqua pas de lui témoigner l'estime où il le tenait. Il le choisit pour porter à la cour la nouvelle de la prise de Furnes, et l'on sait que la faveur de ces annonces se voyait vivement disputée. Condé lui confia également le soin de pénétrer Mazarin de la nécessité de mettre le siège devant Dunkerque ; Saint-Évremond fut assez habile pour y réussir.

La faveur dont jouissait Saint-Évremond auprès de M. le Prince lui eût aisément fait des jaloux, s'il n'avait su la justifier tout à la fois par une inépuisable dépense de bravoure et par des manières qu'il avait particulièrement délicates et spirituelles. Condé se montrait adroit à discerner le ridicule des hommes et se plaisait fort à ce divertissement auquel il associait volontiers Saint-Évremond et le futur maréchal d'Albret. Ceux-ci rivalisaient avec leur général. Il leur prit un jour fantaisie de démêler si Condé lui-même, en dépit de son génie, n'avait pas en lui quelques petits ridicules par où il pût prêter à la satire ; leur perspicacité leur en fit aisément trouver quelqu'un et dans l'expansion de la jeunesse, ils ne se tinrent pas de le faire connaître. Le fait en revint à Condé qui s'accommodait assez de découvrir du ridicule aux autres, mais ne goûtait point qu'on s'avisât de lui en trouver ; il le témoigna à Saint-Évremond en le démettant de sa charge.

Il ne le fit pas assez tôt pour que celui-ci ne put encore, auparavant, accompagner le vainqueur de Rocroi à l'armée de Catalogne où il assista à cet infructueux et pittoresque siège de Lérida dont le comte de Grammont nous a laissé dans ses mémoires une relation saisissante[1] : c'est là que « la tranchée fut ouverte au son des violons, comme ci c'eût

1. Hamilton. *Mémoires du chevalier de Grammont*, ch. VIII.

été pour une noce », mais cette musique, non plus que celle des mousquets, n'eut raison des Espagnols. Saint-Évremond était de ceux qui pensaient qu'il valait mieux abandonner, mais, comme le dit Grammont, « M. le Prince s'opiniâtra, malgré le sentiment des officiers généraux, à continuer un siège qui pensa ruiner ses armes et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement »; fort heureusement pour nous, l'insuccès d'Espagne se trouva fort amplement réparé dans ces plaines de Flandre où se jouait, comme aujourd'hui, le destin de la France. La bataille de Lens qui marqua l'apogée du génie de Condé fut la dernière où Saint-Évremond l'accompagna : la rupture, en effet, survint à peu de temps de là.

Elle ne fut pas sans rendre plus simple le parti que Saint-Évremond crut devoir prendre lorsque, quelques mois après, la guerre de Paris survint et que M. le Prince se fut déclaré contre la cour. Saint-Évremond resta fortement attaché à celle-ci tout en nourrissant pour son ancien général, devenu généralissime des armées du roi d'Espagne, des sentiments d'admiration et de respect dont Condé lui devait témoigner, par la suite, de la reconnaissance en lui rendant son amitié.

Vers le même temps, le duc de Longueville, embrassant le parti du Parlement contre Mazarin, se retira dans son gouvernement de Normandie, et Saint-Évremond, s'étant rendu à Coutances pour y voir les siens, y fut l'objet, de la part du duc, de pressantes sollicitations pour suivre son exemple : on alla même jusqu'à lui offrir le commandement de l'artillerie de la province. Saint-Évremond, lui-même, raconte fort plaisamment la chose : « On voulut, dit-il, donner le commandement de l'artillerie à Saint-Évremond, et, à dire vrai, dans l'inclination qu'il avait pour Saint-Germain [1], il eût bien souhaité de servir la cour en prenant une charge considérable où il n'entendait rien, mais comme il avait promis au comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse, tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normands qui avaient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offrait et qu'on ne lui eût pas donné. »

1. Où était alors le roi.

Lorsque l'année d'après, Condé, Conti et le duc de Longueville eurent été arrêtés et emprisonnés à Vincennes, la duchesse de Longueville soutint la lutte contre la cour, dont l'armée eut mission de s'assurer des places qui relevaient jusque-là du gouvernement du duc, et parmi elles, plus particulièrement du Havre-de-Grâce. Saint-Évremond y suivit la cour.

La guerre civile redoublant au cours de l'année 1652, le roi, pour reconnaître le mérite et la fidélité de Saint-Évremond le fit maréchal de camp, accompagnant cette nomination d'une pension de trois mille livres.

De tels honneurs ne faisaient que reconnaître la réputation dont il jouissait auprès des autres officiers supérieurs ; ses écrits n'avaient que peu de part à ces avantages : lui-même ne les considérait que comme des divertissements de cour entre deux batailles.

Cependant, peu de temps après qu'il eut pris part à la bataille de Rocroi, il se divertissait à écrire cette comédie des *Académistes* qui fut de quelque prix pour sa réputation d'écrivain. La raillerie en est aimable contre certaine prétention de beaux esprits de ce temps-là, mais la saveur en a bien diminué pour nous et il faut chercher dans d'autres écrits les mérites durables de Saint-Évremond.

Il apporta toute sa vie une incomparable négligence au sort de ses ouvrages et dans le moment même où les lettres furent sa plus grande occupation il semblait se soucier d'autant moins du sort de ses écrits qu'il apportait un plus grand soin à les composer. C'est ainsi que bientôt coururent, sous son nom, par la ville, des libelles où il n'était pour rien, et quand on lui remontrait le tort qui s'en pouvait suivre pour lui, il ne consentait à y opposer qu'une souriante indulgence. Nul ne donna moins dans le travers des gens de plume qui prennent leur encrier pour l'univers. Il n'écrivait que pour son plus secret plaisir ou pour divertir ceux auxquels il était affectionné et ne se proposant point d'accomplir de grands ouvrages, il mettait un goût infini à donner à ses petits traités et à ses lettres toute la qualité souhaitable. C'est ainsi qu'il sut atteindre en maint endroit à une perfection que les plus grands auteurs de son temps ne passent point ; en plus d'un

endroit il vaut La Bruyère pour la sûreté du style, et pour l'esprit il ne le cède pas à Voiture.

Ses œuvres couraient sous le manteau, non point qu'elles fussent la plupart du temps animées de critique à l'égard des idées en faveur, mais parce qu'on se voyait contraint de ravir à leur auteur des écrits qu'il dédaignait trop. Il se souciait peu de les faire imprimer, il y fallut la douce violence de ses familiers et le besoin où il fut plus tard, de donner à des amis éloignés le témoignage de sa constante pensée.

Écrivain d'occasion, il se reprit aux ardeurs des combats, il fit encore la guerre de Guyenne, sous le duc de Candale, et la façon dont l'accommodement fut pris pour la réduction de cette province ayant déplu au cardinal Mazarin, celui-ci jugea bon d'envoyer, trois mois durant, M. de Saint-Évremond à la Bastille, sur le prétexte de propos qu'il n'avait assurément point tenus. Habitué qu'il était aux divers sentiments des grands, Saint-Évremond ne s'en alarma pas et servit en Flandre de nouveau avec le maréchal d'Hocquincourt, durant les campagnes qui se menèrent au cours des cinq années qui précédèrent la suspension d'armes [1], prélude du traité des Pyrénées

Le cardinal partit en grand équipage pour l'aller conclure, et Saint-Évremond, toujours fort avant dans les faveurs de la cour, comptait au nombre de l'escorte. Comme il le savait habile à juger des hommes et des choses, le marquis de Créqui le pria de lui faire tenir son sentiment sur ce qui se ferait à la conférence et dans les entours : Saint-Évremond n'y manqua pas.

Il le fit dans une lettre d'une verve merveilleuse et qui reste encore aujourd'hui l'une de ses meilleures œuvres, tant pour la qualité du style et les vertus de l'esprit qui y paraissent que pour la pénétration politique et l'élévation morale qui s'y font jour. Il ne put manquer d'y exposer son irritation à l'égard de Mazarin qui, pour des raisons d'intérêt particulier n'hésitait point à sacrifier tout le véritable fruit des campagnes dont Saint-Évremond avait pu mesurer, pour en avoir été, les fatigues et les difficultés, l'habileté des généraux qui

1. En mai 1659.

y commandaient tout autant que la bravoure et la résistance des troupes. Cette lettre fait, en vérité, le plus grand honneur à Saint-Évremond. Elle donne la mesure d'un caractère qui sert d'assise à tout le charme dont par ailleurs il montrait des aspects nombreux. Il possède cette fermeté sans rigueur qui marque les meilleurs esprits du règne de Louis XIII : ce ne sont point là de ces âmes agenouillées devant l'autorité du Roi comme on le verra par la suite, même chez les plus grands ; la liberté des dernières années du XVIe siècle et toute l'ardeur de la Fronde règnent encore dans de tels esprits ; Saint-Évremond est de la forte génération des Pascal, des Molière, des Corneille, il a plus qu'eux le goût de plaire et moins de génie assurément, mais il n'entend point sacrifier la vérité à l'agrément. Il tient de Montaigne et annonce Saint-Simon tout ensemble, il les relie l'un à l'autre : il a pris souvent conseil du premier, et l'âpre historien du Grand Siècle n'ignora point ce qu'il lui devait.

Peu de temps après la mort de Mazarin il advint que la Lettre au Marquis de Créqui sur la Paix des Pyrénées fut trouvée chez la belle-mère du marquis, madame de Plessis-Bellière qui était l'une des relations de Fouquet et chez laquelle on saisit des papiers lors de l'arrestation du Surintendant. Le Tellier et Colbert, qui devaient tout à Mazarin, crurent devoir faire état d'une lettre de quelqu'un qui ne lui devait rien, sinon trois mois de Bastille. Ils indisposèrent le roi contre Saint-Évremond sur le vu de cette seule lettre, en le peignant des couleurs les plus dangereuses pour la sûreté de l'État. Louis XIV ne s'accommodait déjà point de serviteurs qui eussent quelque liberté dans l'esprit; tout ce qui sentait la fronde se trouvait aussitôt mal placé : on n'eut pas de peine à persuader le roi qui donna ordre d'arrêter M. de Saint-Évremond.

Comme tout cela se découvrait contre lui, notre écrivain passait des jours paisibles à la campagne chez le maréchal de Clérambault : bien en prit M. de Gourville qui était fort de ses intimes, et à ce moment à Paris, d'en partir dans la plus grande hâte à l'annonce de ces événements et d'en venir mettre au fait Saint-Évremond. On eut le bonheur de le joindre assez tôt pour lui pouvoir ménager une vive

retraite jusqu'en Normandie, où, fort adroitement caché, il pensa pouvoir ne demeurer qu'un moment, dans l'espoir où il était que l'orage se dissiperait. La rigueur royale à son endroit ne se donnant pas de relâche, il jugea plus avisé de quitter la France et passa aux Pays-Bas [1].

Il ne devait plus rentrer en France ; il avait quarante-cinq ans ; il s'était fait un beau nom à l'armée et à la ville ; il avait connu les faveurs de la cour, il était entouré d'amis, il avait au plus haut point l'art de plaire aux femmes ; il n'était point de salons où on ne le goûtât. Il jouissait de l'amitié des meilleurs esprits de son temps ; il pouvait caresser l'espérance d'accroître encore sa gloire militaire et de servir la France dans de nouveaux combats; nul n'avait renom d'être plus galant homme ni plus fin ; il avait des lumières charmantes tout aussi bien sur le chapitre de la bonne chère que sur celui des belles-lettres ; tous ses propos étaient empreints d'une verve malicieuse et sans méchanceté où se marquait une philosophie à la fois vive et souriante dont il sut ne point se départir.

Il lui fallut tout quitter, hormi toutefois cette philosophie objet de sa secrète ironie, qui lui tint lieu des plaisirs qu'il lui fallait bien renoncer, mais dont pourtant il savourait mieux qu'un autre les raffinements et les délicatesses.

***

Il demeura peu de temps en Hollande. En dépit de l'attrait que pouvait exercer sur lui la présence de quelques hommes remarquables dans ce pays ; le manque de vivacité des esprits et la lenteur paisible de la vie quotidienne étaient peu propres à satisfaire un homme dont l'activité avait été abondante et qui ne donnait point dans l'indolence. Il goûta peu les Hollandais tout en rendant hommage à leurs vertus, même après qu'un séjour en Angleterre eût pu lui servir de transition. Quelques années plus tard, lorsque les circonstances l'eurent ramené en Hollande un moment, il écrivait au comte de Lionne :

1. A la fin de 1661.

Je vous dirai en peu de mots que j'aurais bien souhaité de revoir le plus agréable pays que je connaisse et quelques amis aussi chers par le témoignage de leur amitié que par la considération de leur mérite. Cependant il ne faut pas se désespérer pour vivre chez une nation où les agréments sont rares. Je me contente de l'indolence, quand il se faut passer des plaisirs ; j'avais encore cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, la bonne chère, et il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie et se faire un amusement languissant à considérer les vertus hollandaises plus animées [1].

Et peu après ; lorsqu'il eut de nouveau quitté la Hollande :

Je suis revenu dans une cour, après avoir été quatre ans dans une république sans plaisir, ni douceur, car je crois que la Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sais comment j'ai ranimé mes sentiments, mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif et quelque imagination de retourner en France m'a fait chercher Londres comme un milieu entre les courtisans français et les bourgmestres de Hollande. Jusques ici je pouvais demeurer dans la pesanteur, ou pour parler plus obligeamment, dans la gravité de MM. les Hollandais, car je ne me trouve guère plus avancé vers la France que j'étais et l'étude de vivacité que j'ai faite nuit fort à mon repos et me recule de l'indolence sans m'avancer vers les plaisirs [2].

Au reste, mille raisons s'opposaient à ce qu'il restât en Hollande lorsqu'il lui fallut fuir hors de France et parmi les plus impérieuses, l'insistance des amis qu'il s'était faits en Angleterre, quelques mois auparavant.

Aussitôt en effet que Charles II eut été rétabli sur le trône d'Angleterre, Louis XIV s'était empressé de lui adresser une ambassade afin de le féliciter et de donner quelque pompe officielle à cette reprise de possession. Le comte de Soissons présidait à cette ambassade ; on y réunit, par une attention judicieuse, plusieurs de ceux avec qui Charles II avait lié un commerce assidu durant qu'il n'était en France qu'un prétendant résigné : parmi ceux-ci se trouvait Saint-Évremond. Il fut tout naturellement nommé pour se rendre à Londres en cette occasion. Les attraits de la nouvelle cour furent tels que Saint-Évremond y demeura six mois ; il ne rentra donc en France que pour en repartir presque aussitôt; mais les

1. Tome III, p. 48.
2. Tome III, p. 72.

liaisons qu'il avait nouées à Londres, les entretiens qu'il y avait eus, l'esprit qu'il y avait dépensé à son ordinaire et sans compter, convainquirent nombre des plus excellents esprits anglais à quel point le naturel de Saint-Évremond passait celui du commun.

Il y pouvait donc revenir, précédé de la plus flatteuse réputation et les confiances dont il se trouvait assuré pouvaient atténuer, dans une certaine mesure, les incommodités de l'exil.

Il se lia particulièrement avec le duc de Buckingham, le duc d'Ormond, M. d'Aubigny, les comtes de Saint-Albans et d'Arlington, mylord Crofts ; mais le plus cher lui fut assurément M. d'Aubigny, grand aumônier de la reine ; il avait beaucoup d'esprit et encore plus de franchise et c'est par cette dernière vertu que Saint-Évremond s'y attacha fortement.

Notre exilé ne s'en tenait pas qu'à la cour ; sa présence eut tôt fait de susciter la curiosité et l'intérêt des écrivains et des lettrés de Londres et le commerce des gens de lettres abrégeait aussi sa disgrâce. Il s'entretenait assidûment avec le chancelier Digby, avec l'illustre Hobbes ainsi qu'avec MM. Cowley et Waller qui ont laissé dans leur pays un nom respecté.

Ces entretiens ne se pouvaient tenir indifféremment avec tous les bons esprits, eu égard à l'ignorance assez grande où Saint-Évremond resta durant toute sa vie de la langue anglaise. Il n'est que d'un Français, à vrai dire, pour, en quarante années et plus, de ne s'être point inquiété de savoir véritablement la langue de la nation où il vivait. Il l'entendait assez bien, mais ne la parla jamais.

Il le faut excuser en cela, car il y fut aidé singulièrement par l'inclination de la cour de Charles II pour la langue et l'esprit de France, contractée durant le long séjour en France du nouveau roi et les dispositions de sa nature même. La présence de quelques Français et non des moindres y contribuait encore. Quelque temps après que Saint-Évremond se fut venu fixer à Londres, un autre exilé y survint dont la tournure lui agréait particulièrement, bien que les raisons qui l'avaient fait exiler fussent d'un tout autre ordre et que les motifs de l'amour y eussent autant de part que la politique en avait dans le renvoi de Saint-Évremond. Le comte de Grammont

apportait à Londres tout le plus délicat de la frivolité française et cet agencement singulier entre le grave et le plaisant dont aucune autre nation au monde n'a su encore trouver le mode.

Moins occupé des entêtements frivoles où Grammont dépensait sa verve avec une inégalable grâce, Saint-Évremond lui faisait bien de petites leçons, mais il l'appelait son « héros », l'autre lui donnait du « philosophe » et tous deux offraient à la cour d'Angleterre le témoignage du plus fin et du plus solide esprit de France tout ensemble et n'étaient point sans contribuer par plus d'un endroit à répandre des idées plus avantageuses sur la France et sur les Français.

On s'abuserait, en effet, si l'on pensait que les Français fussent naturellement bien vus en Angleterre lorsque Saint-Évremond y vint : s'il y pouvait rencontrer bien des sympathies personnelles, hommages rendus à la fois à ses vertus militaires, à la qualité de ses écrits tout autant qu'à son infortune, l'on n'était point dans l'ensemble trop bien disposé pour les Français pour des raisons qu'Hamilton a fort bien dites dans ses Mémoires à propos de Grammont et qui se peuvent tout aussi bien appliquer à notre écrivain :

Ceux qui ne l'avaient pas encore vu furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du roi qui avait attiré toutes sortes de nations dans sa cour avait un peu décrié les Français, car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avait vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressemblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays.

Au contraire, familier avec tout le monde, il s'accommodait à leurs coutumes, mangeait de tout, louait tout et s'accoutumait facilement à des manières qu'il ne trouvait ni grossières ni sauvages : et faisant voir une complaisance naturelle au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageait agréablement de ce qu'on avait souffert du ridicule des premiers [1].

Mais Grammont ne fit que passer, alors que Saint-Évremond, sauf un séjour de quatre ans en Hollande, vécut en Angle-

1. Hamilton. *Mémoires du chevalier de Grammont*, ch. VI.

terre de 1661 à 1703, c'est-à-dire près de quarante-deux années. Si vifs que furent ses regrets, on le conçoit, d'avoir dû quitter la France, il sut se faire en Angleterre une existence aimable, et l'on peut dire avec des Maizeaux : « L'Angleterre lui fournit un asile heureux et c'est là qu'il a composé la plus grande partie de ses ouvrages. » Il ne s'en tenait pas qu'aux œuvres de l'antiquité ou de la France, il se faisait expliquer par ses nouveaux amis les œuvres les plus singulières de l'Angleterre et ce nous a valu sur la comédie et la tragédie anglaises des réflexions qui témoignent d'une finesse exacte et d'une pénétration avisée.

Il n'y avait que quatre ans qu'il était en Angleterre lorsque sa santé se trouva compromise et les médecins exigèrent qu'il changeât d'air ; il fut se fixer à la Haye où il lia commerce avec Heinsius, Vossius et avec Spinoza lui-même ainsi qu'avec les divers ambassadeurs qui s'y trouvaient. Il y rencontra, qui l'apprécia fort, le jeune prince d'Orange alors âgé de quelque quinze ans mais qui montrait déjà quelques-unes des qualités qui le devaient, un peu plus tard, conduire au trône d'Angleterre.

Ce séjour de Saint-Évremond en Hollande lui valut d'échapper aux inquiétudes qui agitèrent Londres durant la fameuse peste. Il songeait même à y finir ses jours, sans joie, mais à l'abri de toute tempête, lorsque Charles II lui fit dire son souhait de le voir revenir et lui attribua une pension de trois cents livres, pour rétablir un peu des affaires que l'éloignement de France mettait en assez mauvais point.

Ses amis, à Paris, durant ce temps, s'employaient à fléchir la rigueur de Louis XIV. Le marquis de Lionne et le comte de Lauzun s'y efforcèrent. Il n'est pas jusqu'à Turenne qui ne mit tout en œuvre pour le servir. Mais le marquis de Lionne mourut peu après, le comte de Lauzun fut conduit à Pignerol et le roi demeura aussi intraitable. Il faut dire, à l'honneur de Saint-Évremond, que quels que fussent son désir et l'intérêt qu'il avait à rentrer en France il n'accepta point qu'une bassesse put acheter ce retour ; il ne cessa de protester du juste souci qu'il avait eu des véritables intérêts du roi en condamnant les actions du cardinal dans cette lettre qui avait amené sa propre disgrâce, et n'ayant plus d'espoir que dans le temps

pour adoucir à la fois ses misères et l'esprit inflexible du roi, il se reprit au travail et composa ces ouvrages où se mesurent encore la justesse de sa pensée tout autant que la force et la grâce de son style.

Dans les loisirs que lui firent à la fois l'exil et un esprit qui ne se souciait plus que de considérer le monde sans se mêler à ses agitations, il reprit les écrits qu'il avait composés depuis sa jeunesse, et s'appliquant à se mieux dire, il sut atteindre en plus d'une fois la perfection. N'eût-il laissé pour nos délices que l'*Entretien avec le Duc de Candale* et surtout cette *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt et du Père Canaye* qui vaut la meilleure des Lettres Provinciales, c'en serait assez pour faire vivre la mémoire de Saint-Évremond et donner de la pureté et des ressorts de notre langue un témoignage bien rare ; mais en beaucoup d'autres écrits Saint Évremond donne sa mesure, aussi bien dans ses lettres que dans ces petites Réflexions qu'il composait sur le souhait de ses amies, et où il mêlait à des grâces charmantes une vive soif du vrai : il a laissé sur *l'Amitié*, sur *les Femmes*, sur *la Dévotion*, sur *la Délicatesse du Goût*, sur *l'Esprit*, des essais fort courts, mais où se condense toute une souriante et délicieuse philosophie, et si française en vérité.

On peut aisément abandonner les poésies de circonstances qu'il rima pour le divertissement de ses amis et peut-être aussi ses plus longs jugements sur le Peuple romain, mais l'on n'a point une vue complète de l'esprit et du style de France si l'on ignore le *Parallèle entre Turenne et M. le Prince*, la *Lettre à une Dame galante qui voulait devenir dévote*, la *Lettre au Comte d'Olonne sur les Plaisirs :* tous ces écrits, petits au regard de leur dimension, mais si pleins de verve et de justesse qu'on n'en peut trouver davantage chez de plus grands.

Les lettres qui devaient lui assurer de survivre à la mort, lui permirent ainsi de survivre de même à sa disgrâce ; mais un autre motif s'ajouta pour lui faire supporter encore plus légèrement son exil.

En 1675, Hortense Mancini, duchesse de Mazarin vint chercher un refuge auprès de la cour d'Angleterre.

Elle était la nièce du cardinal et fuyait un mari fort incommode et qui mêlait quelque folie insupportable au soin qu'il

avait pris de dilapider la fortune considérable que le cardinal avait laissée à sa nièce, à la condition qu'elle épouserait le duc de la Meilleraye, et que celui-ci, outre la fortune et la jeune femme qui était faite à ravir, prendrait encore le nom et les armes de Mazarin. Le duc de la Meilleraye transformé en Mazarin ne fit qu'accroître les singularités de son esprit et les bizarreries d'une nature qui ne laissait pas que d'être fort odieuse. Hortense patienta un assez long temps, mais ne voyant pas d'issue à une alliance dont le poids ne faisait que s'aggraver de jour en jour et dans laquelle elle risquait de perdre peu à peu la beauté et l'esprit, et peut-être la vie, elle décida de passer en Italie et d'y retrouver auprès des siens une atmosphère moins étrange ; elle fit séjour dans les États du duc de Savoie : celui-ci, dit-on, avait eu dessein de l'épouser ; sa mort en la privant d'un appui considérable convainquit madame Mazarin de chercher quelque société auprès de sa cousine la duchesse d'York, et c'est dans ce dessein avoué qu'elle avait passé en Angleterre.

Un autre dessein l'y faisait s'y rendre, ou plutôt elle y était l'objet d'autres sollicitations. L'ascendant que la duchesse de Portsmouth, maîtresse favorite de Charles II, avait pris sur son royal amant, était fort considérable. De grands seigneurs anglais, écartés par elle de la direction des affaires, supportaient mal un gouvernement qui n'était pas selon leurs vœux, et peu conforme, à vrai dire, aux intérêts de la nation; ils jetèrent les yeux sur madame Mazarin comme sur un objet susceptible de retenir le roi et de le détourner décidément de la duchesse de Portsmouth. Déjà Charles II, alors qu'il était en France et sans couronne, avait à deux reprises fait demander à Mazarin la main de sa belle nièce, mais le cardinal, ne voyant aucune probabilité au retour de Charles sur le trône paternel, ne s'y était point résolu ; une fois la restauration faite, Mazarin tenta l'impossible pour renouer une telle occasion, mais elle avait passé. On tenta de reprendre le même dessein. Hortense Mancini était en possession, si l'on peut dire, d'un époux, le cardinal était mort, la fortune était fort amoindrie, mais à défaut d'un reine, on pouvait espérer que la duchesse Mazarin pourrait faire une maîtresse fort avantageuse. Elle était gracieuse à souhait, pleine de vivacité dans

l'âme, elle avait attiré avec elle toute une cour de charmants esprits parmi lesquels brillait au premier rang l'abbé de Saint-Réal, qui l'accompagna depuis Chambéry et qui se mêlait d'écrire la *Vie de madame Mazarin*.

En présence des sentiments que le roi lui marqua et qui étaient des plus obligeants, madame Mazarin se prit d'un feu soudain pour le prince de Monaco qui, venu en Angleterre pour quelques jours, conçut pour elle une passion si vive qu'il en prolongea son voyage assez longtemps pour que nul ne put douter des motifs qui le faisaient différer son départ. Saint-Évremond tenta de s'entremettre pour atténuer les effets de la colère royale ou du moins d'un certain dépit. Charles II manifesta quelque temps une irritation assez vive. Selon les sentiments que n'avait cessé d'exposer Saint-Évremond lui-même en tous ses écrits, tout s'apaisa, aussi bien la flamme du prince de Monaco, l'inclination du roi, que les transports de la duchesse : il ne demeura de constant que l'amitié tendre de M. de Saint-Évremond pour Hortense.

Saint-Évremond s'attacha à la personne de madame Mazarin avec l'assiduité d'un aimable vieillard qui n'attend plus rien des faveurs d'une femme, mais qui se veut encore donner l'illusion d'y pouvoir prétendre.

Pendant vingt-quatre ans, il tint avec adresse et sans donner dans le ridicule du galantin, auprès de cette dame, le rôle du vieil amoureux. Il y trouvait un aimable prétexte à disserter sur les sentiments et à en toucher les ressorts et les divers effets ; il y saisissait l'occasion d'épîtres familières et plaisantes, ou de réflexions d'un tour plus profond et plus grave, toutes parsemées de pensées dont nous pouvons faire encore profit aujourd'hui.

Dès la belle saison, madame Mazarin s'établissait dans une petite maison de campagne à Chelsea, sur les bords de la Tamise ; la petite cour de la duchesse s'y transportait et poursuivait en ce lieu charmant les conversations, les intrigues amoureuses et la passion du jeu qui en animaient les jours durant qu'elle était à Londres. M. de Saint-Évremond ne s'y installait point à demeure, en dépit des instances dont il était l'objet, mais il y faisait de petits séjours : on eût dit qu'il ne rentrait à Londres que pour avoir prétexte d'adresser à sa

« Dulcinée » quelques-unes de ses épîtres à la fois tendres et doucement railleuses. Il se transportait avec plaisir à Chelsea et ni les attractions de ses amis de Londres, ni les incommodités de la vieillesse, ni les années qui passaient sur lui ne lui firent abandonner de s'y rendre. Il le fit jusqu'en 1699, année où mourut madame Mazarin.

La perte, pour M. de Saint-Évremond, fut irréparable. On crut qu'il serait bon de faire état de son chagrin pour lui représenter la nécessité de revenir en France. On crut que la mort de la duchesse avait rompu tous les liens qui l'attachaient à l'Angleterre ; on avait compté sans l'habitude et sans l'incommodité qu'il y a pour un vieillard de quatre-vingts ans à prendre de nouveaux usages. Il l'exprima tout simplement au marquis de Canaples :

Vous ne pouviez me donner, monsieur, de meilleures marques de votre amitié qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis et de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurais que trente ans, il me serait difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce ; à l'âge où je suis il m'est impossible de les remplacer. Le vôtre, monsieur, et celui de certaines personnes qui prennent part encore à mes intérêts me seraient d'un grand secours à Paris ; je ne balancerais pas à l'aller chercher, si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportaient un grand obstacle. D'ailleurs que ferais-je à Paris, que me cacher? Ou me présenter avec différentes horreurs ; souvent malade, toujours caduc, décrépit. On pourrait y dire de moi ce que disait madame de Cornuel d'une dame : « Je voudrais bien savoir le cimetière où elle va renouveler sa carcasse. » Voilà de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte, c'est que le peu de bien que j'ai ne peut passer la mer avec moi ; il me serait impossible de le tirer d'ici ; c'est presque rien ; mais je vis de ce rien-là [1].

On s'employa encore de tous côtés à l'arracher à des lieux qui ne pouvaient que ranimer ses regrets ; mais il y a dans ces âmes de tendres vieillards une sorte de volupté à considérer toute l'étendue de leur perte.

Il ne survécut que fort peu à la femme qui avait fourni à son esprit de quoi illusionner son cœur. Quatre ans plus tard, il s'éteignait doucement, ne gardant aucune rancune à la vie et n'offrant aucune aversion pour la mort, fidèle à son atti-

1. Tome V, p. 344.

tude constante durant le temps qu'il avait vécu, aussi bien en France qu'en Angleterre, donnant à ceux qui l'entouraient et à ceux qui furent instruits de sa fin l'exemple d'une mort sereine et sans emphase, achevant une vie digne et souriante au cours de laquelle ce philosophe avait su considérer avec indulgence les folies des autres et ne les jamais importuner de sa sagesse.

*
* *

Si grande qu'ait pu être la part de madame Mazarin dans les agréments qui retenaient M. de Saint-Évremond en Angleterre, on aurait tort d'y voir tout le motif de son accommodement. Il est bon de remarquer que Saint-Évremond arriva en Angleterre en 1661 et que madame Mazarin n'y parut qu'en 1675 et qu'en dépit des quatre années qu'il vécut en Hollande, il fallut bien, pendant dix ans que M. de Saint-Évremond trouvât dans l'Angleterre et les ressources de son esprit de quoi remplir les tristesse d'une vie désorientée.

Le vrai est qu'il sut voir assez avant dans les vertus anglaises et les qualités de la nation. A mainte reprise il en loue les agréments. « Madame de Bouillon vous peut dire, écrit-il à Ninon de Lenclos, que l'Angleterre a ses charmes et je serais un ingrat, si je n'avouais moi-même que j'y ai trouvé des douceurs. »

A M. Justel qui s'impatiente de son exil, il tient ce propos :

Je suis ravi de vous voir en Angleterre ; le commerce d'un homme aussi savant et aussi curieux que vous me donnera beaucoup de satisfaction ; mais permettez-moi de n'approuver pas la résolution que vous avez prise de quitter la France, tant que je vous verrai conserver pour elle un si tendre et si amoureux souvenir. Quand je vous vois triste et désolé, regretter Paris aux bords de notre Tamise, vous me remettez dans l'esprit les pauvres Israélites pleurant leur Jérusalem aux bords de l'Euphrate. Ou vivez heureux en Angleterre, par une pleine liberté de conscience, ou accommodez-vous à de petites rigueurs sur la religion en votre pays, pour y jouir de toutes les commodités de la vie [1].

Peu après la révolution qui mit Guillaume d'Orange sur le trône d'Angleterre, on fit savoir à Saint-Évremond qu'il

1. Tome IV, p. 127.

pouvait rentrer en France, mais outre que le nouveau roi, se souvenant des entretiens qu'il avait eus autrefois avec lui en Hollande, lui renouvela les faveurs que lui avait accordées la précédente dynastie et les accrut encore, Saint-Évremond manifesta au comte de Grammont dans une lettre qu'il aimait mieux rester par choix à Londres où il était connu de ce qu'il y avait d'honnêtes gens, où l'on était accoutumé à ses manières et à son tour d'esprit que de retourner en France où il avait perdu toutes ses habitudes et où il serait comme étranger.

Il faut admirer chez Saint-Évremond à la fois d'avoir su rester si français même après quarante années de vie en Angleterre, et d'avoir su se détacher de certaines idées françaises pour mieux juger et louer comme il convenait les mœurs et les idées anglaises.

Il faut songer que Shakespeare était encore tenu en France pour un barbare dans le moment que Saint-Évremond écrivait ses deux *Réflexions sur la Tragédie et sur la Comédie anglaises* ; et dans la première il y dit, entre autres choses :

Il y a de vieilles tragédies anglaises où il faudrait, à la vérité, retrancher beaucoup de choses, mais avec ce retranchement on pourrait les rendre tout à fait belles... Mourir est si peu de chose aux Anglais qu'il faudrait, pour les toucher, des images plus funestes que la mort même. De là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs sens sur le théâtre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font de passer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous une tragédie par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits [1].

Dans la seconde il signale la vérité du théâtre anglais en ce qui touche la comédie et en tire des réflexions générales qui n'ont rien perdu de leur vertu :

Il n'y a point de comédie qui se conforme plus à celle des Anciens que l'anglaise pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'est point une pure galanterie pleine d'aventures et de discours amoureux comme en Espagne et en France ; c'est la représentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs et les différents caractères des hommes... A la vérité, ces fourberies, ces simplicités, cette politique et le reste de ces caractères ingénieusement formés se poussent trop loin à notre

1. Tome III, p. 223.

avis, comme ceux qu'on voit sur notre théâtre demeurent un peu languissants au goût des Anglais; et cela vient peut-être de ce que les Anglais pensent trop et de ce que les Français d'ordinaire ne pensent pas assez... Possédés de leur esprit quand ils possèdent leur sujet, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, et passent la juste et naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde. A la vérité je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les Français qui considèrent les choses avec attention, et les Anglais qui peuvent se détacher de leur trop grande méditation pour revenir à la facilité du discours, à certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les Français qui pensent, et les Anglais qui parlent [1].

Y a-t-il quelque part une idée plus juste, une pensée plus ramassée et plus véridique sur le chapitre de l'esprit naturel des Anglais et des Français que ce dernier paragraphe, et ne pouvons-nous, aujourd'hui même, en éprouver toute la vérité, dans les relations plus étroites qu'ont faites à ces deux peuples les vicissitudes et les assurances de la guerre?

Dans la *Lettre sur les Opéras* qu'il dédie au duc de Buckingham, Saint-Évremond dit encore à propos des Anglais :

J'ai vu des comédies en Angleterre où il y avait beaucoup de musique, mais pour en parler discrètement je n'ai pu m'accoutumer au chant des Anglais. Je suis venu trop tard en leur pays pour pouvoir prendre un goût si différent de tout autre. Il n'y a point de nation qui fasse voir plus de courage dans les hommes et plus de beauté dans les femmes, plus d'esprit dans l'un et dans l'autre sexe. On ne peut pas avoir toutes choses. Où tant de bonnes qualités sont communes, ce n'est pas un si grand mal que le bon goût y soit rare ; il est certain qu'il s'y rencontre assez rarement, mais les personnes en qui on le trouve l'ont aussi délicat que les gens du monde [2].

Nul à son époque n'a jugé la France, tout autant que l'Angleterre, avec un esprit plus libre. Plus tard, au XVIIIe siècle, on le fera peut-être plus abondamment alors que les relations seront devenus plus nombreuses entre les deux pays, mais Saint-Évremond les a précédées. La nécessité où il fut contraint ne lui avait donné aucune aigreur contre la France, et pénétré du souvenir de ses avantages, il n'en prenait point

1. Tome III, p. 238.
2. Tome III, p. 244.

prétexte pour refuser de reconnaître ceux que lui offrait la nature des Anglais.

Dans ce rôle d'arbitre entre les deux grandes nations auquel le disposèrent à la fois son naturel et les circonstances, il apporte un soin et un esprit également propres à en pénétrer les apparences et à en retirer à lui la vérité.

Mais il y a plus, et c'est par là qu'il n'est point exagéré de tenir Saint-Évremond pour un des ancêtres de cette Entente Cordiale, nouée depuis longtemps par les écrivains et les artistes de l'un à l'autre pays et dont nous possédons aujourd'hui tout l'avantage politique. En s'appliquant à étudier de près les œuvres et les caractères anglais, en ne cessant d'entretenir avec les meilleurs esprits de France des relations épistolaires, Saint-Évremond fut l'agent particulièrement efficace d'un échange intellectuel entre les deux nations.

La sûreté de son goût, sur lequel tout le monde s'entendait, donnait des assurances aux Français sur les œuvres anglaises qu'il louait et l'agrément de ses relations inclinait les Anglais qui le fréquentaient à considérer avec plus d'attention les œuvres françaises où il se plaisait. Il n'est pas exagéré de regarder Saint-Évremond comme un des artisans de cette curiosité française à l'endroit des institutions et des écrits anglais qui devait prendre au cours du XVIIIe siècle une si considérable ampleur. Il convient de rappeler que l'anglophilie était telle en France aux premières années du XVIIIe siècle que notre pastelliste La Tour cru devoir exposer ses premières œuvres sous la désignation de « peintre anglais » pour mieux conquérir les faveurs du public. Qu'on se rappelle l'accueil que connurent un peu plus tard des philosophes et des écrivains comme Hume et comme Sterne et comment cet Anglais d'Hamilton dota la France, avec les *Mémoires de Grammont*, d'un de ses plus purs chefs-d'œuvre d'esprit et de grâce.

Rappelons-nous que le jeune Arouet fréquentait chez Ninon de Lenclos qui ne cessait de correspondre avec Saint-Évremond et de donner ainsi le temoignage d'une amitié qui survivait constamment à toutes ses amours. Qui sait si ce ne sont point les lettres de Saint-Évremond lues et relues chez Ninon qui donnèrent à Voltaire son premier goût pour l'Angleterre?

Dans un rôle comme celui-là il est impossible d'assurer, mais il n'est point défendu de supposer lorsque les circonstances s'y montrent vraisemblables. Il y a là certainement plus qu'une simple fantaisie.

Jusqu'à son dernier jour, Saint-Évremond, même après quarante et des années d'éloignement, était tenu en France pour l'un des meilleurs esprits de son temps : on s'accordait généralement sur la mesure et l'assurance de son jugement. Il suffit de voir en quels termes Saint-Simon, qui n'est pas susceptible d'une extrême indulgence, en parle, à l'année 1703 :

> La permission de revenir en France lui fut constamment refusée. Elle lui fut offerte vingt ou vingt-cinq ans après, lorsqu'il n'y songeait plus ; il avait eu le temps de se naturaliser à Londres... Il ne jugea pas à propos de changer de vie, de société, de climat à soixante-douze ans ; il y vécut encore une vingtaine d'années en philosophe et y mourut de même, avec sa tête entière et une grande santé et recherché jusqu'à sa fin comme il l'avait été toute sa vie [1].

Dans une époque, comme celle qui marque la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe, toute bouillonnante d'idées, d'efforts, de rénovations, ce n'est pas une négligeable occasion que l'existence d'un homme presque entièrement détaché des préjugés de caste, placé par les circonstances à l'abri des agitations de la politique, et, par son goût, au centre même des idées, curieux de connaître les gens et les choses, assez libre pour ne se point inféoder à quoi que ce soit, et assez sensible pour se pouvoir passionner.

Quand on a touché la grande honnêteté de l'œuvre de Saint-Évremond tout aussi bien dans les qualités de sa pensée que dans celles de son style, on se prend à songer que nul, en son temps, ne pouvait plus utilement servir la France parmi les Anglais de cette époque et n'était mieux à même d'en faire sentir toute la solide profondeur abritée derrière des sourires, des propos plaisants et des indifférences affectées.

Il n'est pas de nation au monde où l'on sache mieux rendre justice qu'on ne le fait en Angleterre aux esprits les plus éloignés du naturel anglais lui-même. Ce ne fut point par une seule condescendance à son goût personnel mais pour répon-

1. Saint-Simon. *Mémoires*, t. IV, p. 5.

dre au souhait de tous ceux qui l'avaient connu que Guillaume Ier ordonna que Saint-Évremond fût enterré à Westminster comme une gloire anglaise.

Sa tombe est placée non loin du monument de Chaucer, dans le coin des poètes, près de Spencer et de Cowley. Une épitaphe sur une plaque de marbre blanc surmontée de son buste rappelle comment il s'illustra dans les combats aussi bien que dans les lettres, et comment il honora la langue française tout autant que trois rois d'Angleterre s'honorèrent de sa présence à leur cour.

En adoptant ainsi l'un des écrivains du XVIIe siècle qui avaient su le mieux donner le témoignage de toutes les vertus françaises, l'Angleterre a droit encore à notre reconnaissance : et ce troisième centenaire de Saint-Évremond nous fait un juste devoir d'en raviver le souvenir. Souvenir charmant d'un passé auquel la profonde et puissante alliance d'aujourd'hui ne fait que donner plus d'agrément et plus de prix.

JEAN-AUBRY

SOUVENIRS

D'UN LYCÉEN DE 1814[1]

Né à Nice, le 21 novembre 1798, l'aîné de plusieurs enfants (l'un de ses frères était Auguste, le célèbre révolutionnaire), Adolphe Blanqui dut se tirer d'affaire tout de suite, à la sortie du lycée. D'abord répétiteur dans diverses institutions, il réussit par des cours à l'Athénée sur l'économie politique à conquérir les faveurs du public. En 1825, il est nommé professeur d'économie industrielle à l'École spéciale de commerce. Il en devient le directeur en 1830. En 1833, il succède à J.-B. Say comme professeur d'économie politique au Conservatoire des Arts et Métiers. Il est ensuite chargé de mission par le gouvernement dans différents pays de l'Europe. En 1838, il entre à l'Académie des Sciences morales et politiques. En 1845, il est élu député de l'arrondissement de Bordeaux ; non réélu en 1848. Il meurt le 28 janvier 1854.

Ses *Mémoires*, malheureusement inachevés dévoilent son honnêteté et sa sincérité. Nous y trouvons pleine et entière confirmation de l'hommage que Proudhon lui rendit un jour : « Tandis que mes patrons ès sciences sociales et politiques, écrit Proudhon, fulminaient l'anathème contre ma brochure, un homme étranger à la Franche-Comté, qui ne me connaissait pas, qui même pouvait se croire personnellement atteint par la critique trop vive que j'avais faite des économistes, un publiciste aussi savant que modeste, ami du peuple dont il ressent toutes les douleurs, honoré du pouvoir qu'il s'efforce d'éclairer sans le flatter ni l'avilir, M. Blanqui, membre de l'Institut, professeur

1. Extraits des *Mémoires* inédits d'Adolphe Blanqui.

d'économie politique, partisan de la propriété privée, prenait ma défense devant ses confrères et devant le ministre et me sauvait des coups d'une injustice toujours aveugle, parce qu'elle est toujours ignorante. » La réponse de Blanqui est d'une belle âme : « ... Je ne suis d'accord avec vous qu'en une seule chose, c'est qu'il y a trop souvent abus dans ce monde de tous les genres de propriété. Mais je ne conclus pas de l'abus à l'abolition, expédient trop semblable à la mort qui guérit tous les maux... Je suis, Monsieur, autant ému que vous des abus que vous signalez ; mais j'ai un attachement si profond pour l'ordre, non cet ordre banal et tracassier à qui suffisent les agents de police, mais pour l'ordre majestueux et imposant des sociétés humaines, que je m'en trouve parfois gêné pour attaquer certains abus. Je voudrais affermir d'une main toutes les fois que je suis forcé d'ébranler de l'autre. Il faut tant craindre de détruire un bouton à fruits, quand on taille un vieil arbre... Nous avons l'un et l'autre le mérite de la sincérité; il me faut de plus le mérite de la prudence... »

Proudhon et Blanqui n'étaient pas d'ailleurs si éloignés l'un de l'autre qu'ils le croyaient eux-mêmes. Blanqui n'avait-il pas eu sa période saint-simonienne? Tous deux devaient évoluer dans le sens d'une doctrine de paix sociale, ignorant ou dédaignant les antagonismes de classes. Tous deux ils furent, au sens que Karl Marx donnait à ce mot, des « idéologues ».

Certaines pages de ces mémoires, étonneront même par leur naïveté. Un cœur candide s'y révèle. L'âme exquise d'Adolphe Blanqui, le pacificateur indulgent, l'économiste « bourgeois », n'a d'égale que celle de son frère Auguste, le révolutionnaire fougueux, l' « Enfermé » célébré par Gustave Geffroy.

LUDOVIC MEISTER

Je suis né à Nice le 4 novembre 1798. Mon père, né lui-même au village de Drap, voisin de cette ville, n'est devenu Français que par l'adjonction du comté de Nice à la France, sous le nom passager de département des Alpes-Maritimes. Il était professeur de philosophie et d'astronomie à Nice lors de l'entrée des troupes françaises. Ce fut lui qu'on chargea de demander l'adjonction du comté au territoire français. Cette adjonction une fois décidée, mon père fut nommé député à la Convention nationale par le nouveau département, et il siégea dans les rangs modérés de cette formidable assemblée, jusqu'au 13 vendémiaire. Ici commence la partie romanesque de sa vie et, si j'ose dire, de la mienne, puisque c'est de cette époque que date le choix qu'il fit de ma mère qui a exercé

sur nos deux destinées une influence si terrible. Qui croira plus tard, qu'un homme d'un caractère aussi stoïque que mon père, après avoir siégé deux ans dans les rangs de la plus puissante assemblée qui ait existé, après avoir été proscrit et détenu la tête sous le couteau pendant dix mois, après avoir pris une part active à tous les travaux scientifiques des comités de la Convention et du Conseil des Cinq Cents, n'ait pas gardé de cette formidable époque de souvenir plus dramatique que celui de son mariage? Écoutez, ceci vaut la peine d'être raconté avec quelques détails.

En arrivant à Paris mon père fit la connaissance d'un député du Doubs, nommé Laurençot, qui était logé rue Saint-Thomas-du-Louvre dans la maison d'un ci-devant gentilhomme picard, appelé M. Brière de Brionville. La femme de ce digne homme avait été attachée à la maison de la reine Marie-Antoinette et ayant perdu de ce côté tout appui, elle était réduite à tenir un hôtel garni et une table d'hôte, où quelques membres de la Convention venaient prendre leurs repas. Laurençot présenta mon père à cette brave femme qui s'accoutuma bientôt à traiter ses hôtes comme de bons parents et qui rendit à plusieurs d'entre eux, au moment de leur proscription, de notables services. Bientôt mon père fut proscrit à son tour et il reçut de la part de madame de Brionville les mêmes services que ses compagnons d'infortune. Cette excellente dame allait les voir dans leur prison et pour fléchir les geôliers, souvent intraitables, elle se faisait accompagner de sa nièce, enfant de onze à douze ans, qu'elle habillait en garçon ou, comme on disait alors, en muscadin.

Cette enfant d'une rare beauté attendrissait les cœurs les plus durs et madame de Brionville l'envoyait souvent sous la garde d'une bonne pour porter des provisions aux députés détenus, pour leur remettre en secret des journaux ou des lettres. On s'était accoutumé à la voir revenir sans défiance, on se plaisait à entendre son babil caressant et peu à peu le petit muscadin de la rue Saint-Thomas-du-Louvre devint un messager de bonheur et d'espérance. On lui avait appris à chanter des airs patriotiques et à jeter des fleurs dans les processions révolutionnaires, ce furent des titres nouveaux

à la bienveillance des geôliers qui permettaient tout à leur enfant gâté, fort habile d'ailleurs et fort intelligent à profiter de toutes les permissions. Il est facile de comprendre l'attachement que tous les députés proscrits portaient à la nièce de madame de Brionville. Bientôt ce fut de la part de mon père une passion véritable, en dépit de la maturité de son âge et de l'extrême jeunesse de l'enfant. A peine échappé à la mort, après le 9 thermidor, mon père demanda la petite Sophie en mariage à sa tante madame de Brionville, dont elle était en quelque sorte la fille adoptive, et il attendit avec impatience qu'elle eût l'âge légal pour l'épouser, lui qui aurait pu être son grand-père !

Malheureusement pour mon père et pour ses enfants, l'éducation morale de la jeune Sophie n'avait pas été aussi soignée que son éducation artistique et physique, elle savait danser et chanter, mais elle ne savait pas coudre ; elle n'a même jamais su l'orthographe. L'enfant charmant qui donnait tant d'espérances devint en peu de temps une femme rayonnante de beauté. Ses yeux d'un bleu clair et limpide étaient ornés de longs cils ; sa bouche resplendissante de fraîcheur était ornée des plus belles dents du monde, et sa chevelure d'un blond soyeux, roulait jusqu'à ses pieds en flots opulents, que l'âge a blanchis sans les éclaircir. Cette beauté fatale, qui fut pourtant honorée jusqu'au bout par une vertu à toute épreuve, a été la principale cause de tous nos malheurs. La distance d'âge rendit mon père jaloux et ma mère eut le tort de croire qu'une femme pouvait tout se permettre en ménage pourvu qu'elle fût honnête et vertueuse et qu'elle jouît d'une réputation sans tache. Sa vertu nous a coûté plus cher que n'auraient pu faire ses vices, et mon père a payé du repos de toute sa vie l'entraînement de la reconnaissance et l'erreur d'une disproportion d'âge dans le choix de sa femme.

La jeune enfant qu'il élevait ainsi soudainement jusqu'à lui n'avait reçu d'autre éducation que des leçons superficielles de quelques arts d'agrément. La vieille tante n'avait eu ni le temps ni les moyens de faire surveiller de près ses instincts prononcés pour l'insouciance, la paresse et la domination. Ma mère a commencé par être une enfant gâtée, elle a fini par devenir une épouse exigeante, altière et intraitable. Ses

caprices les plus absurdes n'ayant jamais rencontré la moindre résistance se sont multipliés au delà de toute expression et la ténacité extraordinaire de son caractère nous a condamnés tous, père et enfants, à être les témoins impuissants des abus de l'autorité maternelle haussés jusqu'aux dernières limites. *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas,* eût été une excellente devise à mettre dans les armes de ma mère, si ma mère avait été noble, comme elle essayait quelquefois de nous le persuader.

J'insiste sur ces premiers détails, parce qu'ils sont une preuve de l'immense influence de la mère dans la famille et par conséquent une démonstration éclatante de la nécessité d'élever les jeunes filles d'une manière simple, sévère et solide, plutôt que brillante et mondaine. Ai-je profité de cette expérience dans l'éducation de mes quatre filles? Je n'en sais rien. La conclusion morale de ces mémoires sera qu'il faut élever les femmes dans les voies de la soumission et se défendre de leur joug comme du plus grand danger qu'un homme sérieux puisse courir. Leur bonté naturelle et le dévouement dont elles sont capables dans les grandes circonstances de la vie ne sauraient compenser les écarts de leur domination, parce que cette domination est rarement contenue dans les bornes de la raison chez des êtres de sentiment. J'ai vu toute la fermeté d'âme de mon père s'épuiser pendant trente ans contre les piqûres d'épingle, comme la vigueur du lion contre les attaques du moucheron.

Je sais peu de chose sur le commencement du ménage de mon père. Il était très réservé avec ses enfants sur ce chapitre délicat et je n'ai rien appris que par mes propres yeux et par les scènes, qu'il s'efforçait d'ailleurs de nous cacher, de ce qu'il a dû souffrir pendant tout le cours de sa vie. Il craignait surtout le scandale dans la famille, il lui semblait que le plus grand malheur qui pût arriver à ses enfants, c'était le spectacle de la discorde conjugale. A cette époque de sa vie, ma mère presque toujours enceinte ou nourrice de ses enfants, entourée d'hommages, privée de fortune, dut apprécier la valeur morale de son époux, avec lequel elle vivait à Nice, à l'expiration de son mandat de député.

Mon père obtint bientôt la sous-préfecture d'un des arron-

dissements du nouveau département des Alpes-Maritimes. Le chef-lieu de cet arrondissement perdu dans les derniers contreforts des Alpes à la limite des climats tempérés, sans voies de communication régulières, était éloigné de Nice d'environ quinze lieues qu'on franchissait rarement alors en moins de deux ou trois jours, au prix des plus grands dangers, surtout pendant l'hiver. Il s'appelait Puget-Théniers. C'est là que j'ai passé les dix premières années de ma vie dans un tel isolement du reste du monde, que ma naïve ignorance prenait pour les colonnes d'Hercule un pâté de montagnes qui longeait la rive droite du Var en face de la ville, et qu'on nommait le Gourdan. Derrière le Gourdan je n'ai longtemps imaginé que le vide, l'espace, l'éther, et Paris. Mais la vallée du Var est si riante à cette hauteur, la nature est si luxuriante dans ces oasis qui réunissent les beautés de la Suisse à la végétation de l'Italie, que mes premières impressions n'ont jamais été dépassées dans aucun pays en splendeur et en magnificence, excepté par la vue de la mer.

La petite sous-préfecture de Puget-Théniers possédait un modeste collège où ma bonne étoile envoya presque en même temps trois excellents professeurs, l'abbé Cottier, M. Levens et le plus charmant de tous, M. Décormis, qui vit encore, aussi aimable, aussi spirituel, aussi gai qu'aux jours de sa première jeunesse. Ces trois professeurs parfaitement accueillis par mon père me rendirent en tous points la distinction dont ils étaient l'objet, et mon aptitude naturelle au travail m'eut bientôt placé à la tête de tous mes petits camarades. A partir de mes premières études jusqu'à ma sortie du lycée de Nice, je n'ai cessé d'être au rang des lauréats dans toutes les compositions et mon heureuse fortune m'a toujours fait rencontrer des maîtres habiles et bienveillants, pour lesquels j'ai conservé la plus vive reconnaissance. Après mon père, qui m'a appris la religion du devoir et qui m'a *chevillé l'honneur au cœur* par l'exemple de toute sa vie, je ne connais pas d'homme sur la terre auxquels je doive plus de respect qu'aux trois ou quatre professeurs que la Providence a mis sur mon chemin pour développer mon intelligence et initier mon esprit aux enseignements humains.

Me voilà donc commençant ma vie littéraire au sein de cette petite sous-préfecture, perdue dans un vallon des Alpes, et isolée du monde entier par des sentiers à peine accessibles aux chamois. Telle qu'elle était pourtant, elle offrait une parfaite image de tous les pays civilisés. Il y avait des gens comme il faut et des gens de rien, des administrateurs, des juges et des financiers, des intrigues d'affaires et d'amour, des querelles théologiques, des philosophes, des dévots. On y trouvait pour la vie matérielle d'excellents poissons du Var, du gibier en quantité, des fruits exquis, de la volaille, du pain délicieux, et mon père y louait pour cinq cents francs par an le vaste hôtel de la sous-préfecture, auquel un rang d'arcades élégantes donnait un air monumental. Cet hôtel faisait face à l'église paroissiale, ornée à la façon des églises byzantines, dont j'ai rencontré plus tard les types en Orient, et dont le maître-autel, surchargé de colonnes torses en marbre noir, ressemblait assez à une chapelle vénitienne. Comment le style byzantin était-il venu si loin vers l'Occident, se perdre dans ces montagnes presque françaises, avec son cortège de saints presque tous grecs, nommément saint Nicolas, le patron vénéré de la ville de Puget-Théniers ! Je laisse à mes confrères de l'Académie des Inscriptions, plus compétents, le soin d'expliquer ce fait qui n'a d'ailleurs aucune importance pour moi.

Ce qu'il m'importe beaucoup plus d'établir, c'est que j'ai trouvé dans une petite ville de deux mille habitants *tous les éléments de formation intellectuelle et morale* qui ont préparé mon esprit et mon âme à recevoir les impressions nécessaires pour devenir un homme à l'épreuve des vicissitudes de la fortune. Puget-Théniers a été la première étape de ma vie, le point de départ du voyage que j'achève aujourd'hui sur un plus grand théâtre ; plus heureux, peut-être, si je n'avais jamais quitté ces paysages émaillés de lauriers, de cyprès, de figuiers, d'amandiers, d'oliviers, de grenadiers, et de festons de vignes, qui caractérisent notre végétation méridionale et dont l'aspect a toujours fait battre mon cœur chaque fois qu'en descendant vers le Midi, j'ai revu les premiers oliviers rabougris et poudreux des environs de Montélimar et de Valence ! Qui m'assure que je n'aurais pas trouvé plus de bonheur à ne jamais sortir de la vallée du Var et à finir ma

carrière comme mon vieux maître, M. Décormis, aujourd'hui simple secrétaire de la mairie de Grasse, mais toujours libre d'aller à la chasse aux grives, de manger des figues-fleurs, du muscat d'Alexandrie, ou du Barbaroux rose, en contemplant la Méditerranée du haut de la terrasse aux Micocoliers de sa ville natale ! Quels rêves d'ambition et quels habits brodés peuvent l'emporter sur une vie simple et rustique et sur une vaste campagne, ouverte et flottante, où l'homme se sent libre et respire aisément ! Serais-je atteint d'une maladie grave, si j'avais toujours vécu de la vie calme de ces bons paysans montagnards, sans passions politiques, sans émotions littéraires, sans préoccupations d'avenir et de position dans le monde ?

Les premières impressions de mon enfance ont toujours été douces et paisibles. Aucun sentiment malveillant n'a jamais pénétré dans mon cœur. J'étais un écolier docile, intelligent et laborieux, j'avais des maîtres habiles et dévoués et mes camarades me respectaient comme le premier de la classe et comme le premier de notre petit pays. Mon père m'aimait comme l'aîné de ses enfants et je circulais sans cesse parmi les employés de ses bureaux qui s'amusaient à m'instruire de mille petits détails administratifs. Quand j'ai pu comparer plus tard de plus vives émotions à ces premières joies de mon enfance, j'ai toujours pensé que celles-ci étaient accompagnées de moins d'amertume que les autres et je les ai vivement regrettées. Je les regrette plus sincèrement aujourd'hui que jamais. Le curé de la paroisse m'avait appris à chanter au lutrin et je suivais sa messe avec une distinction qui m'attira en peu de temps la plus grande réputation d'orthodoxie. Je brillais au catéchisme par les questions hardies et naïves que j'adressais à notre instructeur sur la *grâce* dont il se hasardait à nous instruire, sur les œuvres de surérogation, sur la présence réelle, sur le mystère de la Sainte Trinité. Ce digne homme ne se doutait pas, en ouvrant à nos esprits raisonneurs de si vastes horizons, qu'il travaillait au profit d'une génération d'incrédules, de philosophes ou d'indifférents en matière religieuse.

Ainsi, au point de vue littéraire, mes premières études ont été dirigées par des professeurs d'un goût pur, d'une instruc-

tion solide et d'une critique exercée. Au point de vue religieux, j'ai secoué de très bonne heure le joug des questions de théologie qui mènent à l'intolérance, cette gourme de la vie intellectuelle dont on est heureux de se préserver dès l'enfance comme de la petite vérole par l'inoculation ou par la vaccine ; et quant à la partie sentimentale de l'éducation, je dois à quelques beaux couchers de soleil dans les montagnes, à quelques grands effets de neige et d'avalanches pendant l'hiver, la tendance rêveuse de mes habitudes et ce besoin de colorer la pensée qui est une des qualités du style. Et puis, il y a dans la nature méridionale un tel caractère de grandeur et d'originalité, la verdure de l'olivier, du figuier, du cyprès diffère tellement de celle des arbres du Nord, les festons de vigne qui tombent des peupliers et des amandiers ont un charme si profond et si pénétrant, qu'il suffit d'être né à l'ombre de ces arbres pour en garder le souvenir et l'empreinte pendant toute la vie. Quand, plus tard, je serai descendu des Alpes aux bords de la Méditerranée pour achever mes études au lycée de Nice, sous les voûtes parfumées d'un jardin de quatre cents orangers, cette empreinte deviendra indélébile et je serai partout et toujours à mon insu non plus Italien ou Français, même après trente-six ans de séjour à Paris, mais indigène exilé du pays des orangers et des figuiers.

En attendant, me voilà à l'âge de dix ans élève du petit collège de Puget-Théniers, entre le dogmatique abbé Cottier et le philosophe Décormis, entre un ultramontain et un voltairien. Le premier nous faisait d'effrayantes descriptions de l'enfer comme s'il en fût venu en droiture ; le second, homme de la génération nouvelle, esprit charmant, gracieux et railleur, philosophe à la façon d'Horace, nous parlait plus volontiers de sujets littéraires, faisait la guerre au style ampoulé de nos compositions et nous enseignait en même temps que l'orthographe les règles éternelles du Beau. Il nous lisait avec un art infini les passages les plus célèbres des auteurs classiques et il nous apprenait, comme à de véritables abeilles, à distiller le suc des fleurs pour en tirer du miel avant l'hiver ; rare espèce d'hommes qui s'éteint peu à peu devant l'industrialisme des sociétés modernes, devant l'ingratitude ou l'indifférence des

familles, et surtout devant les variations perpétuelles de l'opinion publique! Respectables restes précieux d'un monde qui disparaît avec les éditions des Elzévirs, des Aldes et des Manuces!

L'abbé Cottier et M. Décormis sont les deux premiers instituteurs de ma jeunesse auxquels j'aie à faire une large part dans les souvenirs de ma vie. Leur influence a été courte, mais profonde et décisive. Le premier m'a contraint à la règle, le second me l'a rendue agréable. J'ai craint le premier, j'ai aimé le second, qui n'a cessé de correspondre avec moi pendant plus de quarante ans, avec une sorte de déférence pour mes titres littéraires, assurément bien inférieurs aux siens, quoiqu'il ne soit pas membre de l'Institut. Je n'ai fait sous la direction de ces deux hommes si différents et si remarquables, que des thèmes et des versions ; mais ils m'ont appris à travailler, à penser, à écrire : ils m'ont nourri de bon lait et c'est à eux que je dois ce tempérament littéraire solide qui n'a jamais faibli au contact des luttes de notre temps et qui m'a servi d'arme de guerre pendant tous les combats de la vie. Un troisième, plus original, achèvera bientôt la tâche des deux autres et complètera le modeste bagage avec lequel j'ai pris mon essor dans le monde. Il vit encore, et me garde une affection que je pourrais appeler de la tendresse paternelle.

Que faisions-nous de nos dix ou douze ans, dans cette petite ville de Puget-Théniers, hors les heures d'études, quand nous avions *achevé nos devoirs*? Qui reprenait en sous-œuvre la besogne de nos maîtres ? Qui nous parlait de morale? Qui nous donnait de bons conseils? Hélas ! personne. Mon père, absorbé par le travail de ses bureaux, ma mère, indifférente à tout ce qui n'était pas elle-même, ne se doutaient pas qu'un petit garçon de douze ans a besoin d'être surveillé, et je me souviens très bien que déjà de grands vauriens de quinze à dix-huit ans essayaient de pervertir notre imagination et de la mettre à leur point. Ils n'y ont jamais réussi pour mon compte, et j'ai toujours conservé pour les mauvaises mœurs une aversion insurmontable et sans pitié ; mais que de jeunes plantes j'ai vu flétrir ainsi dans leur fleur! Que d'enfants avilis, que de dégradations morales! Ce qui m'a sauvé, c'est la prédominance précoce de l'élément sentimental sur l'élément bestial.

Le bruit du vent, la chute des feuilles, la course écumeuse des torrents m'ont toujours transporté d'enthousiasme, et la région que j'habitais mérite à cet égard une mention particulière, qui explique l'influence relative de certains pays de montagnes sur l'éducation morale des hommes.

Cette région est extrêmement remarquable sous tous les rapports, et doit agir profondément sur l'imagination, pour peu que celle-ci soit excitée par le tempérament des enfants, et par la première culture de leur esprit. Les hautes montagnes du comté de Nice, trop peu connues des géologues et des touristes, présentent les contrastes les plus frappants de la nature primitive et des oasis cultivées. Sur le revers nord de ces vallées, vous trouvez la température de la Sibérie; sur les parois du sud, le climat tiède de l'Italie; des sapins d'un côté, des oliviers de l'autre. Ici, les habitants, pasteurs, vivent de laitage de chèvre ou de brebis ; là-bas, tout près, en face, les paysans sont vigoureux et récoltent en certains crus des vins muscats excellents, comparables, sinon quelquefois supérieurs, aux meilleurs vins d'Espagne. Les cours d'eau qui arrosent et souvent dévastent ces contrées singulières ne ressemblent, non plus, à aucun de ceux qui portent la vie dans nos zones privilégiées. Ils sont presque toujours à sec ou pourvus d'un petit filet d'eau pendant l'été. Puis, à la moindre averse, ils enflent à vue d'œil, éclatent en manière de trombes, s'élèvent quelquefois à dix mètres de hauteur et couvrent au loin leurs bords de débris et de cailloux roulés. Quelquefois, selon la hauteur des terrains traversés, leurs eaux sont d'un rouge de sang artériel, de vrais fleuves de vermillon; ailleurs, le flot est noir comme l'ébène, ou d'un jaune citron pareil au prussiate de potasse. C'est ainsi qu'à Puget-Théniers même, j'ai vu, un jour d'orage, le Var et la Roudoule, deux torrents débordés, se précipiter l'un vers l'autre à angle droit, avec une vitesse de cinq lieues à l'heure, l'un roulant des flots noirs, l'autre des flots couleur de sang, spectacle effrayant et sublime, dont la parole humaine ne saurait donner une idée [1] !

Les enfants qui vivent dans de pareils milieux finissent par

1. Consulter pour avoir une idée du régime singulier de ces cours d'eau un excellent ouvrage intitulé : *Études sur les torrents des Alpes*, par M. Alex. Surret, ingénieur des Ponts et Chaussées, 1841, in-4°.

élever leur âme à la hauteur des grandes scènes de la nature, et ils acquièrent une horreur instinctive pour les choses vulgaires et pour les sentiments bas et égoïstes du cœur humain. C'est le renouvellement perpétuel de ces grandes scènes qui m'a servi d'excitant moral et ne m'a jamais permis de rester longtemps la face contre terre :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Enfin vint le moment où il fallut songer à quitter mon modeste collège et la sous-préfecture de mon père. Celui-ci obtint pour moi une bourse au lycée de Nice, qui venait d'être nouvellement créé au chef-lieu du département. Chacun sait avec quel soin l'Empereur choisissait les professeurs destinés à propager l'enseignement français dans les pays conquis. C'étaient, en général, des hommes du plus grand mérite, de véritables spécimens de la valeur intellectuelle française, qui avaient pour mission de rattacher moralement les populations à notre pays et de nous amener à la fidélité par la reconnaissance. Tout le personnel du lycée de Nice était composé dans cet esprit. Le proviseur, M. de Orestis, ancien élève du collège de Sorèze, avait conservé les grandes traditions de gouvernement de cet établissement célèbre ; le professeur de rhétorique, M. Maillet-Lacoste, mon vieil ami aujourd'hui, était alors un brillant écrivain et un professeur éloquent ; M. l'abbé Scudéry, l'homme des vieilles universités italiennes qui ont produit tant de grands maîtres ; M. Nicod, depuis recteur de l'académie de Nîmes ; l'abbé Féraudi, excellent professeur de mathématiques, qui ne craignait pas l'inspection générale de M. Ampère. Il n'y avait pas jusqu'au professeur de dessin, M. Barberi, un vrai Romain de Rome, qui ne représentât dignement les beaux-arts. Enfin notre bonne étoile nous avait donné pour capitaine instructeur et surveillant général, un brave soldat, plein de fanatisme pour l'ordre matériel, dont le lycée avait grand besoin pour tempérer les instincts désordonnés ou destructeurs de ses quatre ou cinq cents habitants.

Quand il me fallut descendre de nos montagnes pour la

première fois, afin de prendre possession de mon banc au lycée de Nice, ce fut dans tout mon être comme un frémissement de joie et de bonheur. Non seulement il me semblait que j'entrais dans un monde nouveau, mais j'allais voir la mer, enfin, que j'avais tant rêvée, j'allais voir une grande ville, des voitures, des troupes, des vaisseaux, j'allais étudier sur un plus grand théâtre, lutter avec des rivaux plus redoutables. Je me sentais vivre, naître pour la première fois et comme éclore avec explosion de mon œuf. Ce fut dans toute la famille un jour de fête; ce fut toute une semaine de compliments de la part des voisins qui venaient me féliciter de la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi. Jamais je n'avais éprouvé un trouble pareil. J'examinai une à une avec enthousiasme toutes les pièces du trousseau, presque guerrier, dont j'étais affublé et lorsqu'il fallut monter sur le mulet qui devait me conduire à ma destination nouvelle, il me sembla qu'il avait les oreilles un peu longues pour porter un personnage aussi imposant que moi.

Pour être sincère dès mon point de départ, je dois dire que la sensibilité ne fut pas, ce jour-là, ma plus grande faiblesse. La vague immensité de l'horizon qui s'ouvrait devant moi, cette masse d'*inconnu* que j'allais traverser, la certitude de voir enfin la mer avant la fin du voyage, toutes ces agitations de mon esprit l'emportèrent sur celles de mon cœur. Je songeais moins à ceux que je quittais qu'à ceux que j'allais voir ; à mon père, à ma mère, qu'à mes camarades futurs ; au chef-lieu de la sous-préfecture, qu'au chef-lieu du département. Tous les habitants notables du pays étaient réunis sur la place, le jour de mon départ. Ils me saluèrent de leurs exclamations, par sympathie pour mon père qui me serra longtemps dans ses bras et me recommanda d'être toujours honnête, laborieux et sage, et de devenir un *homme d'honneur*. Les mulets de la correspondance avaient arboré leurs sonnettes les plus retentissantes et la galanterie intéressée du muletier avait orné leurs têtes de plusieurs tresses de grenadier. Ma mère voulut m'accompagner et recueillir en partant les vœux de tous nos administrés. Quand j'eus passé le pont du Var pour gagner la montagne et franchir le col de Saint-Pierre en arrière d'Ascros, sur le versant opposé, notre petite sous-

préfecture échappa bientôt à ma vue et je me sentis livré à toutes mes réflexions. Cette partie de la route était vraiment horrible : partout d'affreux rochers, des terres noires et schisteuses, un terrain dépouillé de toute espèce de verdure, et des habitations tellement clairsemées qu'on trouvait à peine un village après trois ou quatre heures de marche. Quand tout à coup, à l'ouverture d'un vallon, un voile immense de brouillard dissipé par le soleil, laissa plonger mon regard ébloui sur la surface de la mer et me la montra comme dans un diorama, étincelante de lumière et diaprée de vaisseaux! A ce sublime aspect je tombai dans une rêverie profonde et jamais, depuis lors, je n'ai pu dominer l'impression religieuse que m'a causée la vue de ce grand élément. Loin de l'affaiblir, l'âge n'a fait que l'accroître et la tendance irrésistible qui m'y ramène n'est qu'une force nouvelle de ma tendresse pour mon pays natal. Peu à peu cependant, les riantes campagnes des environs de Nice se présentèrent à ma vue avec leurs forêts d'oliviers, leurs maisons de campagne entourées de cyprès et de lauriers et ces grands festons de vigne flottants sur les figuiers, les sycomores et les érables. Nous étions arrivés à l'embouchure du Var. A partir des bords de cet immense torrent, la ville de Nice est précédée du faubourg de la Croix de Marbre, qui s'étend le long de la mer l'espace d'une lieue. C'est là que les étrangers valétudinaires viennent de temps immémorial chercher des remèdes impossibles à des maux incurables. C'est là aussi que je vis pour la première fois de brillants équipages et des voitures d'artillerie attelées qui se rendaient à l'armée d'Italie. On peut penser quelle fut, à l'aspect de ces merveilles, la surprise d'un enfant qui venait d'un pays où la broutte même était inconnue et qui n'avait pratiqué d'autres routes que des sentiers caillouteux ou taillés dans le roc.

Ma mère se hâta de me présenter au proviseur du lycée, M. de Orestis, qui m'accueillit avec bonté et me fit les recommandations banales d'usage. C'était un gros petit homme boiteux, ravagé par le petite vérole et dont la physionomie ouverte ne m'inspira d'abord aucune crainte, mais plus tard j'ai appris à le mieux connaître et il n'a cessé d'exercer sur tous mes mouvements l'impression du respect et parfois celle de la terreur. Le lycée de Nice était un établissement de fon-

dation nouvelle et j'arrivais un des premiers pour prendre possession de mon siège. Peu à peu, mes jeunes camarades accoururent et notre chiffre s'éleva bientôt au nombre de cinq ou six cents, qu'on se hâta de diviser en quatre compagnies selon les habitudes militaires du temps. Cette joyeuse cohue se composait à peu près par parties égales de sujets français et italiens, de douze à quinze ans, et elle ne tarda point à être disciplinée comme un bataillon, dont les compagnies étaient commandées par des sergents et les pelotons par des fourriers et des caporaux. Je fus nommé caporal pour ma bonne conduite.

C'est ici le moment de jeter un regard rétrospectif sur le système d'éducation des lycées de l'Empire, qui a dû exercer une grande influence sur les hommes de notre génération et qui me semble être resté une des questions insolubles de ce temps, puisqu'on en est encore à discuter les meilleures méthodes de gouvernement pour la jeunesse. Le lycée de Nice était un véritable type du système napoléonien. L'édifice était construit en forme de croix et se composait, outre les salles de cours et d'étude, toutes situées au rez-de-chaussée, de quatre grands dortoirs situés au premier étage, aboutissant à de vastes corridors communs, où les élèves à peine levés *se rangeaient en bataille devant leurs cellules*. Cette disposition qui tenait tout à la fois de la caserne et du couvent rendait la surveillance très facile et l'ordre matériel très aisé à maintenir. Chaque élève rentrait le soir après la prière dans sa cellule, dont la porte était à claire-voie, avec fenêtre au fond donnant sur de magnifiques jardins plantés d'orangers : à peine entré, l'élève était enfermé au verrou par un surveillant de quartier qui passait la nuit dans les corridors et qui était chargé d'ouvrir à toute réquisition des élèves malades, ou pour tout autre motif. Ces cellules, parfaitement aérées, contenaient l'emplacement nécessaire au ménage de chacun. Elles étaient toutes bâties sur le même modèle et meublées d'une manière uniforme.

J'insiste sur ces premiers détails qui ne sont point sans importance à mes yeux. Les hasards de la vie ayant fait de moi un instituteur dès ma plus tendre jeunesse, à ce point

que j'ai élevé depuis lors plus de six mille jeunes, j'ai eu souvent l'occasion de réfléchir sur les avantages du régime préventif en matière d'éducation et de me convaincre de l'influence immense, énorme, incroyable des dispositions *matérielles*, soit dans l'éducation de famille, soit dans l'éducation en commun. La seule nécessité de faire son lit, de battre et de brosser ses habits, accoutume de bonne heure la jeunesse aux servitudes de l'ordre et de la propreté. L'impossibilité de rien tenter d'irrégulier finit par en ôter jusqu'à la pensée, et les bonnes habitudes, une fois prises, deviennent comme une seconde nature, dont les entraînements de la passion ont beaucoup de peine à triompher. Je n'entrerai pas à ce sujet dans des détails trop minutieux. Il me suffira de dire que plus d'un jeune homme n'a fait fausse route que pour avoir eu dans la maison paternelle une chambre trop éloignée des regards de son père, et que même sous l'œil et la clé d'une mère, plus d'une jeune fille n'a eu de fâcheuses velléités d'indépendance et de mystère, que pour avoir été libre de s'isoler quelques moments dans la journée.

Le régime intérieur du lycée de Nice se ressentait des habitudes du proviseur, ancien élève du collège de Sorèze, qui eut bientôt plié tous les caractères aux règles de la discipline. Presque tous nos maîtres d'étude étaient des prêtres et nos instructeurs militaires des soldats. Nos professeurs seuls, esprits d'élite, libres de tout souci relatif au maintien de l'ordre, n'avaient à cultiver que nos intelligences et ne rencontraient jamais de ces résistances personnelles et directes qui usent le moral et l'autorité des hommes les plus instruits et les plus capables. Je n'oublierai jamais l'allure joviale, l'air ouvert, les paroles encourageantes de ces excellents professeurs. Nous nous sentions à l'aise avec eux, nous les aimions, nous attendions l'heure de leurs leçons avec impatience, nous écoutions avec avidité les extraits, si habilement choisis, des auteurs anciens et modernes, qui faisaient le fond de leurs lectures. On eût dit qu'ils servaient à nos esprits affamés une nourriture savoureuse, et que, quand l'heure de ces repas délicieux était arrivée, nous étions insensibles à toute autre impression.

C'est ainsi que s'est développé chez moi peu à peu l'amour de l'étude et que, dès ma plus tendre jeunesse, j'ai pris goût aux travaux sérieux de l'intelligence, en y trouvant du charme, au lieu de les subir comme une tâche monotone et une œuvre de labeur. Les succès les plus réguliers et les plus constants ne tardèrent pas à récompenser ces bonnes dispositions et je n'ai cessé d'être presque toujours ce qu'on appelle *le premier de la classe*, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique. Mes professeurs me traitaient avec une distinction particulière et mes camarades, dont plusieurs sont devenus des hommes d'un rare mérite, applaudissaient à mes triomphes en me les disputant. Heureux temps, heureux âge, quoi qu'en disent certains esprits chagrins, qui ne voient que rigueur et contrainte dans ces premières luttes de l'esprit humain contre l'ignorance, mère de tous les vices et de tous les préjugés ! Combien je vous regrette et combien il m'a été doux, parvenu à l'âge d'homme, d'aller m'asseoir un moment au lycée de Nice, sur le banc de pierre où commencèrent mes premiers rêves d'avenir !

Cette vie d'écolier qu'on croit si monotone, était pour nous très variée par l'excellent emploi qu'on nous faisait faire du temps. Le matin, avant la réunion générale, on se livrait aux soins du ménage ; on faisait son lit, on brossait ses vêtements, on nettoyait ses chaussures, on passait la revue de propreté. Le capitaine instructeur ne souffrait sur les uniformes aucun bouton terni, qui n'eût point été nettoyé au blanc d'Espagne. On descendait à la chapelle, militairement, au son du tambour ; on s'agenouillait et on se levait au coup de baguette ; on entrait à l'étude, où régnait le plus profond silence, et on se mettait au travail sans perdre une minute. Quand venait l'heure de déjeuner, les quatre compagnies formaient le carré dans la cour d'honneur et le proviseur en passait la revue, non sans administrer de sévères mercuriales aux élèves signalés par quelque infraction à la discipline. C'était un moment très redouté, car il fallait sortir des rangs pour recevoir, tête nue, et à brûle-pourpoint, les apostrophes énergiques du proviseur qui ne ménageait personne, pas même les meilleurs élèves.

Tous les exercices se faisaient ainsi avec une précision militaire du matin au soir, et les journées se passaient avec une

rapidité inouïe. La meilleure intelligence régnait parmi les élèves ; jamais de rixes, jamais de gros mots, jamais d'insolences envers les maîtres. Le proviseur absent faisait planer la terreur sur toutes les têtes ; il lui suffisait de prononcer ces sinistres paroles : « J'en instruirai le Grand Maître de l'Université » pour qu'on se crût noté d'infamie à tout jamais. Quant à moi, il lui eût suffi de dire : « J'en écrirai à votre père » pour me faire trembler. Mais ses rapports étaient heureusement fort différents. Mon père n'entendait parler que de mes succès, de mes bonnes places, des prix que je remportais à la fin de l'année. Il m'écrivait de temps en temps de courtes lettres d'encouragement, toujours si invariablement terminées par la recommandation d'être un homme d'honneur, que je finis par lui demander ce qu'il entendait par *un homme d'honneur*, dans la crainte de ne pas l'être assez à son gré, faute d'avoir compris la définition.

Mon père me répondit une lettre admirable, où cette définition m'était donnée en termes si noblement sentis, qu'ils ne sont jamais sortis de ma mémoire et qu'ils m'ont servi de règle dans toutes les situations de la vie. Quoique je ne fusse qu'un enfant, ce langage digne et sévère pénétra jusqu'au fond de mon âme et l'illumina d'une vive lumière. L'honneur, c'était, selon mon père, non seulement l'amour du bien, mais l'horreur du mal ; le mépris pour toutes les choses basses, viles ou honteuses, pour le mensonge surtout et pour le manque de foi ; c'était le respect de soi-même jusque dans les plus petites choses et l'instinct victorieux de l'honnête en présence de toutes les tentations contraires. Je ne sais si je comprenais déjà bien, mais je suis sûr que j'aurais tout avoué si j'avais commis quelque faute grave, et mon premier profit fut, dès lors, d'avoir conçu une répugnance invincible pour l'hypocrisie et pour les hypocrites. Ah ! que tous les pères ne songent-ils à inculquer de tels principes dans le cœur de leurs enfants ! Que de capitulations de conscience ils leur éviteraient sur le seuil même de la vie ! Quelle force ils leur prépareraient d'avance pour les grands jours d'épreuve ! De quels malheurs ils les préserveraient, puisqu'il n'en est d'irréparables que ceux où l'honneur est engagé !

Ainsi se poursuivaient mes études dans cette paisible

enceinte du lycée entre les savantes leçons de nos maîtres et les trop rares lettres de mon père qui suffisaient à mon bonheur. Les promenades du jeudi et du dimanche dans les environs délicieux de la ville, ces vallons embaumés de fleurs, ces immenses jardins d'orangers, ces longues treilles suspendues comme autant de guirlandes le long des roches, avec la vue de la mer en perspective, me jetaient dans une sorte d'extase qui a développé chez moi de bonne heure l'amour de la campagne et le goût des plantations. Nous allions à ces promenades en colonne par pelotons, précédés de nos tambours et de notre musique, qui attiraient les habitants aux fenêtres, et qui nous valaient de temps en temps les applaudissements de quelques soldats, charmés de nous voir marcher au pas comme de vieilles troupes et avec un certain air martial qui n'était pas trop risible. Notre nourriture saine et abondante consistait surtout en poissons substantiels de la Méditerranée, tels que le thon frais, des rougets et une foule d'autres, avec de bons légumes et de bons fruits pendant toute l'année. Le vin naturel et grossier du pays, fortement chargé d'alcool, ne servait qu'à colorer notre eau et n'en constituait pas moins une boisson fort salubre.

Tel était notre régime matériel, parfaitement approprié au climat et à nos besoins personnels. Il me suffit de dire que pendant les récréations, nous pouvions nous procurer des oranges pour moins de vingt centimes la douzaine et une immense variété de fruits, tels que figues, raisins, pêches, abricots, grenades, jujubes, etc., également sains et savoureux, qui ne contribuaient pas peu à notre bonheur domestique.

(*La fin prochainement.*)

ADOLPHE BLANQUI

L'UNION DE L'EUROPE CENTRALE[1]

II. — LES ESPOIRS ET LES CRAINTES DE L'AUTRICHE-HONGRIE

Dans une précédente étude, nous avons exposé la thèse des partisans, assez nombreux en Allemagne, d'une Union de l'Europe Centrale. Il convient aussi de montrer l'attitude de l'Autriche-Hongrie. La Double Monarchie est tiraillée par tant d'intérêts contradictoires, qu'elle hésite encore à s'engager dans la voie où la convient les Allemands. Tantôt fière du concours qu'on lui réclame, tantôt tremblant pour son indépendance, elle change constamment de vues. Essayons de déterminer les principaux mobiles auxquels elle obéit.

I. — Le pacte des hobereaux.

Au premier rang des partisans de l'Union avec l'Allemagne, on rencontre les féodaux magyars. Appui appréciable, lorsqu'on songe au rôle décisif que jouent depuis longtemps ces gros propriétaires fonciers dans la politique commerciale de la Double Monarchie.

Qui, sinon eux, a suggéré au Ballplatz des desseins agressifs à l'égard des pays balkaniques, à seule fin d'écarter des

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1916.

rivaux agricoles présumés dangereux, et sans se préoccuper des intérêts généraux de l'Autriche-Hongrie ni de la catastrophe européenne qui devait en résulter? Qui a suscité, à l'abri d'une barrière douanière infranchissable, une hausse des prix sur tous les produits du sol, au détriment de l'industrie que l'on n'hésita pas à sacrifier aux Tisza et consorts? Encore les mêmes hoberaux.

Ils ont toujours été favorables à un rapprochement avec un grand pays consommateur comme l'Allemagne, tablant sur l'accroissement des débouchés.

Il est tout à fait naturel, écrit M. Fleischl dans l'annuaire bien connu du professeur Schmoller, que nulle part on n'ait accueilli l'idée d'une union douanière avec l'Allemagne aussi joyeusement qu'en Hongrie où les intérêts généraux s'accordent, sur ce point, avec les intérêts particuliers. Il est clair que la libre circulation des produits sur un territoire aussi vaste que celui de la future association douanière apporterait à la production hongroise de grands profits. L'agriculture hongroise trouverait en Allemagne un excellent débouché [1].

Il s'agit bien des « intérêts généraux » de la Hongrie ! M. Fleischl avoue ingénument que seule l'agriculture hongroise tirerait profit de l'union avec l'Allemagne, ou plus exactement, ce qu'il omet de dire, les grands seigneurs magyars. Car la structure sociale de la Hongrie rappelle singulièrement, sous ce rapport, celle de la Prusse Orientale.

Dans l'une et l'autre dominent les « biens nobles », les « majorats ». Les exploitations de plus de 1 000 hectares forment en Hongrie 31 p. 100 des terres arables, celles de plus de 100 hectares, 45 p. 100 ; 91 familles détenaient au moment de la déclaration de guerre 1 352 000 hectares.

Or, le professeur von Philippovisch, de Vienne, aujourd'hui partisan de l'Union, démontrait que la masse des *paysans* austro-hongrois ne produit pas assez de céréales pour en vendre et que, très souvent, elle est même obligée d'en acheter pour ses propres besoins à ses voisins plus fortunés, les *13 000 grands propriétaires fonciers*, qui possèdent chacun plus de 100 hectares et qui, eux, ont un superflu pour la vente.

1. *Grundzüge der ungarischen Handelspolitik*, par Paul Fleischl, dans le *Schmollers Jahrbuch*, 38e année, 4e cahier, 1914.

Voilà les « agriculteurs », concluait M. von Philippovisch, qui ont intérêt au maintien des droits de douane[1]. Voilà les « agriculteurs », devrait-il ajouter aujourd'hui si la guerre n'avait exercé une fâcheuse influence sur sa mémoire, qui prêchent l'Union douanière de l'Europe Centrale...

Si les féodaux magyars, d'accord avec les gros propriétaires autrichiens, touchent, en tant que producteurs, une grosse part des bénéfices que peut rapporter à la Double Monarchie l'adjonction du marché allemand, l'autre part reviendra aux grosses maisons de céréales de Budapest : on sait, en effet, que depuis l'interdiction du marché à terme aux bourses de commerce autrichiennes, toutes les transactions en céréales se trouvent concentrées à Budapest : le gouvernement hongrois a maintenu, en dépit du « compromis » de 1906, le marché à terme sur son territoire.

Mais, dira-t-on, les temps sont passés où la Hongrie cherchait avidement des débouchés nouveaux, ne sachant pas où écouler le trop-plein de sa production agricole. Il y a belle lurette qu'elle n'est plus le grenier de l'Europe. Pourquoi donc voudrait-elle se faciliter une entrée en Allemagne, puisque la Double Monarchie se suffit à peine à elle-même?

De prime abord cette objection paraît judicieuse. L'exportation austro-hongroise des produits agricoles décline d'année en année et le pays se voit même obligé, s'il fait une récolte moyenne, de recourir à l'importation. C'est ainsi, par exemple, que de 195 056 quintaux qu'elle était en 1906, l'exportation du froment est tombée à 553 quintaux en 1913, et on voit même l'Allemagne introduire du blé en Autriche-Hongrie dans les années suivantes : 33 362 quintaux en 1912 et 11 138 quintaux en 1913. On pourrait citer d'autres chiffres et montrer l'Autriche-Hongrie important l'avoine et le seigle, restreignant progressivement ses ventes de bétail à l'extérieur, etc...

Le tableau change pourtant d'aspect si, au lieu d'envisager en bloc le commerce austro-hongrois, comme on le fait toujours, nous examinons séparément les échanges de l'Autriche et de la Hongrie. On verra alors que l'Autriche est devenue un

1. *Zolle und Lebenskosten* par le Dr E. von Philippovisch, dans *Handelsmuseum* du 28 mai 1914.

pays d'importation, mais que la Hongrie reste exportatrice de céréales et de matières premières.

En 1912, la Hongrie disposait d'un surplus en vivres pour l'exportation, d'une valeur de 478 millions de couronnes. C'est l'Autriche qui lui prend la plus grande partie de ses quantités disponibles. Mais il lui en reste encore pour exporter ailleurs, notamment en Allemagne : sur 7 430 000 quintaux de farines de froment exportés en 1912, 526 000 étaient destinés à des pays autres que l'Autriche.

Au surplus, ce serait une grande erreur que de tenir compte exclusivement du blé et du seigle en considérant l'exportation des produits agricoles hongrois. En 1913 la Hongrie a exporté en Autriche des céréales, du malt, des légumes et des farines, pour 507 millions de couronnes ; pour 300 millions de bétail sur pied et abattu ; pour 50 millions de produits végétaux et de boissons ; pour 28 millions de cuirs et peaux. Le surplus prend le chemin de l'Allemagne, ce que montre le tableau ci-dessous :

Exportations des produits agricoles de l'Autriche-Hongrie en Allemagne
(En mille couronnes)

	1905	1908	1912
Orge	66	43	37
Malt	30	23	17
Pommes de terre	4	3	2
Fruits	16	11	12
Bétail et chevaux	107	54	39
Volaille	15	17	14
Cuirs et peaux	49	43	67
Bois	125	105	114
Lin	5	5	35
Chanvre	3	3	35
Semences	12	16	32
Œufs	85	99	129
Plumes	21	17	17
Total	538	439	490[1]

Donc, l'Allemagne est, sans contredit, un débouché de première importance pour les féodaux magyars. De quels yeux cependant leurs collègues, les hobereaux prussiens,

1. *Oesterreichische Statistik des auswärtigen Handels*, 1912, IV.

verraient-ils une union qui menacerait le monopole de fait qu'ils ont acquis en Allemagne? Une baisse des prix ne s'en suivrait-elle pas sur le marché allemand? Les Hongrois ont prévu l'objection et cherchent à rassurer les omnipotents agrariens allemands. Ainsi M. E. Pistor écrit :

Quelles que soient les facilités que l'on accordera aux Hongrois, l'Allemagne ne pourra jamais se passer des importations d'outre-mer : son déficit sera toujours extrêmement grand. Étant donné l'influence bienfaisante qu'exercera l'union sur les branches de l'industrie nationale et la prospérité qui s'en suivra, la population continuera volontiers à payer des prix élevés à ces agriculteurs [1].

Allant plus loin encore, M. Eduard Palyi, un Hongrois, fait miroiter aux yeux des hobereaux allemands des profits plus élevés que ceux qu'ils réalisent habituellement :

Pour ne citer qu'un seul exemple, la production des principales céréales (blé et seigle) en Autriche-Hongrie est de 1,9 quintal par habitant, alors qu'en Allemagne elle atteint 2,6 quintaux. En cas de fusion douanière il reviendrait à chaque habitant des deux empires unis 2,3 quintaux. Cela veut dire que la situation des agrariens (allemands) serait encore meilleure qu'aujourd'hui, car, dans les limites de la zone douanière, la production des céréales par habitant serait inférieure en Allemagne seulement.

On ne peut pas traiter les consommateurs de l'union projetée avec plus de désinvolture que dans ces lignes cyniques : simple « bétail » électoral, ils se sont, d'ailleurs, résignés à leur sort. Depuis longtemps le pacte des hobereaux magyaro-prussien est dirigé contre eux et les économistes se souviennent que le comte Tisza, père du dictateur actuel, avouait, dans son livre sur la « politique agraire », que le but des agriculteurs de l'Europe Centrale est de susciter la raréfaction des produits du sol afin de maintenir les prix à un niveau extrêmement élevé.

Est-ce à dire que dans la future union le déficit alimentaire serait chronique? Les espoirs de l'Allemagne, qui attend de l'essor de l'agriculture hongroise les moyens de se défendre contre le blocus de la Grande-Bretagne, s'évanouiraient donc?

1. *Die Volkswirtschaft Oesterreich-Ungarns*, par le Dr Erich Pistor, Berlin, 1915.

Sans doute, aussi longtemps que la caste des agrariens aura en deçà et au delà du Danube la prédominance que l'on sait. M. Palyi le confirme involontairement :

Certes un changement surviendra avec le passage à la culture intensive de l'agriculture autrichienne et hongroise. Mais simultanément, l'industrialisation des deux pays s'accélèrera, l'émigration diminuera et la population s'accroîtra, de sorte que le nombre des consommateurs et leur pouvoir d'achat augmenteront également. Aucune difficulté ne s'oppose donc plus du côté agrarien, à la réalisation de l'Union.

Il est vrai que c'est surtout en vue d'accumuler les produits agricoles dans les « offices de provisions » que l'Allemagne demande à la Hongrie de mettre en valeur ses richesses naturelles. En se fournissant de première main et en accumulant des stocks de réserve dans ses dépôts de guerre, elle serait toujours à même de contrôler le marché intérieur et d'éviter ainsi une baisse des prix, redoutée par les propriétaires fonciers... Mais c'est de la théorie...

Voilà donc l'harmonie établie, sur le point le plus délicat, entre les hobereaux prussiens et les hobereaux magyars. Quant à la politique à l'égard des étrangers, la solidarité de ces deux classes, très influentes chacune dans leur patrie respective, est au-dessus de toute épreuve. Farouches partisans du protectionnisme agraire, les uns comme les autres préconisaient depuis trente ans une union douanière des empires du Centre, voire même de tous les pays de l'Europe occidentale contre les producteurs russes et américains. Nous les voyons en 1885, au congrès international agricole de Budapest, adopter une résolution dans ce sens. Trois ans plus tard, le comte Paul de Leusse lance son livre : *La Paix par une Union douanière franco-allemande* dans lequel il propose d'étendre la ligue agraire antirusse sur la Belgique, l'Italie, la Suisse et surtout la France.

Au congrès international agricole de 1896, les hobereaux allemands, effrayés par l'invasion des produits du sol américain qui commençaient à refouler même les céréales russes, reprennent et développent cette idée.

Sauf les délégués russes, personne ne proteste contre une union douanière du continent européen, bien que le professeur Lexis (Göttingen) et le marquis de Vogué, tout en la souhaitant,

l'estiment irréalisable. Le professeur Schmoller propose d'essayer de la mettre debout quand viendra l'expiration des traités de commerce, en 1903 : doivent y participer l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Suisse et, si possible, la France, la Hollande et la Belgique. Le premier président de la célèbre association des agriculteurs d'Allemagne, le député von Plötz, se rangeant à l'avis du professeur Schmoller, veut, sans même attendre l'année 1903, commencer immédiatement l'agitation et, pour préparer le terrain, exiger des gouvernements respectifs, la réforme du commerce des céréales et la suppression de la clause de la nation la plus favorisée à l'égard de tous les États situés hors l'Europe. Feu de Molinari et von Matlekovitz, ce dernier parlant au nom des Hongrois, prononcent des discours passionnés en faveur du projet.

C'est toujours la même hantise de la concurrence américaine qui, deux ans plus tard, fait voter à la Société agricole d'Autriche, en même temps qu'à l'Association agricole de Hongrie, un vœu pour une convention de l'Europe Centrale et qui inspire, dans sa propagande pour l'Union, le fameux leader des agrariens austro-hongrois, le chevalier von Hohenblum [1].

Les traités de commerce de 1904 sont renouvelés sans qu'un pas soit fait vers la réalisation du programme du congrès de Budapest. Au lieu d'une redoutable union européenne de combat et de défense agraire, quelques économistes, en tête le professeur Julius Wolf, de Berlin, et des hommes influents comme le duc Ernest Gunther de Schleswig-Holstein pour l'Allemagne, l'ancien ministre de Pleuer pour l'Autriche, et l'ancien président du conseil Weckerlé pour la Hongrie, forment une modeste *Association économique de l'Europe Centrale* dont il fut question ces temps derniers dans la presse française qui la croit de date très récente. Aussitôt, l'assemblée générale du Conseil de l'agriculture allemand (1904), sur la proposition du leader des agrariens allemands, le comte Schwerin-Lœwitz, vote la résolution suivante :

Pour des raisons économiques et politiques, une union douanière du continent européen ne semble pas aujourd'hui possible et même

1. *Zollpolitische Einigungsbestrebungen in Mitteleuropa*, par le professeur Ernst Francke, dans les *Schriften des Vereins für Sozialpolitik*, LXXXX, Leipzig, 1900.

souhaitable, étant donné la différence des moyens de production des États de l'Europe.

Toutefois, la supériorité évidente des grands organismes et la formation de nouveaux corps économiques, notamment en Amérique et en Grande-Bretagne, réclame impérieusement une union des États européens. En conséquence, le Conseil de l'agriculture allemand salue joyeusement tous les efforts qui se font dans ce sens comme celui qui vient de se manifester tout récemment sous la forme d'une « Association économique de l'Europe Centrale »[1].

Profondément solidaires, les agrariens hongrois, allemands et autrichiens n'ont jamais cessé de chérir l'idée d'une union de défense contre la Russie et l'Amérique et qui tendrait, en dernier lieu, à exploiter les consommateurs de l'Europe Centrale.

Quant à préserver l'Allemagne contre le blocus, cela leur chaut peu ; et si vraiment on pouvait constituer des « offices d'approvisionnements », ces profiteurs éternels de la guerre renverseraient tous les projets de l'Union.

II. — Le marchandage hongrois.

Se sentant indispensable à l'Allemagne, le Hongrois entend tirer d'autres profits de la situation si exceptionnelle dans laquelle le placent aujourd'hui les événements et qui ne se représentera peut-être pas de sitôt.

Donnant, donnant. En bon marchand, il feint de ne pas saisir le sens des propositions allemandes :

Dans mon pauvre pays je produis autant que toi dans la Grande Allemagne. Que veux-tu de plus[2]?

L'Allemand lui signifie carrément sa volonté :

Je veux que tu produises davantage. Au lieu de 45 millions de quintaux, tu peux facilement produire le double et approvisionner en farine non seulement l'Autriche, mais nous.

1 *Materialen betreffend den Mitteleuropäischen Wirtschaftsverein*, par le Dr Julius Wolf, Berlin, 1904.

2. Ce dialogue est tiré de la curieuse brochure de M. Eduard Palyi, rédacteur en chef de *Budapesti Naplo* : *Ungarn und Deutschland*, Leipzig, 1915.

Mais le Hongrois commence à se lamenter :

C'est facile à dire, mais comment débuter sans capitaux? Regarde dans quelle situation nous nous trouvons. Nos propriétés et nos maisons sont grevées d'une dette de 4 milliards de couronnes ; nos communes d'un autre milliard et, par-dessus le marché, tout est placé à l'étranger, où nous sommes obligés de payer tous les ans des intérêts. Notre dette, etc...

L'Allemand a compris :

Tu n'as donc pas d'argent ! Il fallait me le dire... Je peux t'en prêter.

Là-dessus, le Hongrois, qui n'attendait que ce mot, présente tout un plan qu'il faut bien méditer *car d'ores et déjà il est en voie de réalisation partielle* :

Il faudra nous donner des capitaux pour trois fins :

1° Pour assainir notre situation monétaire ; 2° pour soutenir notre crédit ; 3° pour assurer notre essor économique.

En ce qui concerne l'essor économique, il faut distinguer :

a) La production agricole sur une grande échelle ;

b) Le développement des industries qui dépendent de l'agriculture ;

c) Le développement de la production des matières premières.

Les détails de ce plan nous entraîneraient trop loin. Résumons-en les principales lignes, en laissant toujours parler le Hongrois de M. Palyi :

Notre change est déprécié, il faut le relever. Les Allemands n'ont pas d'intérêt à s'associer à nous dans les conditions actuelles. Il faudra leur montrer les coffres de la Banque austro-hongroise pour qu'ils puissent se rendre compte eux-mêmes de nos besoins et des moyens de pallier à notre infériorité.

Il nous faut, en outre, environ 20 milliards pour étayer l'organisation de notre crédit, dont 7 milliards pour l'extinction de notre dette publique, 4 milliards pour couvrir notre dette hypothécaire, etc. Sans compter les capitaux nécessaires au relèvement de l'agriculture et de l'industrie.

Ici M. Palyi fait pressentir la stupéfaction de l'Allemand :

Comment, à peine avons-nous maté (*sic*), de toutes nos forces réunies,

notre ennemi commun, que tu viens me réclamer une contribution de guerre de 20 milliards !

Le Hongrois fait mine de céder ; à la rigueur il se passerait des espèces, et se contenterait de larges ouvertures de crédit :

Il n'est pas question de cela. Notre renforcement est aussi bien dans l'intérêt de l'Allemagne que dans le nôtre. En principe, vous devez donc être prêts à nous aider. Il nous faut moins votre argent que votre crédit. L'argent nous sera nécessaire, parce que, après la guerre, les marchés étrangers nous seront fermés et l'Autriche aura assez à faire chez elle. Somme toute, il s'agit d'ouvertures de crédit, c'est-à-dire d'une bonne affaire pour vous, car vous achetez, contre des intérêts assez élevés, nos gages hypothécaires et nos traites.

Du reste, ce n'est pas tout. Outre la réforme de l'organisation du crédit, il faut remplir la seconde partie du programme de la Plus Grande Hongrie, relative au relèvement industriel et agricole. Ici le Hongrois hausse le ton. Il signifie sa volonté de ne pas être dupe de l'Allemagne :

Il ne nous suffit pas d'assurer notre existence, nous entendons continuer à nous développer. Autrement, même l'Union douanière n'aurait pour nous aucun intérêt. Et pour cela il nous faut des garanties. *Ces garanties, l'Allemagne nous les offrira, en s'engageant à nous verser des capitaux dont le montant est à déterminer, afin d'assurer l'essor économique de la Hongrie.*

Certes, les capitaux allemands seraient déjà mis en contact avec notre pays, en cas d'une union douanière. Mais nous exigeons des garanties. Du côté allemand on suggère l'idée de créer chez nous un *établissement de crédit au capital social de* 500 *millions de marks* qui financerait notre industrie, en nous prêtant à 3 p. 100. Peut-être les capitalistes allemands consentiraient-ils à élever le capital de cette banque à un milliard.

D'aucuns seront peut-être tentés de ne pas prendre au sérieux ce dialogue : on aurait tort d'afficher un scepticisme déplacé, car dès à présent, en pleine guerre, ainsi que nous l'avons déjà indiqué incidemment, le programme commence à recevoir son application.

En effet, le ministre des Finances de Hongrie vient de passer un contrat avec le directeur de la *Deutsche Bank* en vue d'explorer et d'exploiter les gisements de pétrole et les gaz naturels de la Hongrie. A cet effet, une société s'est fondée,

sous la dénomination de *Ungarische Erdgas A. G.* (Société anonyme des Gaz naturels hongrois) au capital de 20 millions de couronnes, en 20 000 actions de 1 000 couronnes. Le gouvernement hongrois reçoit pour 4 millions de couronnes d'actions ; sur les 16 millions restants 30 p. 100 seront versés en numéraire à la réalisation du contrat et le reste au fur et à mesure des besoins.

Pour saisir la portée de ce contrat, il faut ajouter que les gaz naturels, découverts en Hongrie par hasard en 1909, constituent une de ces richesses naturelles, dont la mise en valeur transforme les conditions économiques d'un pays. De la source Kis-Sarmas seule, jaillissent 1 700 000 mètres cubes de gaz naturels qui fournissent une quantité de gaz d'éclairage équivalente au traitement de 2 millions de tonnes de charbon par an. On a calculé que le gaz conduit à Budapest pourrait éclairer toutes les villes et fournir de l'énergie à toutes les industries qui se trouvent sur le parcours, et cela au prix de 2,4 heller par mètre cube, alors que le prix du gaz des usines de Budapest revient aujourd'hui à 7 heller.

Toutefois, des députés hongrois ne se montrent pas très enthousiastes de la forme adoptée pour ce premier essai de l'exploitation rationnelle de la Hongrie. Les uns trouvent la durée de la concession accordée à la *Deutsche Bank* trop longue ; les autres estiment que la Banque allemande ne saura aucunement veiller aux intérêts de l'industrie hongroise et que rien ne pourra l'empêcher d'exagérer les prix du gaz ; d'aucuns affirment enfin que la *Deutsche Bank* s'est fait octroyer, dans le contrat, la part du lion aux bénéfices éventuels et ne cachent pas leur amertume de voir traiter la Hongrie par les capitalistes allemands, sinon comme une colonie, du moins comme une puissance de troisième ordre — affirmations qui furent démenties par le ministre des Finances lors de la discussion du projet de loi déposé à la Chambre par le gouvernement.

La thèse de M. Palyi se confirme donc pleinement ; la finance allemande trouvera son profit au relèvement de la Hongrie, mais les magyars, bien qu'à des conditions dures, voire même draconiennes, réaliseront, grâce à cette collaboration, leurs rêves impérialistes de Plus Grande Hongrie.

III. — Les intérêts des industriels autrichiens.

Faut-il en conclure que nulle voix ne s'élève en Autriche-Hongrie contre le projet de l'union avec l'Allemagne et que les intérêts de toutes les classes sont conformes à ceux des féodaux magyars? Voyons l'opinion des industriels autrichiens et hongrois.

Les partisans allemands de l'Union leur promettent monts et merveilles. A les entendre, les industries allemandes et autrichiennes se complèteraient parfaitement, sans aucun choc violent, et nous avons vu dans notre première partie, que maints économistes, M. Losch et M. Wolf notamment, espèrent même résister au boycottage si redouté des alliés, en transformant les deux pays en un formidable marché.

Cependant les industriels autrichiens examinent froidement, en hommes d'affaires, la situation qui pourra leur être faite, et ce n'est pas la rhétorique de M. Naumann (« Nous avons plus de chevaux-vapeur, vous plus de mélodie ») qui les empêchera d'apercevoir où sont leurs véritables intérêts.

Tout d'abord, ils constatent que si l'Allemagne prétend avoir de bonnes intentions à leur égard, ce n'est pas le passé des relations commerciales austro-allemandes qui peut garantir de sa sincérité : le traité de commerce de 1906 a permis tout simplement à l'Allemagne d'exploiter le marché autrichien, sans grande compensation pour l'Autriche.

En effet, voici dans quel sens se sont orientés les échanges austro-allemands depuis 1902 (en millions de couronnes) :

	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1913
Importations de l'Allemagne.....	659	706	775	820	923	993	1010	1082	1169	1282	1441	1397
Exportations en Allemagne.....	937	1024	974	1041	1053	1085	974	972	992	977	1141	1143
Excédent des importations de l'Allemagne.	»	»	»	»	»	»	36	110	177	305	300	254
Excédent des exportations en Allemagne.	278	318	199	221	130	92	»	»	»	»	»	»

M. Erich Pistor, auquel nous empruntons ce tableau, attire l'attention, dans son important ouvrage, sur ce fait que les

exportations de l'Autriche à destination de l'Allemagne restent stationnaires pendant les dernières années, oscillant entre 974 millions et 1 143 millions, tandis que les importations de l'Allemagne dans la Double Monarchie ont passé de 659 millions à 1 397 millions, c'est-à-dire doublé.

Et l'auteur, bien que partisan résolu de l'union avec l'Allemagne, ne peut s'empêcher de conclure :

On remarque (dans le tableau ci-dessus) que ces changements dans le caractère des échanges austro-allemands coïncident avec l'entrée en vigueur du nouveau traité de commerce avec l'Allemagne (1er mars 1906), quand la monarchie danubienne, pour faciliter les exportations de ses produits agricoles, consentit à diminuer les tarifs sur les produits fabriqués. La balance du commerce de l'Autriche-Hongrie, d'active qu'elle était autrefois, est devenue presque aussitôt passive, parce que le traité favorisa l'exportation de l'Allemagne et que son industrie sut profiter des possibilités de notre marché, tout particulièrement quand son propre marché était déprimé.

... *La monarchie danubienne fournit à l'industrie allemande des matières premières au lieu de les transformer elle-même.*

Le mécontentement des industriels autrichiens est d'autant plus grand que le recul des exportations ne se manifeste pas seulement dans les relations avec l'Allemagne, mais qu'il caractérise depuis quelque temps tout le commerce austro-hongrois. Certes, l'industrie autrichienne s'est développée dans la dernière décade. En particulier, de grands progrès sont à enregistrer dans la fabrication des textiles, du papier, des machines, des huiles. Les exportations des articles manufacturés ont augmenté de 38 p. 100; mais, en revanche, les importations se sont accrues, pendant la même période (1903 à 1914), de 80 p. 100. Finalement, l'Autriche-Hongrie paie des sommes de plus en plus fortes à l'étranger pour ses matières premières et ses subsistances, et ne compense nullement ce surcroît de dépenses par une activité parallèle de son exportation.

Il est vrai que les Allemands, M. Julius Wolf entre autres, lui font entrevoir un avenir brillant :

En cas de réalisation de l'union, j'espère pour l'Autriche-Hongrie un essor sans précédent et je crois qu'elle comptera à nouveau sur le

marché international comme une des puissances mondiales, ce qui ne lui sera pas possible par d'autres moyens. Il faut bien se dire qu'actuellement l'Autriche-Hongrie est refoulée de ce marché, et cela dans des proportions insoupçonnées de l'opinion publique allemande et austro-hongroise. L'Autriche-Hongrie exportait dans les dix États de l'Amérique du Sud et du Centre, dans les trois États de l'Asie orientale et dans les quatre colonies britanniques pour 60 millions de marks, alors que l'Allemagne y exportait pour 1 214 millions de marks, soit vingt fois plus !

Sauf des hommes politiques, comme par exemple M. Sylvester, président de la Chambre des députés d'Autriche, les industriels de la Double Monarchie savent à quoi s'en tenir sur les promesses de l'Allemagne surproductrice, avide du moindre débouché nouveau. L'exemple des marchés d'Orient est trop frappant pour qu'ils se fassent encore des illusions ; car en Serbie, en Bulgarie, en Roumanie, en Turquie, les industriels autrichiens n'avaient pas, avant la guerre, de concurrents plus dangereux, plus triomphants que les Allemands, et cela en dépit de la solidarité politique des deux empires.

Sceptiques à cet égard — et pour cause — les industriels autrichiens peuvent se demander, cependant, si la question du marché international mise à part, ils n'arriveraient pas à améliorer leur situation, rendue précaire par le traité de commerce actuellement en vigueur, grâce à une étroite alliance douanière.

Il existe, en Autriche-Hongrie, quelques branches d'industrie qui ne craignent nullement la concurrence allemande, qui ont même *intérêt à ce que toutes les barrières douanières entre les deux pays soient supprimées* ; il y a des articles autrichiens qui, en Allemagne même, sont très demandés ; tel est le cas des verreries de Gablonz, des meubles en bois courbé, des fils de lin et du linge [1].

Aussi bien un maître-verrier pouvait-il écrire, à propos des verreries de Gablonz :

Leur production annuelle s'élève de 35 à 40 millions de couronnes : c'est une industrie pour le marché international par excellence, qui

1. *Die Handelspolitischen Interessen der Oesterreichischen Glasindustrie*, par Julius Reich, dans les *Schriften des Vereins für Sozialpolitik*, XCIII, Leipzig, 1901.

peut conquérir n'importe quel débouché... Pour beaucoup d'articles elles ne craignent aucune concurrence, *et elles peuvent faire du libre échange absolu*, leur devise [1].

De même, le représentant de l'industrie des meubles en bois courbé déclarait devant la *Société des Économistes de Vienne* qui en 1900 étudia la question du rapprochement douanier austro-allemand :

Il n'y a pas de doute qu'en cas d'union douanière (avec l'Allemagne) l'industrie des meubles en bois courbé ainsi que l'ébénisterie autrichiennes trouveraient en Allemagne de grands débouchés.

Par contre, une multitude d'autres branches de l'industrie *seraient écrasées*, de l'avis des producteurs, par l'Allemagne.

Nous voyons, par exemple, dans l'industrie textile que le mouvement des échanges entre l'Allemagne et l'Autriche, à l'exception du lin, s'établit de façon peu avantageuse pour le « brillant second ».

	Exportations de l'Autriche en Allemagne	Importations de l'Allemagne en Autriche
	(En millions de marks)	
Cotonnades	2,5	17,80
Lainages	3,0	15,89
Fils de lin	10,0	2,12
Articles en lin	1,5	»
Soieries	3,3	15,80
Vêtements confectionnés et chapeaux	6,8	10,79
Total	27,10	62,40

Il faut lire les déclarations des représentants de l'industrie textile autrichienne faites en 1900 (et depuis leur situation vis-à-vis de la concurrence allemande s'est plutôt empirée) pour comprendre que les producteurs de ce groupe sont d'irréductibles adversaires de l'Union douanière [2].

1. *Verhandlungen der Gesellschaft Oesterreichischer Volkswirte*, Wien, 1900.

2. *Zur Frage einer Zollunion mit Deutschland*, par Ernst von Stein, dans les *Schriften*... etc.

La supériorité de l'industrie allemande apparaît encore mieux dans une autre branche : la métallurgie :

Exportations		Importations	
Fer et articles en fer	8,9	Articles en fer mi-ouvrés	36,85
Articles métalliques	20,0	Articles en fer	42,12
Machines et appareils électriques	5,8	Articles métalliques....	15,54
		Machines.....	93,00
		Appareils électriques....	31,45
Total.....	34,7	Total.....	218,96

Le solde s'établit au désavantage de l'Autriche pour 183 230 000 marks. Il en est de même pour les produits chimiques, les produits pharmaceutiques, etc.

D'ailleurs, disent les intéressés, comment peut-on songer à une union douanière avec l'Allemagne et à une réduction quelconque des droits, alors qu'aujourd'hui l'industrie autrichienne qui s'abrite derrière un rempart douanier plus élevé que celui dont s'est entouré l'Allemagne, supporte difficilement la concurrence des produits germaniques? Et ils font, à l'appui de leurs dires, des comparaisons bien suggestives entre les tarifs douaniers des deux États :

	Allemagne (En marks)	Autriche-Hongrie (En couronnes)
Fonte.....	1 »	1 90
Fils de fer.....	2 50 à 5 50	12 50 à 21 »
Bas de coton.....	80 » à 120 »	220 » à 285 »
Machines à coudre..	3 50 à 24 »	12 » à 48 »
Dynamos et moteurs électriques.....	5 » à 35 »	24 » à 72 »
Pianos.....	6 » à 9 »	110 »
Produits chimiques en franchise.....		15 p. 100 *ad valor.*

Pour abaisser ses droits au niveau de ceux de l'Allemagne, il aurait fallu que l'Autriche fût mieux outillée, moins pauvre en matières premières, soumise à des impôts moins lourds, qu'elle fût plus proche des ports maritimes ; il n'aurait pas fallu surtout que la construction et l'équipement d'une même fabrique coûtassent en Autriche 40 p. 100 plus cher qu'en Allemagne.

L'éventualité d'une suppression de la barrière douanière entre les deux empires ne peut même pas être envisagée sans que les industriels austro-hongrois, sauf quelques isolés privilégiés, fassent chorus et évoquent aussitôt l'écrasement et la ruine.

Et leurs collègues hongrois qui espéraient, grâce à des subventions largement prodiguées par l'État, constituer vers 1917 un territoire douanier autonome, séparé même de l'Autriche par des remparts douaniers, ne se montrent pas davantage acquis à la cause de l'Union.

C'est pourquoi les organisations économiques de la Double Monarchie, tout en appelant de leurs vœux le rapprochement économique avec l'Allemagne, font des réserves expresses dès qu'on aborde le sujet épineux de l'union douanière. La Chambre de commerce de Vienne, n'osant pas se prononcer contre le territoire douanier commun, prévoit des exceptions, c'est-à-dire le maintien des tarifs douaniers entre les deux empires, pour les branches d'industrie dont « les conditions de production l'exigent », et la Chambre de commerce de Budapest, dans une résolution qui semble inspirée par le livre de Naumann et qui adopte tous les projets de l'Allemagne, y compris la constitution des « offices d'approvisionnements », parle uniquement d'une union douanière entre la Hongrie et l'Autriche :

> En temps de paix, la Hongrie doit former avec l'Autriche *seulement* une union douanière. La Double Monarchie passera avec l'Allemagne un contrat économique aussi avantageux que possible pour les deux parties. Le rapprochement économique doit être poursuivi aussi dans le domaine du droit économique et des voies de communication, sans refuser pourtant aux autres États la clause de la nation la plus favorisée.

Finalement, les hobereaux prussiens et magyars, si influents soient-ils, ne se hasardent pas à prêcher, en présence des intérêts contradictoires de l'industrie allemande et autrichienne, la soudure pure et simple des deux empires. Ils se figurent tourner la difficulté en préconisant pour une période transitoire une alliance douanière avec des droits intermédiaires. Mais cette solution n'en est pas une. Nous allons le voir.

III. — L'UNION UTOPIQUE ET L'UNION RÉALISABLE

I. — L'impossibilité de l'union douanière.

M. Naumann et ses amis dissimulent à souhait les difficultés auxquelles se heurte le projet de l'Union de l'Europe Centrale, bien qu'il suffise d'un examen un peu approfondi pour démontrer son caractère utopique.

Tout d'abord, l'*alliance douanière entre les deux empires, même si les industriels étaient solidaires des agrariens, est irréalisable.*

Le professeur Karl Diehl, de l'Université de Freiburg, dans une brochure très substantielle, le démontre impitoyablement [1]. Suivons son raisonnement.

Il y a une connexion étroite entre les finances d'un État et le régime douanier. Bismarck en introduisant son régime protectionniste (1879) n'obéissait pas uniquement aux sommations des gros industriels et agriculteurs de son pays, il cherchait aussi des ressources budgétaires nouvelles. Donc,

> la suppression de tous les tarifs douaniers entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ferait un trou dans les budgets des deux États et la possibilité de se passer de ces ressources est bien problématique, d'autant plus qu'un bon nombre de tarifs douaniers ont un caractère purement fiscal.

Ensuite, il existe des tarifs qui dépendent des taxes de consommation. Tous les produits soumis, à l'intérieur de l'Allemagne et de l'Autriche, à des taxes de consommation sont frappés d'un droit douanier lorsqu'ils sont introduits de l'étranger.

> Or, ces tarifs étant très différents en Allemagne et en Autriche-Hongrie, il est impossible de les ramener au même niveau sans unifier

1. *Zur Frage eines Zollbündnisses zwischen Deutschland und Oesterreich Ungarn*, par Karl Diehl, Iéna, 1915.

en même temps tout le système des impositions dans les deux pays, ce qui, bien entendu, rencontrerait des difficultés insurmontables. Au surplus, l'Autriche-Hongrie a deux monopoles, celui du tabac et celui du sel, alors que l'Allemagne n'en a pas un seul.

De la sorte, les droits sur le tabac et ses produits et sur le sel seraient *maintenus* dans l'alliance projetée, ainsi que les droits sur le sucre, la bière, l'alcool, les huiles minérales, le cacao, le thé, le café, les légumes, etc. Tous ces droits sont plus élevés en Autriche qu'en Allemagne.

Ils représentent en Allemagne 46 p. 100 et en Autriche-Hongrie 47 p. 100 de l'ensemble des ressources douanières ! La presque moitié de tous les tarifs échapperait donc à la gérance commune de l'alliance douanière projetée !

Un député du Reichstag doublé d'un économiste, M. Georg Gothein, dans une étude concise et instructive[1], se soulève, à ce propos, contre tout projet d'union douanière au point de vue strictement allemand.

Il serait nécessaire en cas d'union douanière avec l'Autriche de confier au Parlement douanier et au Conseil douanier communs toute la législation concernant les impôts et les monopoles.

Or, il serait très dangereux pour l'empire allemand qui déjà aura à vaincre beaucoup de difficultés pour assainir ses finances, de se lier si étroitement à des États aussi différents de lui par leur structure économique et financière que le sont l'Autriche et la Hongrie. L'empire allemand n'aurait pas l'hégémonie dans l'union douanière et pourrait facilement subir la loi du contractant le plus faible.

Soit, dira-t-on. Mais en laissant subsister les droits fiscaux, taxes, etc., l'alliance douanière ne pourrait-elle pas s'appliquer aux tarifs purement protecteurs? Nous avons vu que la suppression de cette barrière douanière entre les deux empires ne saurait être envisagée et que, pour permettre à l'industrie austro-hongroise de « s'adapter » à des circonstances nouvelles, des tarifs intermédiaires pour une période de transition seraient indispensables. Or, le protagoniste de l'union en Hongrie, M. de Matlekovitz prévoit *130 tarifs intermédiaires* pour les principaux produits fabriqués. De plus, sur les vête-

1. *Weltwirtschaft*, n° 8, 1915.

ments les droits actuels devraient être maintenus, de l'avis unanime de tous les intéressés.

Mais les tarifs intermédiaires excluent un des avantages les plus appréciables de l'union douanière : l'économie dans la surveillance des frontières et des frais que comporte toute l'administration douanière.

Que reste-t-il, dès lors, de l'union douanière tant vantée? Que reste-t-il de toute la conception germanique du marché « complémentaire » que nous avons exposée dans la première partie de cette étude? Ainsi restreinte, cette conception perd toute sa raison d'être ; ne s'agissait-il pas de créer un débouché intérieur libre de toute entrave? Au premier contact avec la réalité, elle se révèle comme une curieuse œuvre d'imagination irréalisable.

Remarquons que, même réduite ainsi à des proportions bien modestes, l'union douanière semble rencontrer de très grandes difficultés...

M. Gothein se fait un plaisir d'évoquer le fonctionnement du fameux Zollverein allemand, en se moquant des enthousiastes et des théoriciens de « l'Europe Centrale ».

La moindre réforme en matière de douane exigeait le consentement de toutes les parties contractantes. La réforme du tarif la plus urgente ou le traité de commerce le mieux préparé pouvaient échoir par l'opposition d'un Reuss, ligne cadette ou aînée, d'un Schwarzburg-Rudolstadt ou d'un Lippe-Schaumburg...

Dans chaque cas grave la Prusse se voyait obligée de poser la question de confiance, menaçait de dénoncer les contrats qui la liaient à ses adhérents ou de rompre complètement le Zollverein. Finalement, les tarifs douaniers et les traités de commerce ne répondaient plus aux désirs les plus modestes. Et les plaintes sur les procédés violents de la Prusse ne cessaient pas ; elles émanaient surtout de tous ceux qui s'opposaient le plus obstinément à tout progrès.

L'histoire du Zollverein allemand est l'histoire de ses crises.

Voilà un précédent ; il n'a rien d'encourageant. M. Gothein pousse la malice jusqu'à rappeler que l'union douanière ne mène pas nécessairement au rapprochement politique des contractants : en 1866, les principaux des États qui composaient le Zollverein, notamment la Saxe, le Hanovre, la Hesse se rangèrent du côté de l'Autriche pour combattre la Prusse,

alliée des deux Mecklembourg qui n'ont jamais participé au Zollverein.

Peut-on sincèrement espérer mettre debout dans les conditions extrêmement complexes de la vie économique du XXe siècle, une institution qui s'est révélée inopérante il y a plus d'un demi-siècle?

Au surplus, la perspective de délibérer dans un Parlement avec des délégués autrichiens et hongrois épouvante les Allemands bien disciplinés qui évoquent les scènes plutôt orageuses qui ont immortalisé les assemblées dites législatives de Vienne et de Budapest. Et puis, un *Bundesrat* et un Parlement douanier ne suffiraient point. L'organisation d'une « communauté économique » n'est pas chose aussi simple que se le figure un Naumann. Une administration commune s'imposerait.

Les difficultés de cette administration grandissent avec l'étendue des pays contractants et la multiplicité de leurs conditions et de leurs besoins.

Et M. Gothein se méfie, en bon Allemand, des capacités administratives de l'Autriche-Hongrie.

« Même de très grands conflits d'intérêts peuvent s'aplanir grâce à la volonté qui dérive du sentiment national », écrivait Bismarck.

Mais ce lien manque à la majorité de la population de la Double Monarchie. L'Allemagne puise sa force dans son unité nationale. Sa structure est toutefois assez lourde et rend déjà pénible le travail de la machine gouvernementale. Il ne faudrait pas que celle-ci se chargeât de besognes nouvelles qui ne se feraient pas sans de dangereux frottements intérieurs.

Il est assez piquant de voir, en pleine guerre, un député du Reichstag refuser à l'Autriche-Hongrie alliée le caractère d'un État unitaire ; alors qu'on croit généralement en France que la faiblesse de la Double Monarchie incite l'Allemagne à l'union douanière, c'est précisément cette faiblesse qui, aux yeux des Allemands réfléchis, constitue un danger. C'est ainsi que M. Karl Diehl met ses compatriotes en garde contre le système monétaire défectueux de l'Autriche-Hongrie.

En dépit de la réforme monétaire de 1892, la Banque austro-

hongroise n'est pas tenue de verser de l'or contre la présentation de ses billets. L'Autriche-Hongrie est un pays qui, même en temps de paix, vit sous le régime du cours forcé. En cas d'union douanière, l'Autriche-Hongrie tirerait tout le profit de la situation, le change déprécié qui stimule son exportation agissant comme une sorte de prime, alors qu'il équivaut, au point de vue des importations, à un tarif protecteur.

C'est une raison de plus pour que l'union douanière échoue complètement.

II. — Le rapprochement économique et la tension austro-allemande.

Si l'alliance douanière est une utopie, le rapprochement économique est toujours possible et il est certain que la propagande des partisans de l'Union va avoir des résultats positifs. Seulement, entre une alliance douanière et les accords économiques de tout genre la différence est profonde et les Alliés, en tout cas, n'ont pas les mêmes raisons de redouter celle-là au même titre que ceux-ci.

Le rapprochement que nous prévoyons se fera — s'il ne se fait pas déjà — dans le sens indiqué depuis des années par « l'Association Économique de l'Europe Centrale ».

Cette institution s'efforce d'unifier *la législation relative aux chèques* (congrès de Budapest 1907), *d'améliorer les procédés et les tarifs dans le domaine douanier* (conférence de Nürnberg, 1908), *d'élaborer des textes rationnels de traités de commerce* (congrès de Budapest, 1914), *de simplifier les conditions de transport par voies ferrées et surtout par voies navigables*, etc.

Ce sont là des questions très importantes pour l'extension des échanges entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Pour ces trois pays, leur solution signifierait un *progrès incontestable* et les Alliés auraient tout intérêt à les imiter.

D'autre part, les Allemands et surtout les Magyars n'épargneront aucun effort pour achever ce merveilleux réseau de

voies navigables, mer du Nord — Danube — Adriatique — mer Egée, dont nous avons indiqué l'importance dans notre premier article. Contribuant puissamment au développement des échanges dans les limites géographiques de l'Europe Centrale, ce réseau, par la prédominance qu'acquerra le Danube, aura en même temps une haute signification politique. La Hongrie sera appelée à en profiter en premier lieu.

Il en sera de même pour la « politique d'approvisionnements »; en attendant que l'Europe Centrale se suffise à elle-même, idéal qui nous semble inaccessible, et que le perfectionnement technique permette d'accumuler, sans les détériorer, des stocks de réserves dans les entrepôts et les offices impériaux dont rêvent les Naumann, la Hongrie, grâce à la mise en valeur immédiate de ses richesses, renforcera singulièrement sa situation générale, économique et politique. Par contre, il semble que l'Autriche ne soit pas appelée à bénéficier du moindre de ces arrangements et que, loin de voir sa situation se consolider comme celle de la Hongrie, elle tourne dans un cercle vicieux : d'un côté ses industriels ne se résignent pas à favoriser, par l'atténuation des tarifs qui les protègent, l'écoulement sur leur marché des produits allemands ; d'un autre, cette protection même ne garantit plus l'Autriche contre l'invasion du concurrent remuant.

Qu'arrivera-t-il si l'Autriche et l'Allemagne ne s'entendent pas pour tempérer le régime actuel, et si, la guerre terminée, l'idée de l'alliance douanière définitivement abandonnée et remplacée par les ententes d'ordre législatif et autres, dont nous avons parlé plus haut, les deux empires procèdent au renouvellement du traité de commerce qui doit expirer en 1917?

M. Erich Pistor ne cache pas ses appréhensions :

> Ou bien les tarifs seront maintenus et alors les exportations de l'Allemagne en Autriche, grâce à de meilleures conditions de production, continueront à augmenter ; ou les tarifs seront abaissés pour obtenir des concessions de la part de l'Allemagne, ce qui stimulera également les exportations allemandes.
>
> Dans les deux cas, la situation de l'Autriche empirera constamment, l'influence allemande en Autriche et en Hongrie accroîtra sans qu'elle soit accompagnée de compensations pour nous. Finalement la tension aboutira à une guerre de tarifs.

Sous la plume du secrétaire de la Chambre de commerce de Vienne pareilles confidences sont à retenir. Un avenir très prochain nous dira s'il a vu juste. Quoi qu'il en soit, les apologistes de « l'Europe Centrale » sont impuissants à résoudre les conflits d'intérêts qui sapent la base même de toute union...

III. — La signification politique.

Quelqu'éloigné qu'il soit d'une véritable union douanière, le rapprochement économique austro-allemand sera suivi de déplacements politiques importants.

Il est significatif que c'est la résistance prussienne qui fit échouer l'Union de l'Europe Centrale, lorsque l'idée en vint à l'Autriche.

Dès 1829 Metternich propose à François-Joseph de supprimer le système prohibitif et de rapprocher l'Autriche du Zollverein allemand. Après avoir échoué une première fois, il soumet le 20 octobre 1840 un mémoire, dans lequel il montre les inconvénients qui résultent pour l'Autriche de son abstention du mouvement unitaire qui se manifeste en Allemagne. Enfin, les 30 décembre 1849 et 30 mai 1850, le ministre du Commerce autrichien von Bruck rédige deux mémoires qui contiennent en germe tout le projet de l'Union de l'Europe Centrale. Bruck y fait valoir l'importance pour les deux pays d'un débouché intérieur agrandi et les avantages d'une politique de transports communs. Une union qui engloberait toute l'Allemagne et l'Autriche étendrait son influence jusqu'à la mer Adriatique dans le Sud et les mers du Nord et Baltique dans le Nord. Bruck propose enfin l'entrée de la Double Monarchie dans la Confédération allemande à condition de partager avec la Prusse la direction suprême.

Mais la Prusse repousse toutes les offres : la volonté d'arriver à l'hégémonie dans la Confédération allemande détermine son attitude.

Après ce premier échec, l'Autriche fait un nouvel effort en 1851. Elle adresse à tous les États d'Allemagne un projet

d'union douanière contenant treize articles. Prudemment elle fait ressortir que cette union ne touchera aucunement à l'indépendance politique des adhérents et elle convoque une conférence austro-allemande pour discuter les clauses de l'union.

La Prusse refuse de participer à la conférence...

Celle-ci a lieu et Bruck développe devant les représentants de principaux États d'Allemagne la suppression progressive de toutes les barrières douanières et, véritable précurseur du pangermanisme, montre la voie de l'Orient.

Mais la Prusse laisse entendre qu'elle romprait plutôt le Zollverein allemand que d'y admettre l'Autriche-Hongrie.

Toutefois, celle-ci obtient de la Prusse deux ans plus tard, par le traité du 19 février 1853, la promesse d'étudier la question de l'Union douanière de l'Europe Centrale avant l'expiration du traité de commerce que les deux pays viennent de conclure. Les illusions de l'Autriche sont de courte durée.

Avec une insigne mauvaise foi, la Prusse repousse toutes les avances que lui fait l'Autriche en vue de préparer le terrain pour la future Union. Les Chambres de commerce de Brünn, de Linz, de Graz et d'autres centres importants, les industriels et les financiers austro-hongrois ont beau faire miroiter aux yeux de l'Allemagne les avantages de l'Union — on retrouve leurs arguments aujourd'hui développés dans les livres et les brochures des professeurs de Berlin et de Leipzig — la Prusse garde son attitude intransigeante.

En 1860 commencent les délibérations sur la réalisation de la promesse d'Union insérée dans le traité de février 1853. La Prusse fait traîner en longueur les pourparlers. Jusqu'à fin 1863 Vienne espère la convaincre. Bientôt elle perd ses dernières illusions et elle se voit obligée de signer le 11 avril 1865 un simple traité de commerce avec le Zollverein allemand dont l'accès lui reste définitivement interdit[1].

Aujourd'hui les rôles sont intervertis : c'est la Prusse qui proclame *urbi et orbi* la nécessité d'un pacte austro-allemand, reprenant pour son compte l'argumentation de Bruck, et

1. *Ein Wirtschafts-und Zollverband zwischen Deutschland und Oesterreich-Ungarn*, par Eugen von Philippovisch, Leipzig 1915.

c'est l'Autriche-Hongrie qui invoque des prétextes plus ou moins plausibles pour refuser le cadeau qui lui est offert.

La Prusse ne craint plus d'être la partie la plus faible ; elle ne croit pas non plus pouvoir « absorber » la Double Monarchie, comme d'aucuns le prétendent (absorption devenue d'ailleurs impossible avec la faillite de l'idée de l'union douanière). Elle espère que le rapprochement économique va stimuler puissamment en Autriche-Hongrie une évolution qui se dessinait déjà avant la guerre et dont elle entrevoit avec satisfaction le terme logique : cette évolution tend à l'ascension au pouvoir en Cisleithanie du parti d'opposition, les Allemands d'Autriche, et à l'établissement définitif de l'hégémonie des Magyars en Transleitanie[1] : toute la métaphysique de primaire dont Naumann et consorts ornent abondamment leur thèse ne saurait nous dissimuler ces dessous politiques du mouvement en faveur de l'Union de l'Europe Centrale.

Un Autrichien, « politique actif », qui masque son visage sous le nom d'emprunt de Munin, mais qui est certainement un fourrier du ministre des finances, von Kœrber, raconte dans une brochure très curieuse[2] l'étonnement de ses compatriotes lorsque ceux-ci s'aperçurent que la guerre européenne déchaînée par les Habsbourg sous prétexte de sauvegarder les Slaves d'Autriche contre les prétendus empiètements des « panrussistes » et des « panserbistes » devenait une lutte pour l'idée germanique :

> L'Autriche voulait combattre pour son slavisme et elle guerroie finalement pour le germanisme. Cet écroulement d'une politique inaugurée après Sadowa est pour nous, Autrichiens, le plus significatif, le plus important résultat de toute la grande guerre... Elle a décidé du sort des Allemands d'Autriche.

La dynastie des Habsbourg ne s'y attendait pas : elle n'a pas compris qu'en s'associant aux Hohenzollern, elle réalisait les espoirs des pangermanistes de Vienne. Ah ! quelle ne fut pas la joie des Allemands d'Autriche en apprenant l'assassinat de l'archiduc Ferdinand qui, lui, avec une volonté

1. *Oesterreich nach dem Kriege*, par Munin, Jena, 1915.

indomptable voulait constituer une grande Slavie autrichienne. Délivrés de ce cauchemar, ils modifièrent du coup toute leur politique; de parti réclamant ouvertement avant la guerre la *dissolution* de la monarchie danubienne, ils entendent devenir les maîtres de Vienne, laissant aux Tizsa et à leurs asiatiques complices, le soin de magyariser la Hongrie.

Nous devons nous rendre compte du rôle exceptionnel qu'il nous est donné de jouer aujourd'hui.

Imprégnée il y a à peine six mois d'idées slavistes, elle (l'Autriche) détruit maintenant son propre programme. Que cette situation soit encore provisoire, cela ressort des combats qui se livrent au sein du gouvernement, qui n'a pas encore la solution du dilemme, c'est-à-dire hésite avant de s'engager dans la seule voie qui lui reste ouverte et qui placera l'Europe Centrale sous l'égide allemande.

L'Allemagne veut une Autriche puissante, mais à condition que ce soit une Autriche allemande et il lui faudra nous venir en aide après la guerre, pour réorganiser dans ce sens notre vieille monarchie.

Pour donner plus d'ampleur à cette thèse, les Allemands d'Autriche prétendent qu'au nombre de douze ou treize millions ils représentent l'élément le plus éclairé et le plus actif du pays, celui qui l'a doté d'un outillage économique, qui a créé l'industrie (ils oublient la Bohême), qui paie le plus d'impôts et constitue les cadres de l'armée.

A entendre leurs porte-paroles, tous les vices inhérents à la structure de la monarchie disparaîtraient comme par enchantement le jour où les éléments autrichien et magyar se partageraient le pouvoir.

Tisza à Budapest, Kœrber à Vienne sont en passe de réaliser ce plan.

La « politique de tranchées », « l'âme de l'Européen du Centre », le « Sur-État », tout cela est inventé, en fin de compte, uniquement pour envelopper dans un nuage de jolies formules et d'impressionnantes généralités le véritable but de l'Allemagne qui n'est autre que la conservation du pacte magyaro-prussien dont elle craint par-dessus tout la rupture avec la fin des hostilités.

Combien de fois, au cours de son fameux livre, Naumann ne

trahit-il pas les inquiétudes que l'Allemagne conçoit à l'égard de l'Autriche-Hongrie ; tantôt persuasif et mielleux, tantôt menaçant et provoquant, il s'efforce d'inculquer au « brillant second » le devoir d'adopter pour tout ce qui touche à la paix une ligne de conduite commune. Il y a quinze jours encore, le 28 mars, Naumann, en faisant devant les banquiers francfortois une conférence sur son sujet de prédilection, disait :

> Dès à présent, il faut faire tout notre possible pour s'opposer à toute tentative de scission dans le bloc du Centre lors des pourparlers de paix.

Et, plus franc, Erich Pistor termine son grand ouvrage sur les ressources économiques de l'Autriche par un aveu éclatant :

> Ce n'est pas une *guerre avec l'Allemagne*, inévitable si nous n'arrivons pas à nous entendre, mais un rapprochement raisonnable avec l'Allemagne qui est la seule bonne politique de l'Autriche de demain.

En faveur du mouvement d'opinion suscité par l'idée de l'Union de l'Europe Centrale, l'Allemagne ne tenterait-elle pas de conclure quelques accords sans portée pour le lendemain et de faciliter l'évolution de l'Autriche dans le sens que nous venons d'indiquer tout simplement pour faire « durer » le pacte avec les Habsbourg? Le vaste projet se réduirait-il à de si modestes proportions? Et pourquoi pas? Ne serait-ce pas déjà une belle victoire si on arrivait à montrer aux Alliés, le jour du grand règlement de comptes, les empires du Centre apparemment unis tout en cachant les objets de tiraillement et de conflits ?

Quoi qu'il en soit, impuissants à créer une alliance douanière, le *Zollverein*, les Allemands perdent du coup la possibilité de donner à l'Europe Centrale une constitution politique plus durable que celle qui résulte de conventions toujours résiliables entre États indépendants.

Seule la crainte du boycottage commercial par la Quadruple-Entente peut, sinon faire disparaître, du moins concilier les intérêts contradictoires au point de stimuler la for-

mation d'une sorte de ligue de défense entre les industriels et les commerçants austro-allemands.

Cela dépendra de la politique économique d'après-guerre qu'adopteront les Alliés. Nous nous proposons de consacrer à cette question et au projet d'entente économique des Alliés un prochain article.

MAX HOSCHILLER

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars - Avril

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages
HENRI RENÉ	Lorette : une Bataille de douze Mois. — I	5
POL NEVEUX	La douce Enfance de Thierry Seneuse (2e *partie*)	37
E. HOVELAQUE	L'Opinion américaine et la Guerre	74
JACQUES-É. BLANCHE	Cahiers d'un Artiste. — II	110
FERNAND GREGH	Vous y retournerez !	143
JULES SAGERET	Impossibilité d'une Paix indécise	148
ERNEST GAUBERT	Les Blessés, les Conscrits et les Veuves	177
Z...	La Situation économique de l'Autriche-Hongrie	199

LIVRAISON DU 15 MARS

ÉDITH WHARTON	Le Retour à la Maison (1re *partie*)	225
FRÉDÉRIC MASSON	Le Roi Joseph aux États-Unis (1815-1821)	245
MARC HENRY	Croquis de l'Allemagne d'avant-Guerre. — I	277
HENRI RENÉ	Lorette : une Bataille de douze Mois. — II	309
POL NEVEUX	La douce Enfance de Thierry Seneuse (3e *partie*)	338
MARCEL BARRIÈRE	Quelques Dessous de la Stratégie allemande	384
BERNARD PARES	Au Jour le Jour avec l'Armée russe	397
MAX HOSCHILLER	L'Union de l'Europe centrale. — I	425

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages
WICKHAM STEED	L'Effort anglais	444
FERDINAND BAC	Notes et Souvenirs sur Guillaume II	470
CONTRE-AMIRAL DEGOUY	D'Erzeroum à Constantinople	494
ÉDITH WHARTON	Le Retour à la Maison (*fin*)	511
AUGUSTE DUPOUY	Le Zinc et l'Alambic dans l'Ouest	531
POL NEVEUX	La douce Enfance de Thierry Seneuse (*fin*)	559
HENRI RENÉ	Lorette : une Bataille de douze Mois. — III	608
SAMUEL POZZI	Sonnets	638
ENSEIGNE X...	L'Affaire de Giova	644
E. BOULAY	La Question du « Made in Germany »	652

LIVRAISON DU 15 AVRIL

ERNEST LAVISSE	Un sincère Témoignage sur la Guerre	673
MAURICE GENEVOIX	Les Jours de la Marne	681
FRANÇOIS DE NION	Les Décombres (*1re partie*)	710
CH. SEIGNOBOS	Les Inquiétudes d'un Prussien intelligent	752
JEANNE MAXIME-DAVID	La Vie n'est pas un Roman	777
MORTON FULLERTON	La Doctrine de Monroe et la Guerre	810
G. JEAN-AUBRY	Un Précurseur de l'Entente : Saint-Évremond	833
ADOLPHE BLANQUI	Souvenirs d'un Lycéen de 1814. — I	847
MAX HOSCHILLER	L'Union de l'Europe centrale. — II	866

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion, Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained at Galignani's Library, Paris, or direct from the Publisher:

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du ublic des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, apiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets 'Art, etc.**

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

LE GARDE MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 289-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Uffici del Vicario, 21 - Telef. 27-31**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Modifications et améliorations à la marche des trains au 1er Février 1916

Différentes modifications et améliorations sont apportées à la marche des trains, sur certaines sections du réseau d'Orléans, depuis le 1er Février 1916.

Pour tous renseignements consulter dans les gares et stations les documents officiels mis à la disposition du public, ainsi que les affiches spécialement apposées.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés :

J.-H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt

PERDUS ?

AVENTURES HÉROÏQUES DE LA GUERRE

ROMAN

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Un récit hardi et captivant ; des aventures terribles et charmantes ; une langue simple, vive, colorée, sans longueur... Telle est l'œuvre nouvelle de l'éminent romancier, œuvre qui porte en sous-titre cette mention tout à fait justifiée : « Aventures héroïques de la Guerre ».

JEAN AICARD
de l'Académie française

LE TÉMOIN

— 1914-1916 —

POÈME

Un volume in-18. — Prix. . . . . 2 fr. 50

Dans son ouvrage, l'auteur considère l'histoire du monde comme un acheminement vers un idéal de bonté et de paix, dont la guerre présente n'est point le dementi, puisque, contre la force allemande qui est, à proprement parler l'antéchrist, la France et ses alliés dressent l'esprit d'amour et de sacrifice.

FRED MAEL

L'ILE QUI PARLE

ROMAN D'ACTION

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

De l'action et du mystère : une idylle d'amour brusquement interrompue par un drame hallucinant ; une atmosphère d'avant-Guerre, avec le Paris qui s'amuse et le réseau tentaculaire de l'espionnage teuton ; la fantastique odyssée d'un jeune romancier français et du policier-protée Flocche à la recherche de l'héroïne qu'ils arracheront pour finir à un ascendant monstrueux ; l'Océan pour fond de décor.

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **50 centimes**
avec couverture illustrée en couleurs

ÉMILE ZOLA

CONTES A NINON

Couverture en couleurs de F. LORIOUX
Un volume

VICTOR MARGUERITTE

LES FRONTIÈRES DU CŒUR

ROMAN

Couverture en couleurs d'ABEL TRUCHET
Un volume

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

DAUDET (Alphonse).	**Robert Helmont.**	COURTELINE (G.).	**Le train de 8 h. 47.**
SANDEAU (Jules). .	**Madeleine.**	J.-H. ROSNY. . .	**Le crime du Docteur**
FRAPIÉ (Léon). . .	**La Maternelle.**	GYP.	**Miche.**

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

ÉDOUARD SCHURÉ

L'ALSACE FRANÇAISE
RÊVES ET COMBATS

Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande : 12 fr. 50

MAÏTEN D'ARGUIBERT

Journal d'une Famille française
PENDANT LA GUERRE

Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré 5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande : 12 fr. 50

GILLES NORMAND

LES VOIX DE LA FOURNAISE
Poèmes d'un Poilu

Préface de M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie française
Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré 60 exemplaires numérotés sur papier de Hollande : 12 fr. 50

MARCEL POËTE

UNE PREMIÈRE MANIFESTATION D'UNION SACRÉE
Paris devant la Menace étrangère en 1636
Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50

LÉON PARISOT

LE PROBLÈME DES LOYERS
et ses solutions d'après les opinions les plus autorisées

Un volume in-16. — Prix. . . . . 2 fr. 50

COMTE FR. DE JEHAY
Ministre plénipotentiaire belge

L'Invasion du Grand Duché du Luxembourg
EN AOUT 1914

Une brochure in-8°. — Prix. . . . . 1 fr. »

Librairie Académique. — PERRIN & Cie, Éditeurs
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS (VIe ARR.)

G. LENOTRE

LA PETITE HISTOIRE
PRUSSIENS D'HIER ET DE TOUJOURS

Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande : 12 fr. 50

CLAUDE PRIEUR

DE DIXMUDE A NIEUPORT
Journal de Campagne d'un Officier de Fusiliers marins
OCTOBRE 1914 — MAI 1915

Un volume in-16 avec deux cartes — Prix. . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré 15 exemplaires numérotés sur papier de Hollande : 12 fr. 50

L'ABBÉ AUGUSTIN AUBRY
Prêtre du Diocèse de Beauvais

MA CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE
Lettre-Préface de Mgr BAUDRILLARD
Vicaire général, Recteur de l'Institut catholique

Un volume in-16. — Prix. . . . . 2 fr. 50

FERNAND ENGERAND
Député du Calvados

L'ALLEMAGNE ET LE FER
Les Frontières Lorraines et la Force allemande

Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50

ISABELLE KAISER

LE VENT DES CIMES

Un volume in-16. — Prix. . . . . 3 fr. 50

POUR LA VÉRITÉ 1914-1915
Études publiées sous le patronage des Secrétaires perpétuels des Cinq Académies

PIERRE IMBART DE LA TOUR
Membre de l'Institut

LE PANGERMANISME ET LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE
LETTRE A M. HENRI BERGSON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Une brochure in-16. — Prix. . . . . 0 fr. 75

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE FAMILLE pour les vacances

A l'occasion des Fêtes de Pâques, il sera délivré dans toutes les gares du Réseau de l'État et pour un point quelconque de ce Réseau, des billets d'aller et retour collectifs à prix réduits aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble. Ces billets comporteront une durée de validité de 33 jours avec faculté de prolongation moyennant supplément.

Le prix total d'un billet collectif s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes ; ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes de bénéficier d'une réduction de 40 % sur le tarif ordinaire.

Signalons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément à la condition qu'il en fasse la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon spécial pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille, et en même temps que ce billet, une *carte d'identité* sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

FÊTES DE PAQUES

A l'occasion des Fêtes de Pâques, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 13 avril 1916 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 4 mai 1916, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins quatre personnes.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VACANCES DE PAQUES

Exceptionnellement : Émission, à dater du 5 avril, des billets d'aller et retour collectifs toutes classes à prix réduits pour familles d'au moins trois personnes, de toute gare à toute gare du réseau P.-L.-M.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Arrêts facultatifs.

Validité : 33 jours avec faculté de prolongation.

Prix : Les deux premières personnes paient le tarif général, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 % ; la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Nouvelle Collection illustrée. — L'ouvrage complet **95** centimes.

1. PIERRE LOTI ..... Pêcheur d'Islande.
2. ANATOLE FRANCE ..... Le Crime de Sylvestre Bonnard.
3. LUDOVIC HALÉVY ..... La Famille Cardinal.
4. FRANÇOIS COPPÉE ..... Le Coupable.
5. JULES RENARD ..... Poil de Carotte.
6. RENÉ BAZIN ..... Donatienne.
7. A. DUMAS FILS ..... La Dame aux Camélias.
8. GEORGES COURTELINE ..... Boubouroche.
9. PIERRE VEBER ET WILLY ..... Une Passade.
10. JULES LEMAITRE ..... Les Rois.
11. ANDRÉ THEURIET ..... L'Oncle Scipion.
12. ALPHONSE DAUDET ..... L'Immortel.
13. PROSPER MÉRIMÉE ..... Diane de Turgis.
14. GYP ..... Le Mariage de Chiffon.
15. FRANÇOIS COPPÉE ..... Toute une Jeunesse.
16. ABEL HERMANT ..... Les Grands Bourgeois.
17. HENRI DE RÉGNIER ..... Les Vacances d'un jeune homme sage.
18. GEORGES COURTELINE ..... Messieurs les Ronds-de-Cuir.
19. OCTAVE FEUILLET ..... Le Roman d'un jeune homme pauvre.
20. MARCELLE TINAYRE ..... Avant l'Amour.
21. RENÉ BOYLESVE ..... Le Parfum des Iles Borromées.
22. ANDRÉ THEURIET ..... Amour d'Automne.
23. EDMOND DE GONCOURT ..... La Fille Elisa.
24. LÉON FRAPIÉ ..... Marcelin Gayard.
25. RENÉ BAZIN ..... De toute son âme.
26. ALPHONSE DAUDET ..... La Petite Paroisse.
27. ABEL HERMANT ..... Confession d'un Enfant d'hier.
28. GEORGE SAND ..... Elle et Lui.
29. MARCELLE TINAYRE ..... Hellé.
30. GYP ..... Joies d'Amour.
31. HENRY MURGER ..... Scènes de la Vie de Bohème.
32. GUSTAVE GEFFROY ..... L'Apprentie.
33. A. DUMAS FILS ..... Affaire Clémenceau.
34. GEORGES COURTELINE ..... Le Train de 8 h. 47.
35. ÉMILE ZOLA ..... Thérèse Raquin.
36. HENRY MURGER ..... Le Pays Latin.
37. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ..... Contes Cruels.
38. ALFRED CAPUS ..... Faux Départ.
39. GEORGE SAND ..... Indiana.
40. RENÉ BOYLESVE ..... La Becquée.
41. ABEL HERMANT ..... Confession d'un homme d'aujourd'hui.
42. JEAN RICHEPIN ..... Miarka, la fille à l'Ourse.
43. ANDRÉ THEURIET ..... Charme dangereux.
44. FRANÇOIS COPPÉE ..... Henriette.
45. TRISTAN BERNARD ..... Amants et voleurs.
46. LÉON FRAPIÉ ..... La Maternelle.
47. GEORGES D'ESPARBÈS ..... Les Demi-solde.
48. ALPHONSE DAUDET ..... Fromont jeune et Risler aîné.
49. FRANÇOIS COPPÉE ..... Les vrais Riches.
50. PIERRE LOTI ..... Le Roman d'un spahi.
51. JULES CLARETIE ..... Le Prince Zilah.
52. ALPHONSE KARR ..... Sous les Tilleuls.
53. GYP ..... Le Bonheur de Ginette.
54. ÉMILE ZOLA ..... Naïs Micoulin.
55. ABEL HERMANT ..... Les Confidences d'une biche.
56. ANATOLE FRANCE ..... Histoire comique.
57. RUDYARD KIPLING ..... La Lumière qui s'éteint.
58. HENRI LAVEDAN ..... Le Vieux Marcheur.
59. RENÉ BAZIN ..... Le Blé qui lève.
60. EDMOND DE GONCOURT ..... La Faustin.
61. HENRI DE RÉGNIER ..... Le Passé vivant.
62. ANDRÉ THEURIET ..... Boisfleury.
63. J.-H. ROSNY ..... La Fauve.
64. OCTAVE FEUILLET ..... Histoire d'une Parisienne.
65. HENRI LAVEDAN ..... Leur Cœur.
66. ÉMILE ZOLA ..... La Conquête de Plassans.
67. PIERRE VEBER ..... Les Rentrées.
68. GYP ..... Une Passionnette.
69. ALPHONSE ALLAIS ..... L'Affaire Blaireau.
70. ANDRÉ THEURIET ..... Villa Tranquille.
71. H.-G. WELLS ..... L'Homme invisible.
72. J.-K. HUYSMANS ..... Les Sœurs Vatard.
73. HENRI DE RÉGNIER ..... La Peur de l'Amour.
74. GEORGE SAND ..... Valentine.
75. LOUIS DE ROBERT ..... L'Envers d'une Courtisane.
76. ABEL HERMANT ..... La Biche relancée.
77. GABRIELE D'ANNUNZIO ..... Episcopo et Cie.
78. GYP ..... Tante Joujou.
79. JULES CLARETIE ..... Brichanteau Comédien.
80. HENRI LAVEDAN ..... Les Beaux Dimanches.
81. ANDRÉ THEURIET ..... Cœurs Meurtris.
82. H.-G. WELLS ..... Les Premiers Hommes dans la Lune.
83. ALFRED DE VIGNY ..... Servitude et Grandeur militaires.
84. ALFRED DE VIGNY ..... Cinq-Mars.
85. MARCELLE TINAYRE ..... L'Oiseau d'Orage.
86. FRANÇOIS COPPÉE ..... Vingt Contes Nouveaux.
87. PIERRE LOTI ..... Matelot.
88. ANDRÉ THEURIET ..... Chanteraine.
89. JULES CLARETIE ..... Brichanteau Célèbre.
90. GEORGE SAND ..... Le Dernier Amour.
91. H. DE BALZAC ..... Les Chouans.
92. FRANÇOIS COPPÉE ..... Contes en Prose.
93. ABEL HERMANT ..... La Fameuse Comédienne.
94. HENRI LAVEDAN ..... Leur Beau Physique.
95. OCTAVE FEUILLET ..... La Morte.
96. H.-G. WELLS ..... La Guerre des Mondes.
97. HENRI DE RÉGNIER ..... La Flambée.
98. LOUIS DE ROBERT ..... Le Roman du Malade.
99. RUDYARD KIPLING ..... Simples Contes des Collines.
100. FRANÇOIS COPPÉE ..... Longues et Brèves.
101. GYP ..... Le Cœur d'Ariane.
102. HENRI DE RÉGNIER ..... Les Rencontres de M. de Bréot

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. PARIS. — 483.16

LIVRES NOUVEAUX

LE PARDON PRÉMATURÉ,
par André Corthis.

Un maître du roman contemporain a pu écrire justement, à propos de ce livre, que c'est une manière de chef-d'œuvre. Il est rare, en effet, de trouver réunies dans un même ouvrage et portées à un tel degré d'excellence les plus précieuses qualités du conteur et de l'écrivain : le charme, l'intérêt psychologique, le pittoresque, l'émotion. Une héroïne délicieuse, sorte de femme-enfant, qui s'abandonne au fil de la vie avec une inconscience attendrissante, une suite d'aventures amoureuses qui laissent à la petite Anita, terriblement meurtrie, toute sa grâce ingénue et toute sa puérilité ; un dénouement émouvant par lequel le livre charmant s'achève en beau livre, voilà ce que l'on rencontre dans *le Pardon prématuré*, avec la poésie de l'Espagne splendide et farouche... Mais les lecteurs de la *Revue de Paris* savent tout cela.

LA MUSIQUE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI,
par G. Jean-Aubry.

Une préface de M. Gabriel Fauré présente ce livre au public. M. Jean-Aubry traite, avec une chaleur de conviction tout à fait communicativeet un sens artistique remarquable, des tendances les plus récentes de notre école musicale. L'ouvrage sera discuté, mais il ne laissera indifférent aucun de ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre art national, car il est plein d'idées et vigoureusement écrit. Ceux qui croiront devoir s'écarter sur quelques points du sentiment de l'auteur ne laissent pas d'y prendre, selon les termes de M. Gabriel Fauré, un plaisir très vif, très savoureux.

UN PASSÉ.
LE DRAME DE MEYERLING,
par Marie Larisch.

Ce livre, sévèrement prohibé dans tous les pays de langue allemande, vient d'avoir un grand succès en Angleterre. Il a soulevé d'âpres protestations, et d'ailleurs une autobiographie a quelque peine à n'être point partiale. Mais on lira avec intérêt ce premier acte d'une tragédie dont le dénouement ensanglante aujourd'hui l'Europe.

PRUSSIENS D'HIER ET DE TOUJOURS,
par G. Lenotre.

L'auteur intitule lui-même son livre *la Petite Histoire*. Ce qu'il conte en effet avec l'érudition minutieuse que l'on connaît, c'est des anecdotes sur l'Allemand à travers les âges, la « tête carrée », l'envahisseur qui se manifesta en 1814 et en 1870 sous la forme du Prussien, et en 1914 sous celle du Boche, produit de l'Allemagne impériale.

GAVROCHE ET FLAMBEAU
par Georges Trouillot.

Outre l'acte en vers qui porte ce titre et qui fut applaudi, il y a quelque temps, dans un gala au Trocadéro, le volume comprend de vigoureux « Poèmes de guerre », qui n'obtiendront pas moins de succès auprès des lecteurs. Un ardent patriotisme s'y exprime en des strophes sévèrement soucieuses de la pureté classique. M. Georges Trouillot a dit avec beaucoup d'éloquence les sentiments, les admirations et les certitudes qui sont à l'heure actuelle au cœur de tous les Français.

LE RÉVEIL DU LION,
par Léonce de Larmandie.

Sous ce titre, M. Léonce de Larmandie, dont l'œuvre abondante et diverse atteste un labeur si louable d'écrivain, publie des poèmes de guerre inspirés tantôt par l'enthousiasme patriotique et tantôt par l'indignation généreuse. Il a su trouver des accents énergiques et passionnés pour traduire les émotions d'un vrai Français, et l'on trouvera dans ses beaux vers autant de souffle que de sincérité.

JOURNAL D'UNE FAMILLE FRANÇAISE PENDANT LA GUERRE.

Ce « journal de guerre », qui paraît sans nom d'auteur, contient une grande variété d'incidents très simples et par cela même émouvants ou captivants. Il y a la part de l'héroïsme et celle de la gaîté, qui vont si bien de compagnie, en France surtout. Il se dégage de cette lecture une sorte de philosophie à la fois pratique et élevée, sereine en dépit des circonstances tragiques.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.